

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Février 2015

Directrice de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Conception graphique et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2015

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX)	9
------------------------------------	---

Actualités

Les trois principaux axes du projet d'établissement 2014-2018 (Manuelle FRANCK)	13
Michael LUCKEN lauréat du prix Thiers 2014 (Françoise MOREUX)	17
<i>Le Roi Lear</i> en chinois au Théâtre du Soleil (Albane DE CARMOY)	19
<i>China Analysis</i> célèbre la parution de son 50 ^e numéro à l'Inalco (Jean-François DI MEGLIO)	21
Journée de rentrée Inalco-culturelle 2014 (Inès ADANE, Françoise MOREUX, Évelyne NOYGUES et Henri MARCHAL)	25
Deux nouvelles associations étudiantes à l'Inalco	33
L'Inalco et les festivals de cinéma (Paul HERVOUET et Magali GODIN)	35
François CHENG docteur <i>honoris causa</i> de l'université du Shandong (Manuelle FRANCK, François CHENG et Joaillers MELLERIO)	39
Départ à la retraite de Francis RICHARD	45

Témoignages

Retour sur les bancs de l'École... Faire découvrir le monde des achats aux Langues O' (Ulrich-André RENAULDON)	53
Mundolingua : un projet fou, un endroit insolite (Mark OREMLAND et Ilona POŇAVIČOVÁ) et Mundolingua : première visite (Marine ROBIN) ...	57

Conférences

<i>Entre écriture testimoniale et récit autobiographique: l'histoire de Katina</i> TENDA-LATIFIS :	
<i>Les femmes dans la résistance grecque</i> (Joëlle DALÈGRE)	67
<i>Athènes/Paris, décembre 1944</i> (Joëlle FONTAINE)	72
<i>Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire</i> (Christina ALEXOPOULOS)	76
<i>De Τα απόπαιδα aux Enfants répudiés de Grèce</i> (Geneviève ROUCHETTE)	86
<i>Rencontre avec Maïssa BEY</i> (Nancy BARWELL)	91

Campagnes en Extrême-Orient – Celles d’hier et d’aujourd’hui
(1934-2014) (Patrick MAURUS, Michel FOURNIÉ et Grégory MIKAELIAN)..... 95

Langues et civilisations

Le Roi et le Sage (conte macédonien) 105
Panorama de Constantinople pris de la Corne d’or (Louis DU CHALARD)... 107
Le bifteck tartare en poudre (Ferenc TÓTH) 113

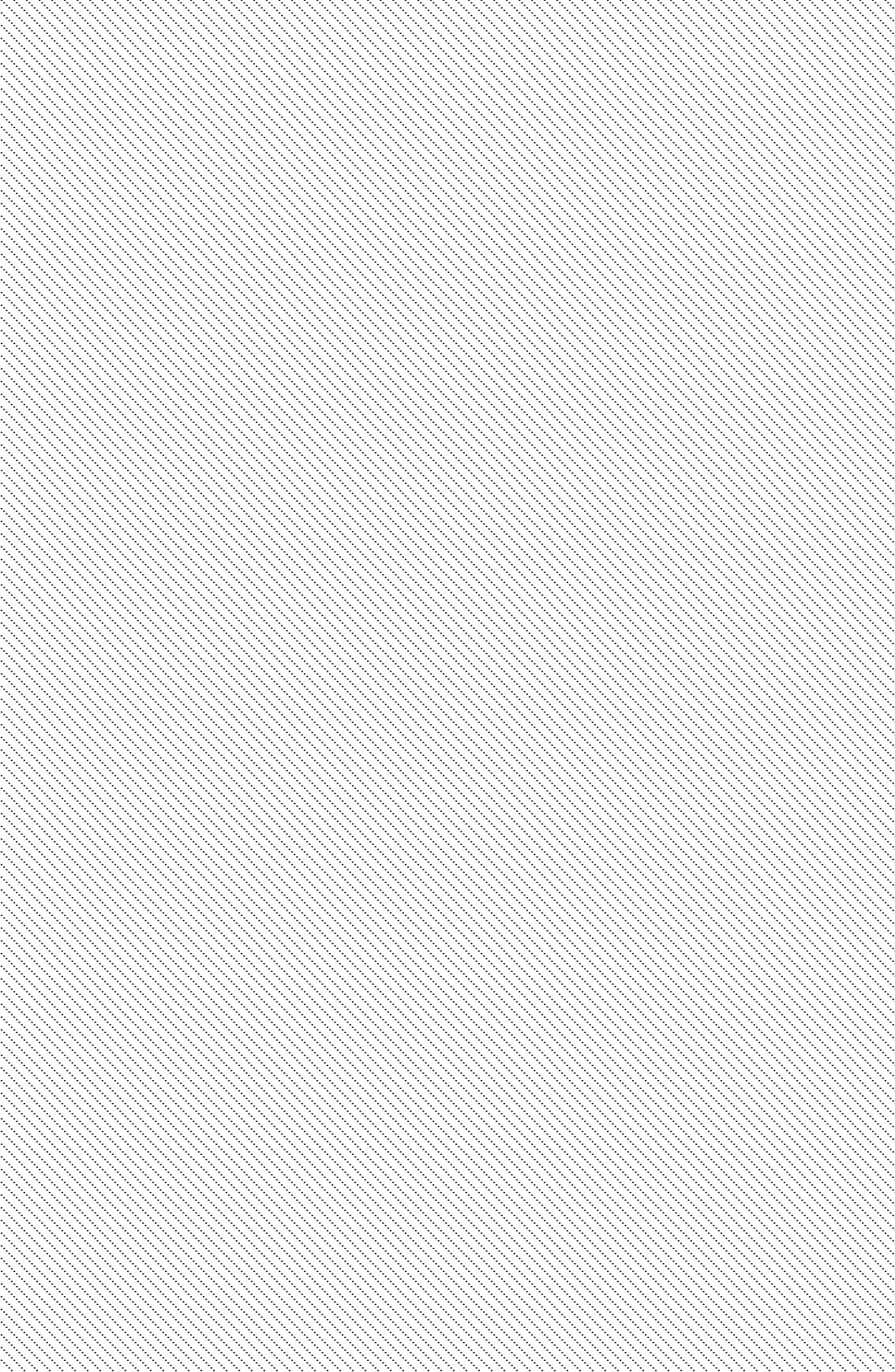
Recensions

1914-1918 – Le 157^e Régiment d’Infanterie dans la Grande Guerre
(Marion DEBOUT)..... 129
Assise – Une rencontre inattendue (François CHENG) 130
Chindiafrique (Jean-Joseph BOILLOT et Stanislas DEMBINSKI) 131
Choisissez TOUT (Nathalie LOISEAU)..... 135
Les Enfants répudiés de Grèce (Katina TENDA-LATIFIS) 137
Meursault, contre-enquête (Kamel DAOUD) 137
Le Petit Prince traduit en tibétain (Antoine DE SAINT-EXUPÉRY) 139
Les Plantations Michelin au Viêt Nam (Éric PANTHOU et TRAN Nu Binh) ... 140
PUYI (Danielle ÉLISSEEFF) 144
La Récidive - Révolution russe, révolution chinoise (Lucien BIANCO) 145
Le Sceptre d’Ottokar traduit en albanais (HERGÉ)..... 146
Le Septième Jour (Yu Hua)..... 147
Le Voyage vers l’Ouest (Wu Cheng’en) coffret de bandes dessinées 149

À propos d’Orient..... 151

Bulletin d’adhésion 2015 153

Éditorial



En forme de cadeau¹...

Avec une petite centaine de langues et civilisations étudiées à l'Inalco, et toutes les personnes attachées à l'un ou l'autre de ces enseignements (dont celui de la langue malgache qui a compté 115 ans en décembre 2014), il est évident que nombreuses sont les occasions de fêter tel ou tel événement.

Le présent numéro rapporte quelques unes de ces célébrations :

- la nomination de François CHENG, éminent membre de notre Comité d'honneur, au titre de docteur *honoris causa* de l'université du Shandong,
- l'attribution du prix Thiers à Michael LUCKEN, directeur du Centre d'études japonaises (CEJ) de l'Inalco,
- le départ à la retraite de la BULAC de Francis RICHARD, membre de notre Comité d'honneur, dans la joie et avec un mini concert de musique persane,
- la parution du 50^e numéro de *China Analysis*,

et fait aussi état de manifestations hautes en couleurs et saveurs :

- la journée de rentrée Inalculturelle, rendez-vous annuel festif,
- l'exposition de photos *Campagnes en Extrême-Orient 1934-2014*, conçue et réalisée par des étudiants motivés, puis la journée consacrée à ce même sujet par quelques uns de leurs enseignants,
- l'expérience, relatée par des personnels de l'Inalco, des festivals de cinéma auxquels les étudiants participent et attribuent des prix.

Les articles que nous vous proposons vous permettent de garder le contact avec notre cher établissement, d'en entendre le chant et la rumeur, de prendre connaissance, pour ceux qui n'ont pas eu la possibilité d'y assister, des conférences aux sujets variés qui vous ont été proposées, de découvrir des expériences originales d'anciens élèves et de voyager dans l'espace ou le temps avec des textes inédits envoyés par des adhérents érudits.

1. Pour une parution début février 2015, l'édito est rédigé fin décembre 2014.

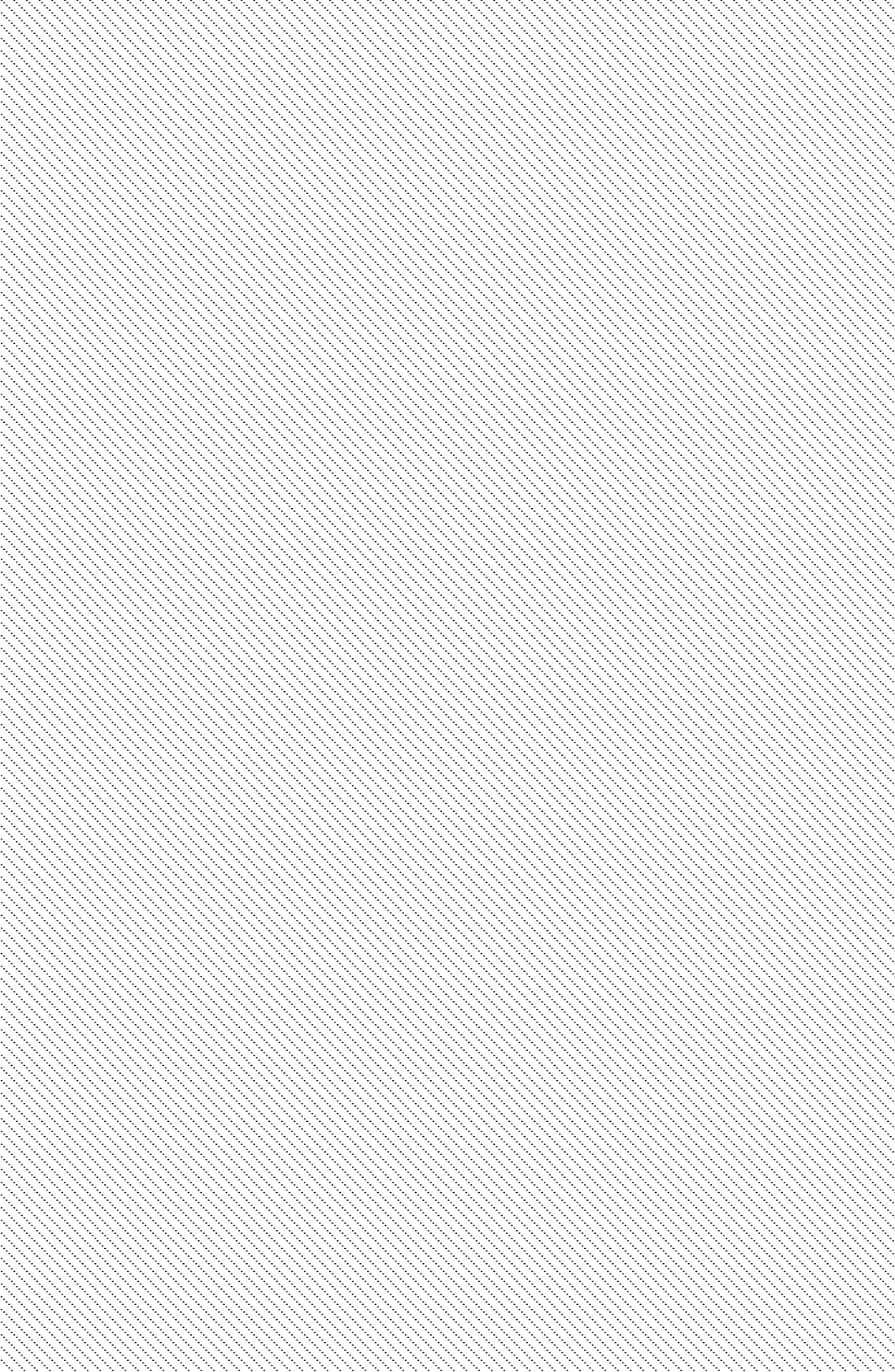
Élaboré avec soin à votre attention, chaque numéro d'Oriens se veut chatoyant, irisé, reflétant la richesse et la diversité de l'Inalco. Cette préparation est similaire à la recherche d'un cadeau de fin d'année dont seul l'emballage, adopté depuis quelques années, reste inchangé et donc sans surprise.

Soyez-en assurés, les responsables de la publication sélectionnent, les rédacteurs s'appliquent et les relecteurs rectifient, tous sont soucieux de vous procurer un moment de vrai plaisir.

Alors, dégustez avec ou sans modération, selon votre appétit !

La présidente
Françoise MOREUX

Actualités



Les trois principaux axes du projet d'établissement 2014-2018

Depuis sa création, l'Inalco développe et partage une expertise unique sur les langues et les sociétés du monde. Son histoire est riche de sa diversité, l'ancrage de ses valeurs repose sur une vision humaniste assumée d'un monde en perpétuelle mutation.

S'appuyant sur ses enseignants et enseignants-chercheurs spécialistes des régions du monde et en lien avec Sorbonne Paris Cité (SPC) et ses autres partenaires, l'Institut a pour ambition de former ses étudiants au meilleur niveau afin d'assurer leur insertion professionnelle, de faire progresser la connaissance sur les aires culturelles, d'être un lieu de recherche et d'expertise sur les langues et les sociétés d'aujourd'hui reconnu au plan national et international.

C'est sur ce socle que se sont bâtis les axes du projet de l'Inalco pour 2014-2018, enrichis par les réflexions du groupe Inalco 2030¹. Ce projet d'établissement permet de formuler de nouveaux objectifs, tout en réaffirmant notre identité. Il offre l'occasion à notre communauté universitaire de se mobiliser autour de trois axes stratégiques.

1. Une offre de formation affinée pour répondre aux évolutions du monde et aux objectifs de nos publics : l'étudiant au cœur du dispositif de formation

L'offre de formation de l'Inalco est déjà sans comparaison en France et dans le monde. Elle demande à être régulièrement réactualisée pour

1. La présidente Manuelle FRANCK avait initié la création de ce groupe de travail intitulé Inalco 2030, dans la perspective du projet d'établissement et pour contribuer à l'élaboration d'une vision pour le long terme. Ce groupe de travail, constitué après un appel à candidature auprès de l'ensemble des personnels de l'Inalco (enseignants et administratifs) a eu pour mission de réfléchir à l'Inalco de demain, à l'horizon 2030, et à son positionnement dans le paysage de l'enseignement supérieur et de la recherche. Une vingtaine de personnes se sont réunies en trois ateliers qui se sont tenus entre décembre 2013 et février 2014. Sa réflexion a alimenté l'élaboration d'une trajectoire à long terme, à partir de laquelle ont été déclinées les actions des 5 années à venir, soit sur la durée du contrat quinquennal.

accompagner les évolutions du monde, notamment avec une offre thématique ou régionale. Elle doit enfin répondre à la diversité des attentes de nos publics et aux impératifs de professionnalisation.

Le pilotage de l'offre de formation doit ainsi être renforcé pour consolider la rénovation de notre offre, sous la direction du vice-président des études qui animera les groupes de réflexion (Inalco 2030, groupe de travail civilisation, groupe de travail diplômés d'établissement...). Les collaborations avec les établissements de Sorbonne Paris Cité seront aussi poursuivies pour envisager la création de nouvelles formations pluridisciplinaires ou de modules complémentaires aux formations existantes. Notre offre en diplômés d'établissements, déjà simplifiée, peut aussi évoluer pour répondre à la demande d'un public étudiant souvent déjà titulaire d'un diplôme national.

Nous disposons également d'atouts pour répondre aux demandes spécifiques des entreprises. Un dispositif prospectif sera mis en place à la formation continue pour élaborer à leur intention des formations courtes et immédiatement valorisables sur le terrain. Cette action s'inscrit dans le cadre du partenariat avec les établissements de Sorbonne Paris Cité pour le développement de la formation continue en direction des cadres. Avec la création de la Fondation², nous disposerons aussi d'occasions nouvelles de financements qui nous permettront, par ailleurs, de soutenir nos autres formations.

Notre pédagogie bénéficiera d'une réflexion sur la didactique des langues et des sciences humaines et sociales et de l'utilisation renforcée des TICE (plateforme Moodle, enseignement à distance, utilisation des tableaux numériques interactifs), en lien avec le projet SAPIENS de SPC. Le développement de l'offre de formation à distance ou en présentiel enrichi sera un axe privilégié.

L'objectif est d'assurer la réussite des étudiants, en les accompagnant depuis leur orientation jusqu'à leur insertion professionnelle, en leur offrant une formation de qualité et en soutenant une riche vie associative et culturelle. Cela implique de faciliter leur intégration, par la qualité de notre accueil et en mettant à leur disposition des outils de communication et d'information efficaces.

Outre le déploiement de l'espace numérique de travail, prévu pour 2015, un guichet unique pour l'accueil, l'information, l'orientation et

2. La Fondation Inalco a pour but de fournir une aide financière aux projets de la recherche (voir *Orients* de juin 2014 p. 50).

l'insertion des étudiants sera créé pour mettre à leur disposition l'ensemble des informations dont ils ont besoin tout au long de leurs études et pour les orienter vers les services gestionnaires en cas de besoin ponctuel. Ce service aura aussi pour vocation de délivrer des informations sur les stages, les emplois et le monde professionnel en général.

2.Stratégie recherche: croisement aréal/disciplinaire et enjeux sociétaux

Le croisement stratégique aréal/disciplinaire, à l'origine de la structure de notre dispositif de recherche, est à même d'innover, de renouveler les outils théoriques des champs disciplinaires.

Outre toute liberté laissée aux chercheurs dans leurs thématiques de recherche, le Conseil scientifique s'est doté d'outils de pilotage scientifique qui prendront de l'ampleur au cours du quinquennal. L'Inalco contribuera aussi aux recherches sur les enjeux sociétaux identifiés dans le cadre de SPC, tout particulièrement sur les aires culturelles qui constituent notre cœur de métier. Un programme doctoral sur les aires culturelles, installé au sein du collège doctoral SPC, auquel l'école doctorale de l'Inalco participe, devrait voir le jour en 2016.

Une part essentielle de la stratégie scientifique de l'Inalco reviendra à l'internationalisation de sa recherche et à l'évolution de ses relations avec les organismes de recherche : CNRS et IRD (création d'UMR CNRS sur les aires culturelles, UMR IRD en sciences sociales avec l'université Paris Diderot, collaborations avec le CNRS dans le cadre des GIS aires culturelles).

L'Inalco veillera à accompagner les enseignants-chercheurs dans la réponse aux appels d'offre nationaux et internationaux afin de donner à leurs travaux l'ampleur et la visibilité qu'ils méritent mais aussi afin d'augmenter les capacités financières des équipes. Il recherchera également les moyens de doter les équipes d'accueil de secrétariat ou de gestionnaire. Le renforcement des liens avec les relations internationales de l'Inalco passera notamment par la mise en place d'une cellule conjointe d'ingénierie de projets internationaux.

Lancées au printemps 2014, les *Presses de l'Inalco* sont un projet ambitieux de promotion et de valorisation de la production scientifique, pédagogique et de traduction de l'Institut.

3.Évolution des outils de pilotage au service d'une gouvernance efficace et d'une stratégie globale

L'organisation et les structures de l'Inalco doivent être modernisées pour clarifier et fluidifier son fonctionnement et dégager des marges de gestion dans un contexte budgétaire contraint. Ce processus s'inscrira dans une démarche qualité et en concertation.

Sur le plan de notre organisation interne, une refonte des départements et des filières permettra une lisibilité accrue des structures d'enseignement et la création de nouveaux espaces de collaborations. La réécriture du règlement intérieur intégrera les évolutions passées et à venir de notre organisation et de notre gouvernance.

Le processus d'élaboration d'un schéma directeur des systèmes d'information, prévu pour 2015, sera l'occasion de réfléchir à nos processus administratifs et de proposer des voies d'amélioration. Nous devons aboutir à terme à la fiabilisation des données dans les différentes applications de gestion.

En matière de pilotage, l'élaboration d'une cartographie des risques, engagée en 2014, se traduira par la mise en place de procédures administratives claires qui seront mises à disposition des personnels afin qu'ils puissent identifier la nature de leur action. Cette démarche permettra de décrire notre activité et d'y intégrer l'usage de systèmes d'information performants pour en ajuster les évolutions. La dématérialisation de certaines actions grâce à la mise à disposition d'outils informatiques facilitera la communication interne et la transversalité des modes de fonctionnement.

Enfin, les outils d'évaluation du coût des activités de la recherche et des formations devront être développés, en affinant notamment le suivi des services enseignants et des heures complémentaires. Pour répondre à ces défis, l'Inalco devra se doter d'une gestion prévisionnelle des emplois, des effectifs et des compétences particulièrement réactive, à travers un plan de recrutement pluriannuel adossé aux objectifs prioritaires de l'établissement, afin de mettre en cohérence les compétences nécessaires à la mise en œuvre de ce contrat.

À travers les axes de ce projet, l'Inalco s'engage sur la qualité des parcours de formation (formation initiale et tout au long de la vie), s'attelle aux enjeux d'une recherche d'excellence et à la valorisation des compétences de ses personnels tout en affirmant son dynamisme.

Manuelle FRANCK
Présidente de l'Inalco

Michael LUCKEN

lauréat du prix Thiers 2014

Michael LUCKEN, 45 ans, enseigne à l'Inalco depuis 1988 : professeur d'histoire, arts et histoire de l'art du Japon, il y dirige depuis 2014 le Centre d'études japonaises. Il est lauréat du prix Thiers 2014. Ce prix d'histoire est remis chaque année par l'Académie française. C'est la première fois qu'il est attribué à un ouvrage portant sur un sujet non occidental. Il couronne l'ouvrage *Les Japonais et la guerre, 1937-1952*.

Michael LUCKEN se définit comme un historien des ressemblances, des convergences, ce qui ne signifie pas qu'il nie la différence, mais qu'il refuse de la poser *a priori*. De façon générale, il s'inscrit dans un mouvement qui vise à faire des réalités extra-occidentales des objets ordinaires du savoir.

Sa formation artistique lui a donné le goût des objets. De là lui est venu son intérêt pour les sources d'époque, les vieux documents, en particulier ceux de la Seconde Guerre mondiale dont il n'analyse pas uniquement le contenu, mais aussi la forme et la réception. Par ailleurs, il a toujours beaucoup lu, notamment des livres de philosophie et de poésie.

Ses différents travaux sur l'histoire culturelle du Japon en guerre l'ont amené à décrire des phénomènes très proches de ce qu'on trouve en Europe et aux États-Unis, notamment en termes d'organisation et de valeurs. Dans *Les Japonais et la guerre 1937-1952*¹, il montre notamment l'importance du mouvement et des idées romantiques dans le bellicisme nippon. L'étude de cette période de crise dont tout le monde connaît les grands épisodes, à

1. *Les Japonais et la guerre (1937-1952)*, Paris, Fayard, Collection: Divers Histoire, 400 pages, ISBN-13: 978-2213661414. «À la veille de la Seconde Guerre mondiale, le Japon a choisi le camp des puissances de l'Axe; il était mû par un esprit de revanche et voulait dominer l'Asie et le Pacifique. La population japonaise a donc été mobilisée pour ce projet dès 1937, quand les armées nippones entreprirent la conquête des grandes villes chinoises: Pékin, Shanghai, Nankin. Aux yeux du gouvernement militariste, les Japonais devaient marcher d'un seul pas, liés par la même dévotion à l'empereur. Michael LUCKEN revient sur ce mythe d'une unanimité dans la guerre, montrant les sentiments contradictoires qui ont agité la société. Véritable histoire culturelle et matérielle d'un pays plongé dans le gouffre d'un conflit meurtrier; il décrit les principales étapes de la guerre et ses manifestations dans les esprits et sur le territoire. La mémoire des Japonais continue d'être travaillée par ces événements tragiques: les conquêtes, les massacres à Nankin et ailleurs, puis la débâcle, les kamikazes et les bombardements américains, en particulier de Hiroshima et Nagasaki... Ce retour sur le passé japonais éclaire les rêves déçus et les cauchemars qui hantent les héritiers de Hirohito.»

commencer par les opérations *kamikaze* et les bombardements atomiques, permet de découvrir que la modernité japonaise est une modernité à part entière et que les choix faits par les Japonais sont loin d'être incompréhensibles, contrairement à ce qu'on a longtemps écrit.

L'autre grand axe de sa réflexion est d'ordre à la fois esthétique et politique. Il s'agit de comprendre comment le Japon — et à travers le Japon les pays extra-occidentaux en général — s'est adapté au système moderne qui valorise la création et rejette l'imitation. L'art japonais, tout en acceptant l'idée de progrès et d'innovation, cherche constamment des dispositifs de type mimétique pour subvertir cette logique. Or ce qui est paradoxal, c'est qu'il trouve dans cette réaction même le ferment de son dynamisme. Il y a là quelque chose à méditer pour un pays comme la France.

Françoise MOREUX

Parmi ses autres publications, on peut noter : *L'Art du Japon au vingtième siècle* (Hermann, 2001), *Grenades et amertume : les peintres japonais à l'épreuve de la guerre* (Les Belles lettres, 2005), *1945-Hiroshima : les images sources* (Hermann, 2008).

Comme l'AAÉALO l'avait proposé à ses adhérents, le dimanche 28 septembre 2014, un petit groupe d'anciens élèves s'est retrouvé au Théâtre du Soleil à la Cartoucherie de Vincennes, pour assister à une représentation très particulière du Roi Lear. En effet, c'est une performance hors pair de l'œuvre de SHAKESPEARE qui était proposée, réécrite en langue chinoise et interprétée par Wu Hsing-Kuo dans le style de l'opéra de Pékin.

Le Roi Lear en chinois au Théâtre du Soleil

L'étonnante adaptation du Roi Lear que propose Wu Hsing-Kuo 吴行国, l'acteur, metteur en scène et directeur de compagnie taïwanais, dans une version « opéra de Pékin », nous offre une fois encore la preuve de l'intemporalité et de l'universalité de l'œuvre de SHAKESPEARE autant que du langage théâtral en général.

Rappelons l'histoire : un roi, sentant la vieillesse l'amoinrir se décide à léguer son royaume à ses trois filles, du moins à celles qui lui manifesteront l'amour le plus fort. Abusés par les propos hypocrites et flatteurs de ses deux aînées, il chasse la benjamine, la seule pourtant à exprimer son amour filial avec justesse et sincérité, et offre à chacune des deux autres une moitié de son royaume. Rapidement les deux sœurs vont se montrer ingrates, allant jusqu'à dépouiller le vieux roi des seuls maigres biens qu'il ne leur avait pas encore cédés, refusant de l'accueillir à demeure et le laissant seul errer dans la nuit et la tempête, sans refuge, en proie à la folie, à l'infinie douleur d'avoir mal jugé ses enfants, de leur avoir tout donné pour ne recevoir en échange que mépris et abandon. S'ajoute à cette première histoire, une autre en quelques points similaire d'un père qui se trompe sur ses deux fils et pareillement fait confiance à l'ingrat et rejette le vertueux.

La pièce de SHAKESPEARE – comme son interprétation par Wu Hsing-Kuo – est ainsi une longue plainte douloureuse de pères honnêtes et bons, bafoués, humiliés et trahis à en devenir fous par leur progéniture, et d'intrigues sordides menés par des enfants indignes et en révolte contre l'autorité parentale qu'ils jugent abusive, pour s'arroger le pouvoir et la richesse de leur géniteur.

On notera la cruelle modernité du sujet qui permet à la pièce de rester toujours crédible même extraite de son cadre scénographique et historique originel. Le spectacle de Wu situe l'intrigue dans un espace sans aucun indice de temporalité, mais dans les codes – très libérés de nombreuses conventions – de l'opéra de Pékin, genre théâtral singulier qui mêle chant, déclamation, acrobatie, pantomime, associés à de somptueux costumes et maquillages. Wu s'empare seul de l'ensemble de la pièce qu'il transpose, interprétant tour à tour l'ensemble des rôles les transformant en rôles-types de l'opéra de Pékin, hommes jeunes *xiaosheng* 小生, bouffon *chou* 丑, femmes ou jeune fille *dan* 旦, bouleversant dans son interprétation de la douleur et de la détresse du vieux Lear, émergeant de son grimage de *laosheng* 老生...

L'effort de transcription d'une œuvre d'une culture à une autre, d'une époque à une autre, d'un genre à un autre est un exercice périlleux et l'on saluera là la performance remarquable. C'est bien sûr un propos sur la piété filiale, ou plutôt son manque, qui a donc tout pour inspirer un Chinois, car s'il est d'abord universel, ce thème est aussi confucéen. La permanence d'une similitude de questionnements et de problématiques communes, comme elle est révélée dans cette expérience théâtrale, frappe et sonne comme une invitation à demeurer sensible à tout ce qui constitue l'essence de notre humanité.

Albane DE CARMOY

China Analysis célèbre la parution de son 50^e numéro à l'Inalco

Dans l'auditorium de l'Inalco, avec le soutien et la mobilisation de la présidente Manuelle FRANCK et l'aide logistique des étudiants de l'association Promethei, Asia Centre, le centre d'expertise et de recherche français indépendant sur l'Asie contemporaine a présenté, le 29 septembre 2014, le 50^e numéro de *China Analysis* à une assistance nombreuse.

Les intervenants à la tribune, qui tous ont un lien avec les « Langues O' » :

- François GODEMENT, directeur de la publication, qui a été professeur des universités exerçant à Langues O' de 1975 à 2006, avant de rejoindre Sciences Po, et a dirigé le CPEI, auquel il a largement donné son élan actuel,
- Jean-François DI MEGLIO, qui a succédé à François GODEMENT à la présidence d'Asia Centre en 2009 et siège depuis 2005 au Conseil d'administration de l'Inalco,
- Jérôme DOYON, qui a dirigé la revue jusqu'en 2012,
- Agatha KRATZ, sa rédactrice en chef actuelle,

ont remis en perspective ce travail original et probablement unique dans le paysage français et ont illustré le parcours de la revue.

En effet depuis que les sources chinoises se sont faites plus accessibles, à la fois du fait de leur multiplication, de la confusion désormais plus grande en apparence entre ce qui est du domaine de l'information « privilégiée » réservée aux élites dirigeantes, et des publications ouvertes, y compris celles qui sont en ligne, l'exercice du « China watching » s'est transformé. C'est cependant bien dans cette tradition, remise à jour, que le travail des rédacteurs et des responsables d'édition de *China Analysis* se place. Le titre même évoque délibérément, et sans ambiguïté ni emprunt injustifié, le *China News Analysis*, fondé après la libération à Hong Kong par le P. LADANY, s.j. et qui, jusqu'en 1998, diffusait sur quelques feuilles de papier « bible » jaune pâle le résultat des « écoutes » et de la veille active que les « China watchers », de l'extérieur d'une Chine très fermée puis s'ouvrant

progressivement, maintenaient assidument. La masse de ce travail, indéniablement remis en cause au moment où l'accès à l'information s'est libéralisé, reste disponible en version électronique et témoigne des étapes qui ont mené la République populaire de Chine à son statut actuel.

L'hommage légitime à ces précurseurs a été rendu par François GODEMENT dans son discours. Mais les nouveaux temps chinois ont fait naître la nécessité de s'adresser différemment à un public nouveau, moins éloigné de la Chine, et permis de recourir à des sources nombreuses et même parfois/souvent pluralistes. *China Analysis*, qui a d'ailleurs été fondé deux ans avant qu'Asia Centre ne débute sa carrière indépendante en 2003, s'est donné pour mission de traiter, avec le décalage à la fois nécessaire et bénéfique d'une parution bimestrielle, l'actualité politique chinoise, les questions économiques régionales, et les sujets de politique internationale qui concernent la Chine, à partir de la vision chinoise. Sans être évidemment l'esclave du point de vue des auteurs, les rédacteurs de la revue mettent à contribution leur pratique de la langue, la sélection complexe des sources pertinentes par les rédacteurs en chef successifs, et leur propre recul par rapport à ce que « dit l'article » pour proposer des synthèses commentées de publications chinoises.

Principalement, le recours aux sources chinoises se fait en fonction des thématiques et des secteurs, que ce soit (entre autres) la revue du CICIR (Chinese Institute for Contemporary International Relations) basé à Pékin, les revues à dominante économique *Caijing* 财经 et *Caixin* 财新 (en ligne), ainsi que des revues de Hong Kong et de Taiwan, selon les sujets traités. L'intimité des contributeurs avec les mouvements de la Chine et la nécessité d'anticiper les parutions (la préparation, la rédaction et la fabrication des six numéros annuels couvrent pour chacun un cycle d'environ deux à trois mois avant la parution) ont permis quelques pronostics ou alertes qui restent dans les annales : le numéro consacré aux « deux modèles » (celui de Chongqing et celui de Guangzhou, à l'époque) a précédé les débats qui, en Chine, ont fini par conduire à la chute du secrétaire général du Parti de Chongqing, Bo Xilai, en 2012 et a sans doute été le premier qui a permis d'attirer l'attention d'un public plus large que celui des purs experts, incluant de nombreux lecteurs impliqués, du fait de leurs travaux académiques, de leur responsabilité d'entreprise ou de leur poste diplomatique,

dans les résultats concrets des orientations de la politique intérieure chinoise.

L'outil de recherche et de référence ainsi construit, qui reste consultable et mobilisable dans son état actuel¹ touche un lectorat évalué à plus de 3 000 lecteurs. C'est naturellement l'une des manifestations les plus visibles et vivaces de l'activité du Centre, alors même que c'est celle qui repose uniquement (y compris financièrement) sur des ressources propres. Une déclinaison en langue anglaise a été rendue possible depuis 2007 par la coopération avec l'ECFR (European Center for Foreign relations) dont François GODEMENT dirige désormais les activités asiatiques à partir de Paris. Cette extension permet ainsi de toucher un lectorat encore plus large et international, sous la forme de versions plus focalisées sur les thèmes essentiels, à raison d'une parution plus espacée (quatre numéros par an) que la version française.

Le 29 septembre dernier à l'Inalco, à l'issue des présentations formelles et des rappels qui ont été faits par les intervenants, Asia Centre a aussi pu rencontrer son « public », ses lecteurs, ses fidèles et ses soutiens lors d'une réception informelle, qui a permis de prolonger les échanges et aussi de réfléchir aux meilleurs moyens de satisfaire une demande évolutive, mais très réelle, sincère et assurément croissante, du fait du rôle international que joue désormais la Chine et de l'importance grandissante de ce pays et de son influence.

Jean-François DI MEGLIO²
président d'Asia Centre

1. la version française est disponible sur le site d'Asia Centre, www.centreasia.eu
2. Jean-François DI MEGLIO est membre du CA de l'Inalco.

Journée de rentrée Inalculturelle 2014

L'Inalculturelle est un événement qui a lieu chaque année au sein de l'Inalco. Cette année il s'est déroulé le samedi 4 octobre 2014, de 11h30 à 19h.

Cette journée, à la fois festive et scientifique, a été mise en place dans le but de permettre aux nouveaux inscrits de développer un sentiment d'appartenance vis-à-vis de l'établissement. L'objectif est aussi de cibler un public extérieur, dont les habitants du quartier, en leur permettant de découvrir la richesse et la diversité culturelle qui émane de l'institut.

C'est une journée durant laquelle le mélange des cultures est mis à l'honneur à travers un éventail d'interventions et d'animations toutes aussi variées les unes que les autres.

La multiplicité des ateliers et des prestations ce jour-là a notamment été possible grâce à la participation active des associations étudiantes telles : l'AAÉALO (association des anciens élèves et amis des Langues orientales), l'AESCI (association des étudiants de la section cambodgienne), Afrinalco (association des étudiants du département Afrique), Arminalco¹ (association des étudiants en arménien), Becak! (association des étudiants d'indonésien-malais), le B.D.E (bureau des étudiants), Chin'alco (association des étudiants du département Chine), Dejima (association des étudiants du département Japon), Russinalco (association des étudiants du département Russie) et Wagawaga² (association des étudiants des langues du Pacifique).

Certains professeurs nous ont également fait l'honneur de s'impliquer dans ce projet, c'est le cas de Joseph MOUDIAPPANADIN³ (maître de conférence en littérature et langue tamoules), Jérôme SAMUEL (maître de conférence en indonésien), Daniel NEGERS (maître de conférence en télougou) et Anuradha KANNIGANTI (répétitrice en télougou).

1. Voir dans la présente rubrique « Deux nouvelles associations étudiantes » p. 33.

2. *Ibidem*.

3. M. MOUDIAPPANADIN est en outre président de la COVE (Commission de la vie étudiante) et adhérent à l'AAÉALO.

De nombreux ateliers ont été proposés tout au long de l'après-midi dans le hall du 2^e étage et dans les salles du 3^e étage. Ainsi, le public a pu s'initier à la danse khmère, apprendre à réaliser des origamis, peindre des matriochkas, participer à un concours de Tétris, se prêter au jeu d'acteur à travers un atelier de théâtre, se déhancher sur de la musique orientale, bollywood et break-dance, découvrir les particularités de la culture arménienne, apprivoiser l'instrument de musique indonésien qu'est l'*angklung*⁴, se familiariser avec différentes langues orientales à travers les nombreux ateliers de calligraphie et un grand nombre d'autres activités.

Par ailleurs, le hall du 2^e étage a permis de présenter des dégustations typiques de certaines contrées et d'en faire profiter les plus gourmands. Le public a alors eu l'occasion de goûter des bouchées arméniennes, de savourer des gourmandises malaises et indonésiennes, de déguster des saveurs du Pacifique et de se régaler en dévorant des spécialités russes. Ces temps forts de la journée ont d'ailleurs eu beaucoup de succès et les stands de dégustation se sont très rapidement désemplis. De plus, dans ce même endroit, l'AAÉALO a mis en place, pour la deuxième année consécutive, un stand de dons de livres destiné principalement aux étudiants, avec cette année pas moins de 180 ouvrages offerts gratuitement.

En parallèle de ces ateliers et dégustations, des interventions et des prestations se sont déroulées dans l'auditorium de l'Inalco et dans l'un des amphithéâtres. Le public a pu assister à des représentations diverses et variées allant des chants traditionnels aux danses orientales et indiennes, en passant par des conférences scientifiques, des concerts, des arts martiaux et en terminant par un *kecak*⁵ participatif.

Selon l'ensemble des intervenants, ces deux endroits phares de la journée n'ont pas désempli et les spectateurs ont été nombreux du début à la fin. D'ailleurs, à la suite d'un débriefing réalisé avec les associations étudiantes ayant participé à l'événement, il est ressorti de façon unanime que l'effectif du nombre de spectateurs ne cessait de croître au fur et à mesure des années. Malgré le fait que l'Inalculturelle se soit déroulée un jour de fêtes religieuses, étant donné que l'Aïd et Yom Kippour se célébraient tous deux

4. *Angklung*: instrument indonésien composé de deux tubes de bambou (ou plus) suspendus dans un cadre et qui émettent un son quand on les agite latéralement et accordés sur les octaves d'une même note.

5. *Kecak*: chœur de percussions vocales (onomatopéiques et polyrythmiques) balinaïses imitant les voix des *buta-kala*, (*buta* = matière, *kala* = temps). Les *buta-kala* représentent des grouillements de matières vivantes, invisibles, non-maîtrisables et considérées comme le niveau inférieur du monde. Le *cak*, constitué d'un cercle autour d'une lampe, est un modèle de la diversité rassemblée dans l'unité.

à cette même date, nous avons été agréablement surpris de constater un grand nombre de participants à l'événement.

Comme nous l'évoquions précédemment, l'Inalculturelle 2014 a été conçue autour d'un programme riche et diversifié et ce en partie grâce au concours des associations étudiantes de l'Inalco. À cet effet, nous tenons à remercier Françoise MOREUX, présidente de l'association AAÉALO, qui nous a apporté une grande aide et qui a fortement contribué au projet en proposant trois interventions de qualité. La première consistait en une présentation de la nouvelle version du dictionnaire Ricci, la seconde concernait une présentation du musée Mundolingua, quant à la dernière il s'agissait d'une présentation audiovisuelle du *Livre qui parlait toutes les langues*.

Cet événement a été une réussite, or cela n'aurait pu être possible sans la participation active et effrénée de tous les acteurs de la journée. C'est pourquoi, pour clore ce compte rendu, je voudrais adresser toute ma gratitude et mes sincères remerciements à l'ensemble des participants (intervenants extérieurs, associations étudiantes, professeurs, bénévoles, membres du personnel administratif) pour leur implication et leur disponibilité tout au long du projet.

Un heureux événement se renouvelle forcément, alors nous vous donnons rendez-vous l'an prochain pour l'Inalculturelle 2015!

Inès ADANE

Volontaire en service civique
et chargée de projet au sein de la Vie étudiante

Troisième participation de l'AAÉALO à la Journée Inalculturelle annuelle

Nous étions, au cours de la journée, huit personnes présentes sur les lieux: membres du conseil d'administration et simples membres actifs de l'association: (par ordre alphabétique) Albane DE CARMOY, Claudianne JULLIEN, Henri MARCHAL, Catherine MEUWESE, Françoise MOREUX, Évelyne NOYGUES, Marine ROBIN et Alain SCHNEIDER.

Comme l'an dernier, nous avons offert gratuitement, à notre stand du 2^e étage, des livres aux étudiants provenant des bibliothèques personnelles des anciens élèves qui souhaitent en faire bénéficier ceux qui leur succèdent à l'Inalco¹.

Environ 180 ouvrages ont été ainsi remis pour un total de quelque 70 étudiants.

En vue de toucher le plus grand nombre dans le public de cette journée, nous avons proposé trois interventions mettant en exergue des réalisations dont des anciens élèves sont les acteurs.

Dans l'auditorium :

- La récente édition (août 2014) du **Grand Ricci** dictionnaire chinois-français (利氏汉法辞典), en version abrégée et surtout en transcription *pinyin* des caractères chinois, a été présentée au public par deux anciens élèves de l'Inalco : Marc KALINOWSKI et Pierre MARSONE (membres de l'Association Ricci).

Dans l'amphi 2 :

- Une ancienne élève Ilona POŇAVIČOVÁ a présenté le musée **Mundolingua** (dédié aux langues, aux langages et à la linguistique), à la création duquel elle a participé activement et dont elle est la conservatrice².
- Plusieurs personnes ayant participé à l'aventure du *Livre qui parlait toutes les langues* ont présenté ce petit livre des éditions Rue du Monde destiné aux enfants et pour lequel des enseignants, des étudiants, des anciens élèves et des personnels de l'Inalco ont contribué qui à la traduction, qui à l'enregistrement sur un CD (qui accompagne le livre) de ce récit en 20 langues différentes.

Il convient de mentionner également la très intéressante exposition de photos dans la Galerie du rez-de-chaussée, intitulée *Campagnes en Extrême-Orient, 1934-2014 – celles d'hier et d'aujourd'hui*, qui avait été préparée et réalisée par les étudiants, à l'initiative de l'un d'eux, Bryan SAUVADET, dont les photos datant de 1934 avaient été prises par son grand-père³. Le

1. Voir courrier-circulaire envoyé à nos membres donnant toutes informations sur cette opération annuelle liée au don de livres des anciens élèves à la BULAC et, sauf avis contraire, destinée à être pérenne.

2. Voir dans le présent numéro à la rubrique «Témoignages» (pp.57 à 64).

3. Voir dans le présent numéro à la rubrique «Conférences» (pp.95 à 102).

sous-titre était *80 ans d'écart et un même regard sur l'Orient de nos 20 ans*, chaque lieu photographié en 1934 était présenté avec une photo de 2014.

Une série de conférences par différents enseignants a permis d'approfondir ce sujet au long de la journée du 17 octobre¹.

L'Inalculturelle s'est terminée par le traditionnel défilé costumé, occasion pour la gent féminine de notre association de se distinguer : Évelyne NOYQUES avait revêtu son habit des montagnes albanaises, alors un peu chaud pour la saison et Albane DE CARMOY adoptait naturellement la démarche souple du Serpent blanc de l'opéra de Pékin dans son somptueux costume².

Françoise MOREUX

Mais qu'est-ce qui nous fait tous «courir» à la Journée Inalculturelle?

Journée officielle et festive incontournable marquant la rentrée, l'«Inalculturelle» est l'occasion d'un sympathique brassage entre étudiants, personnels de l'établissement et... anciens élèves.

Quoi de plus réjouissant pour des papilles toujours en alerte que les spécialités culinaires préparées par les étudiants des stands qui remplissent le deuxième étage ! Ils s'étaient à nouveau surpassés pour préparer des mets succulents – mais d'où leur viennent tous ces talents ? –, décorer les tables et se costumer. La musique aussi était au rendez-vous : deux instrumentistes rythmaient le hall avec leurs percussions.

Il faut dire que la matinée avait été courte... La table de l'AAÉALO rassemblait plus de 250 livres offerts par les anciens élèves. Ils ont rapidement trouvé preneurs parmi les vagues d'étudiants sortant des amphis tout proches.

À 14 heures, une grande partie s'était retrouvée entre de bonnes mains, heureuses de chiner des éditions «in-cro-ya-bles», comme le répétait une

1. Voir dans le présent numéro à la rubrique «Conférences» (pp. 95 à 102).

2. Costume prêté par le service culturel de l'ambassade de Chine en France.

jeune fille sidérée... Encore une fois, les sinisants étaient les principaux bénéficiaires³, à leur grande satisfaction !

Toute l'après-midi, les participants étaient passés d'un atelier à un autre pour s'initier aux pliages *origami* ou aux danses du monde, tandis que les Arméniens avaient préparé une salle remplie de photos et de cartes. Ils proposaient même aux novices de jouer au *tavlou*⁴.

Le programme des activités continuait au cœur de l'après-midi pour finir par le bouquet final : le défilé en costumes à 18 heures.

Mundolingua⁵

Ce mot composé de toutes les saveurs des langues enseignées à l'Inalco donnait l'occasion de partir à l'aventure entre le continent des langues, celui de l'apprentissage et du langage, ou encore des nouvelles technologies.

La « bonne fée » pour nous guider s'appelait Ilona POŇAVIČOVÁ⁶, co-créatrice et conservatrice de ce monde passionnant. Au cours d'une présentation illustrée de photos et de films interactifs, elle a réussi à transmettre à l'assistance sa passion du monde des langues, du langage et de la linguistique.

Le musée Mundolingua dans le 6^e arrondissement de Paris est la prolongation parfaite du voyage entamé à la journée Inalculturelle 2014...

Évelyne NOVGUES

Chaque année je prends plaisir à assister dans les locaux de l'Inalco à la journée de la rentrée Inalculturelle. Mais je dois avouer que malgré ma qualité de membre du bureau je ne fais que des apparitions à l'emplacement réservé à l'AAÉALO. Je me contente de discuter quelques instants avec mes amis de l'association. Ce que je préfère ce jour-là est de me promener dans l'établissement et de profiter de l'ambiance qui y règne. Si j'aime y découvrir les spécialités culinaires propres aux différentes régions couvertes par l'Inalco, mon intérêt se porte davantage sur les jeux qu'elles ont coutume de pratiquer.

3. Il se trouve que ce sont les anciens élèves ayant étudié le chinois qui sont les plus nombreux donateurs d'ouvrages...

4. Le *tavlou* est la version arménienne du backgammon ou tric-trac.

5. Voir dans le présent numéro à la rubrique « Témoignages » (pp.57 à 64).

6. *Ibidem*.

Les jeux sont une de mes passions que je n'arrive plus à satisfaire dans mon entourage qui en est moins friand. Aussi cette journée Inalculturelle m'offre-t-elle l'occasion d'en connaître de nouveaux pour moi (comme le *ma-jung*, l'an dernier) ou d'autres dont j'avais oublié les règles. Ainsi, cette année, ai-je été heureux de faire quelques parties de tric-trac⁷, notamment avec Évelyne, qui m'ont rappelé celles jouées dans les cafés d'Istanbul autour d'un café local et d'un narghilé ! Bref, je retiens surtout de la journée inalculturelle son aspect ludique qui me remplit de joie.

Henri MARCHAL

7. Au *tavlou* exactement.

Deux nouvelles associations étudiantes à l'Inalco

ARMINALCO

L'Association des étudiants en langue et civilisation arménienne de l'Inalco, Arminimalco, a été créée en juillet 2014 à Paris. Elle a pour objet de faciliter les liens et les échanges entre les étudiants en langue et civilisation arméniennes de l'Inalco, et de favoriser, développer et promouvoir la culture arménienne, notamment par des actions de communication, d'échanges culturels et associatifs, et à travers l'organisation d'événements culturels, de conférences, de voyages.

En termes d'actions 2014, elle a participé le 4 octobre à l'Inalculturelle, organisée par l'Institut afin de faire connaître les diverses cultures du monde. Une *Journée arménienne*, d'abord festive, a été animée par les étudiants de la section d'arménien. Ils ont parlé de leur culture au moyen d'activités ludiques, informatives et musicales, entrecoupées de moments de dégustation de spécialités.

La programmation 2015 comporte *La Journée de l'Arménie*, le 19 mars à l'Inalco : conférences avec des universitaires et des chercheurs sur des thèmes d'hier et d'aujourd'hui avec mises en débats, tables-rondes sur des sujets d'actualité, films, concerts, spectacles de danse, expositions diverses.

Cette journée sera l'occasion de présenter la culture arménienne vivante et décroïsonnée en mettant l'accent notamment sur son environnement régional et sur tout ce qui, dans ses usages, fait pont avec les autres langues de l'Inalco.

Contact : association.arminimalco@gmail.com.

La présidente
Marie-Anne THIL

WAGAWAGA

L'association Wagawaga œuvre pour la diffusion et la promotion des langues océaniques parlées dans les territoires du Pacifique où le français est langue officielle.

Le nom Wagawaga est symbolique. Il a été créé sur la base du mot *waga* qui signifierait « pirogue » en proto-océanien reconstitué, la langue-mère océanique ; c'est grâce à l'utilisation de pirogues traditionnelles que le peuplement de l'Océanie a pu se réaliser.

Contact : wagawaga.asso@gmail.com.

Facebook : communauté « Wagawaga ».

Après la relation d'une étudiante membre du jury du prix spécial de l'Inalco au FESPACO (Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou)¹, il nous a paru important de citer d'autres festivals de cinéma dans lesquels l'Inalco joue un rôle de plus ou moins fraîche date.

L'Inalco et les festivals de cinéma

L'Inalco a voulu voir Vesoul!

L'aventure de l'Inalco au FICA (Festival international des cinémas d'Asie) de Vesoul trouve son origine en 2000, après de nombreuses années de ciné-club dans les locaux de notre centre Dauphine. Les projections, cette année du millénaire, étaient dominées par une programmation essentiellement tournée vers l'Asie du Sud. Sous l'impulsion d'une enseignante de ce département, Marie-Caroline SAGLIO, un groupe d'étudiants fidèles à nos séances du mercredi soir s'est constitué en délégation au festival du Cinéma asiatique de Deauville. Ils y ont rencontré, sous la forme d'une table ronde filmée, l'actrice indienne Shabana AZMI venue défendre *Godmother*, film en compétition.

Nous y sommes retournés en 2001 pour le réalisateur sri-lankais Lester James PERRIES.

2002 et 2003 ont vu les deux premières expéditions sur le terrain d'étudiants et d'enseignants, une délégation encore informelle qui, pour ces deux occasions, collecteront les premières interviews en langue originale. Ces deux années ont été nécessaires pour finaliser notre participation officielle et la création du *prix Langues O'*.

Le FICA de Vesoul en était à sa 7^e édition quand nous avons ébauché le partenariat qui nous lie à lui. En effet, nous avons pris conscience de l'intérêt qu'il pouvait représenter pour l'institut en découvrant la vaste aire géographique qu'englobe sa programmation : de la Turquie au Japon en croisant le Moyen Orient, l'Asie mineure et l'Asie centrale. On peut y visionner des films israéliens, palestiniens, irakiens, iraniens, des films arméniens,

1. Voir *Orients* d'octobre 2013 (pp. 27-30).

kazakhs, ouzbeks, d'Asie du Sud, mais aussi indonésiens, philippins, thaïs, cambodgiens.

Le projet global reposait sur plusieurs objectifs culturels et pédagogiques. D'une part celui de permettre aux étudiants de voir autant d'œuvres cinématographiques ouvrant une fenêtre sur autant de cultures, d'autre part de les mettre en situation d'échange dans la langue qu'ils apprennent à travers les rencontres et interviews durant la semaine de festival. S'ajoutera par la suite le travail de traduction et plus particulièrement son adaptation au sous-titrage, ces entretiens étant filmés. On a ainsi pu comptabiliser une moyenne de 20 participants dans chaque délégation depuis 12 ans. Le but était également d'alimenter notre fonds documentaire dans lequel les enseignants peuvent puiser des ressources pédagogiques. On a parfois pu aussi négocier l'obtention de films pour l'usage interne de l'institut.

Le FICA propose chaque année plus de 60 films. À chaque édition, plusieurs sélections thématiques : historique, sociétale ou divers, avec les films d'origine géographique variée, un regard sur le cinéma d'un pays, une sélection intitulée *Visages des cinémas d'Asie contemporaine* avec une petite dizaine d'œuvres de fiction en compétition, une sélection de documentaires également en compétition, *Francophonie d'Asie* et enfin un hommage rendu à un cinéaste pour son œuvre.

Parmi les personnalités phares rencontrées, on compte de très éminents réalisateurs, l'Iranien Jafar PANAH, le Coréen LEE Doo-Yong, le Taïwanais HOU Hsiao-Hsien (... plus une master class qu'une interview), le Hongkongais Stanley KWAN, le Chinois XIE Fei, la Libanaise Joana HADJITHOMAS, le Taïwanais WAN Jen, les Japonais Masahiro KOBAYASHI et Hirokazu KORE-EDA, le Kazakh Ermek SHINARBAEV, la réalisatrice-actrice iranienne Niki KARIMI, le photographe iranien Reza, etc.

Le festival se déroule en février, durant une semaine (du mardi au mardi). La session 2015 se déroulera du 10 au 17. La thématique principale sera « Tenir en haleine ». Et pour la première fois, dans la sélection *Francophonie d'Asie*, nous sera proposé un regard sur le Laos.

C'est une semaine très riche, très dense, festive aussi, où le jury de Langues O' souffrira au moins trois bonnes heures à l'issue du dernier lundi pour les délibérations, après une semaine de voyage en salles obscures.

Paul HERVOUET

Audiovisuel et Multimedia (TICE)²

2. TICE: Technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement.

Festival international Jean Rouch: voir autrement le monde

Cette manifestation internationale, créée en 1982 au Musée de l'Homme à Paris par le cinéaste et ethnographe Jean ROUCH³, est organisée par le Comité du film ethnographique ; elle s'inscrit dans la suite de l'important travail en cinéma documentaire mené au Musée de l'Homme depuis son ouverture en 1937.

Dès cette époque et grâce aux travaux de Marcel GRIAULE en pays dogon et aux écrits de Marcel MAUSS, le cinéma est devenu l'un des outils de la recherche ethnographique. En 1948, André LEROI-GOURHAN organisait, dans la salle de cinéma du musée, le premier congrès du film ethnographique. À cette occasion, interrogé sur la nature de son existence, il répondait seulement : « Il existe, puisque nous le projetons. »

Le 23 décembre 1952, des anthropologues et des cinéastes se réunissaient dans cette même salle : Marc ALLÉGRET, Roger CAILLOIS, Germaine DIETERLEN, René CLÉMENT, Hubert DESCHAMPS, Marcel GRIAULE, Pierre ICHAC, Henri LANGLOIS, Jean-Paul LEBEUF, André LEROI-GOURHAN, Claude LÉVI-STRAUSS, Edgar MORIN, Léon PÂLES, Alain RESNAIS, Georges-Henri RIVIÈRE, Georges ROUQUIER et Jean ROUCH. Ils pensaient que le temps était venu de rassembler anthropologues et cinéastes du monde entier afin de mettre en commun leurs expériences : c'était en effet un moment où l'anthropologie s'interrogeait sur les aspects scientifiques de sa démarche et où le cinéma, compromis depuis la fin du muet par les impératifs de la production et de la distribution, espérait s'en libérer grâce au développement des techniques nouvelles. C'est cette rencontre qui a constitué l'acte de naissance du Comité du film ethnographique.

À Paris, la semaine du Bilan du film ethnographique représente ainsi un moment unique où cinéastes, vidéastes, chercheurs, programmeurs de festival anthropologique venus du monde entier se rencontrent et poursuivent un vaste échange avec un public nombreux et passionné. Après la disparition de son fondateur et en son hommage, la manifestation s'intitule désormais : Festival International Jean Rouch, Bilan du film ethnographique. Et, ainsi que le souhaitait Jean ROUCH, ce festival « ... permet de voir, de discuter, de détester, d'adorer des films venus de tous les coins du monde, le plus souvent accompagnés de leurs auteurs prêts à se défendre ou à découvrir avec émotion que leur message – aussi difficile qu'il soit – avait été vu et entendu. »

3. Jean ROUCH (1917-2004), fut l'élève de Marcel GRIAULE, pionnier du film ethnographique.

La manifestation, organisée en collaboration avec le CNRS-Images où sont présentés une quarantaine de films. Elle est depuis 27 ans sous la responsabilité de Françoise FOUCAULT. L'édition 2014, la 33^e du nom, s'est déroulée du 4 au 30 novembre. Cinq prix ont été décernés, parmi eux le *prix de l'Inalco*.

L'Inalco et le festival Jean Rouch

Depuis 2012, l'Inalco s'associe au festival Jean Rouch. Ce partenariat n'est pas seulement un partenariat de plus, c'est l'un des plus naturels pour nos enseignants et étudiants, nombreux à fréquenter le festival avant même le partenariat. L'institut analyse les mouvements du monde et des peuples à travers ses formations en histoire, géographie, politique, économie, sciences politiques, sociologie. Cette cartographie serait toutefois incomplète sans l'ethnologie, discipline incontournable pour comprendre les sociétés, notamment lorsqu'elle produit ou s'appuie sur les sources de première main que sont les films. Jean ROUCH a montré le chemin ; d'autres aujourd'hui le suivent et l'Inalco est très heureux de remettre le *prix Monde en regards* et d'offrir la traduction et le sous-titrage de l'œuvre primée.

Autre aspect du partenariat, l'Inalco accueille le festival dans ses murs. Après le Tibet en 2013, le festival ouvre sa section *Regards comparés* à la Grèce avec 24 documentaires diffusés dans l'auditorium de l'Inalco. D'un film à l'autre, le sublime côtoie le monstrueux au gré des angles de vue et des échelles d'analyse ; les réalisateurs saisissent les dynamiques historiques et spatiales telles que les vivent, à des moments charnières, les Grecs d'hier et d'aujourd'hui. Les projections sont suivies de débats animés par Stéphane SAWAS, professeur à l'Inalco et programmateur de ces *Regards comparés*. Une réussite avec plus de mille personnes pendant quatre jours.

En 2015, l'aventure continuera... Taiwan est annoncé pour les *Regards comparés* avec la complicité de Luisa PRUDENTINO, chargée de cours à l'Inalco, et le jury Inalco décernera son *prix* pour la 4^e année consécutive.

En attendant, rendez-vous le jeudi 5 mars 2015 pour la projection du film polonais traitant du Soudanais *Abu Haraz* de Maciej J. DRYGAS, sous-titré en français par nos étudiants, Ahmed GALLAL et Alyagout ELFAHAL.

Magali GODIN

Chargée de communication (Action culturelle,
relations extérieures et réseaux sociaux)

Le lundi 1^{er} décembre, au Centre culturel de Chine à Paris, s'est tenue la cérémonie de remise du titre de docteur honoris causa de l'université du Shandong à M. François CHENG¹, en présence de M. DENG Li, chargé d'affaires de l'Ambassade de Chine en France, M. ZHANG Rong, président de l'université du Shandong, M. CHEN Yan, vice-président de l'université du Shandong et Mme Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco.

Mme Manuelle FRANCK, présidente de l'Inalco, et M. François CHENG ont accepté de nous transmettre leur discours pour publication dans nos pages. Nous leur en sommes reconnaissants.

François CHENG docteur *honoris causa* de l'université du Shandong

Monsieur CHENG,
Messieurs les président et vice-président
de l'université du Shandong,
Messieurs les représentants de l'ambassade
et du service culturel de Chine,
Mesdames et Messieurs les invités,

Je vous remercie de me donner l'occasion de dire quelques mots sur le parcours de François CHENG à l'Inalco, où il a enseigné vingt ans.

Je suis d'autant plus heureuse que le titre de docteur *honoris causa* lui soit délivré par l'université du Shandong où mon prédécesseur, Jacques LEGRAND, s'est rendu en 2012 pour signer un accord avec votre université. Nous souhaitons collaborer dans le domaine des études sur la Chine classique, l'histoire, la pensée et la philosophie chinoises.

L'Inalco est un établissement tricentenaire, qui a été fondé à l'époque de Colbert en 1669 pour former des spécialistes des langues et des cultures des régions avec lesquelles la France souhaitait développer des relations. La chaire de chinois de l'Inalco est une des plus anciennes de France, elle a été

1. François CHENG, de l'Académie française, est membre du Comité d'honneur de l'AAÉALO.

fondée en 1840, quelques années après celle du collège de France. L'Inalco a ainsi largement contribué au développement de la sinologie française.

L'Inalco, sous le nom d'École des langues orientales, a formé de grands noms de la sinologie française, comme Paul PELLIOU, Henri MASPERO ou Jacques GERNET, qui ont été formés par des professeurs de renom, comme les professeurs Paul DEMIÉVILLE (1931-1945), Marcel GRANET (à partir de 1925), Jacques PIMPANEAU, Catherine DESPEUX, pour ne citer que les professeurs qui ne sont plus en activité.

L'Inalco perpétue cette tradition de la sinologie française en alliant études classiques et contemporaines, toujours dans un souci d'excellence et d'efficacité dans la formation de ses étudiants. Nous formons aujourd'hui environ 1 000 étudiants de la licence au doctorat, et proposons la palette la plus diversifiée d'enseignements de langue et de civilisation chinoises, avec, outre des enseignements de langue, des enseignements sur la Chine classique et contemporaine.

François CHENG est un de nos professeurs qui ont fait la renommée de l'Institut. Il est en fait lié à l'Institut à deux titres, parce qu'il a été recruté en 1960 au Centre de linguistique chinoise (devenu plus tard le Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale), qui est aujourd'hui une UMR associée à l'Inalco. Et surtout car il devint en 1974 maître de conférences, puis professeur à l'Inalco, où il restera pendant 20 ans (jusqu'à sa retraite en 1996). François CHENG a donné des cours sur la civilisation chinoise classique, la poésie bien sûr et la peinture. Ses cours ont aussi porté sur le taoïsme, la pensée de ZHUANG zi, un philosophe qui insistait sur la relativité des choses.

Il était connu pour ses ouvrages sur la poésie chinoise et apprécié par ses étudiants pour sa façon d'insister sur le vide et le plein dans la poésie comme dans la peinture. Il alliait aussi l'appréciation de la poésie, tant par le sens du poème que par l'aspect visuel des caractères chinois. Ses élèves étaient passionnés par ses cours et sa façon de faire, à sa manière, de la maïeutique.

François CHENG est aujourd'hui connu du grand public, bien au delà du cercle restreint de la sinologie, notamment grâce à ses traductions de poètes français en chinois et des poètes chinois en français. Son élection à l'Académie française, le 13 juin 2002, a été pour l'Inalco un honneur.

Je souhaite associer aujourd'hui l'Inalco à l'hommage qui lui est rendu.

Manuelle FRANCK
Présidente de l'Inalco

Madame la présidente,
Monsieur le président,
Mesdames, Messieurs,

C'est un très grand honneur pour moi de recevoir ce titre de docteur *honoris causa*. L'université du Shandong est une des plus prestigieuses universités de Chine. Fondée il y a plus de 110 ans, elle jouit d'une longue histoire riche et féconde. Elle est célèbre pour ses enseignements et recherches en littérature, en philosophie et en histoire anciennes. Durant tant de décennies, elle a formé des savants et des élites qui ont contribué au développement de la Chine. Actuellement, elle est engagée dans de grands projets, l'un consiste à sélectionner et publier les œuvres classiques des auteurs particuliers contenus dans l'immense collection *Zihai* (子海), l'autre de faire le recensement au niveau mondial des œuvres de valeur se trouvant dans les grandes bibliothèques étrangères. Ces deux projets montrent l'horizon ouvert vers lequel tend cette université dynamique en pleine expansion.

J'ai eu la chance de naître dans cette province du Shandong² qui est le pays natal de Confucius et de Mencius. Leur pensée est devenue le fondement de la culture chinoise, Plus tard, à l'époque des Tang et des Song, cette pensée, après avoir intégré les apports valables du taoïsme et du bouddhisme, a porté la culture chinoise à un haut degré d'épanouissement. Notre nouveau siècle va être celui d'une renaissance de la culture chinoise. Pour cela, elle gagne à entrer dans un dialogue en profondeur avec ce que l'Occident a accompli dans le domaine de l'esprit. C'est bien en dialoguant avec d'autres cultures hautement développés qu'une culture peut connaître la vraie transformation, le vrai dépassement. C'est ce que, modestement, j'ai tenté de faire. La cérémonie d'aujourd'hui, si chaleureuse, si émouvante, m'est un inestimable réconfort qui me donne le courage d'aller plus avant.

Donc, à l'université du Shandong, à Madame la présidente de l'Inalco, à Monsieur le président et les autres dirigeants, à tous les invités ici présents, je dis ma profonde reconnaissance.

François CHENG

2. Le père de François CHENG était alors professeur à l'université du Shandong.

Rappeler le symbole de l'épée d'académicien de François CHENG, réalisée par les joaillers MELLERIO semble trouver naturellement sa place ci-après :

Le symbole de l'épée de François CHENG

Le mouvement général de l'épée est celui d'un élan, un élan vers l'autre, hors de soi-même, du fini de la condition individuelle vers l'infini né du dialogue entre les êtres.

Tout au long de sa vie, tout au long de son œuvre littéraire, François CHENG a cherché à créer un dialogue entre la pensée chinoise, celle de ses origines et la pensée occidentale.

Dans sa recherche et dans l'approfondissement de la langue française qu'il a adoptée définitivement, à l'âge adulte, comme sa langue de création, il a souhaité confronter sans trahir, tenir ensemble les deux sources d'inspiration qui l'animent tout entier.

Cette recherche du dialogue ouvert, confiant, respectueux, fécond entre deux grandes cultures permet d'exprimer, en duo, le meilleur de chacune d'elles. La signification de cette démarche littéraire trouve sa symbolique dans les correspondances inspirées par la nature et choisies par François CHENG pour son épée :

Le bambou de l'Orient, exprimant la rigueur et la grâce par sa tige droite et le doux mouvement de ses feuillages aux teintes de jade, vient s'entrelacer avec le lys, celui du « lys dans la vallée » et sa fleur blanche, aux cinq pétales en train d'éclorre, incarnation de l'élévation et de la pureté. Dans le rythme naturel de leur croissance organique, les deux plantes emblématiques s'entrecroisent et conjuguent leur élan vers le ciel, avec élégance et légèreté.

En Occident, saint François, le saint patron de François CHENG, parle naturellement aux oiseaux de la Création divine « Alouette, ma sœur ». L'alouette au chant si pur, exaltée par les poètes, est représentée à l'instant précis de son envol.

En Orient, les oies sauvages sont les messagères qui, comme l'homme dans l'univers, relie le ciel et la terre. Aériennes, protectrices et légères, elles assurent aussi la garde de l'épée.

François CHENG est un maître dans l'art de la calligraphie, dans le contrôle du souffle que cette discipline exige. Dans la cosmologie, le Souffle est l'élément fondamental. Unité primordiale, il assure le processus de transformation par l'interaction du *yin* et du *yang*.

Sur le pommeau de l'épée, en vis-à-vis :

D'un côté, les caractères gravés de sa main exprimant l'essence de la philosophie chinoise : « entre le Ciel et la Terre circule le Souffle intègre »

Et de l'autre, non pas la traduction mais sa correspondance biblique : « l'Esprit souffle où il veut ».

Par ces caractères ainsi assemblés, François CHENG « l'homme aux eaux souterrainement mêlées » comme il aime à se décrire lui-même, montre que le dialogue entre la France et la Chine, dont il est l'illustration vivante, trouve les voies de sa convergence dans les hauteurs et puise son inspiration dans la nature et le Souffle divin.

Le chant et l'envol des oiseaux, la croissance et l'entrelacs des plantes, l'harmonie des couleurs, le rouge joyeux de la pierre de rubis, le blanc de la fleur de lys et le jade des feuilles de bambou concourent à former un ensemble organique en devenir.

Joilliers MELLERIO

À l'invitation de la BULAC, l'auditorium du PLC, en ce mercredi 3 décembre 2014, était rempli des collègues et amis de Francis RICHARD¹ venus pour célébrer à la fois son anniversaire et son départ à la retraite.

Après quelques mots d'introduction de Marie-Lise TSAGOURIA, directeur de la BULAC, l'assemblée eut le plaisir et la joie d'entendre un concert de santour et tombak, par deux musiciens iraniens, pendant qu'étaient projetées des reproductions de manuscrits anciens choisis avec soin par Francis RICHARD lui-même.

Daniel RENOULT, naguère doyen de l'inspection des bibliothèques, un des fondateurs de la BULAC, se plia à l'exercice de l'énoncé du prestigieux parcours du futur retraité, et Bernard HOURCADE, directeur de recherche émérite au CNRS, évoqua non sans humour leurs destins parallèles quoique très différents.

Nous sommes heureux de reproduire dans nos pages ce que Francis RICHARD a exprimé lui-même, tant cet homme discret s'est rarement mis en avant. Disons, que ce soir-là, il s'y est vu contraint pour notre plus grande joie. L'AAÉALO, dont il est un membre du Comité d'honneur, lui souhaite une nouvelle vie aussi riche et remplie que celle qu'il laisse rue des Grands-Moulins.

Départ à la retraite de Francis RICHARD

Chers collègues,
chers amis,

Il m'est difficile de prendre la parole à mon tour au cours de cette cérémonie bien imméritée, tant est grande mon émotion. Je voudrais cependant dire toute ma gratitude à vous qui me faites tant d'honneur en étant présents ce soir à mes côtés au moment d'un départ qui, malgré ma réticence à affronter ce rite de passage, était devenu inexorable.

Je voudrais d'abord dire merci à Marie-Lise TSAGOURIA, avec qui j'ai eu le plaisir de travailler durant près de huit ans, et à toute la très sympathique équipe de la BULAC, d'avoir organisé cette très belle fête en mon honneur. Je la remercie tout spécialement pour tous ces témoignages émouvants. C'est vrai que la BULAC forme une famille très agréable, au sein de laquelle

1. Francis RICHARD est membre du comité d'honneur de l'AAÉALO.

on se sent bien, grâce sans doute à la très grande diversité des talents qu'elle renferme.

Ma gratitude va aussi à Daniel RENOULT, un des pères de la BULAC, avec Maurice GARDEN qui regrette beaucoup de ne pas être avec nous ce soir. Il a évoqué ma carrière de bibliothécaire avec beaucoup de bienveillance, passant sous silence les échecs et les erreurs. Mon parcours professionnel a été certainement assez atypique et j'ai été très favorisé des dieux, ayant eu la chance d'occuper toujours des postes très intéressants. Ne m'a-t-on pas fait la remarque que « le métier de conservateur est probablement l'un des seuls où l'on s'instruit chaque jour en travaillant ». Puisse-t-il en aller de même pour les plus jeunes !

Merci à mon vieux complice Bernard HOURCADE, avec qui je partage tant de passions, dont la moindre n'est pas celle de la civilisation du monde iranien. Nous avons vécu, chacun de façon très différente, de nombreux épisodes d'une histoire mouvementée, moi dans un bureau, lui toujours en première ligne. Tous deux nous sommes, je crois, résolument optimistes pour l'avenir. Je suis heureux par ailleurs que mon histoire, commencée rue de Lille en 1966, dans la salle 7 où je suivais mes premiers cours de persan avec Gilbert LAZARD (qui malheureusement se trouve à Bordeaux à cette heure), se poursuive ce soir symboliquement, dans le bâtiment qui abrite depuis 2011 nos chères Langues'O. Mais cette histoire, j'espère, ne s'arrête pas là.

Merci aussi à Arash, merveilleux joueur de *santour*, à Hossein, batteur virtuose de *tombak*, et à Ariane ZEVACO pour ce très beau concert de musique, qui nous a d'emblée mis dans une ambiance iranienne et qui, pour certains, évoquera de bons souvenirs, parmi lesquels un mémorable colloque sur *Musique et poésie dans l'espace iranien* tenu en octobre 2010 à Douchanbé.

Je ne voudrais pas faire un long discours, mais en seulement quelques mots dire que c'est à mes parents, tous deux chartistes, que je dois depuis mon enfance un amour immodéré des bibliothèques et des musées. Ma femme et mes enfants vous diront que jamais nous n'avons fait de voyage, à l'étranger surtout, sans que je fasse de longues stations dans les bibliothèques. Que ce soit à Berlin, à Munich, à Londres, à Istanbul, mais aussi à Rome à Saint-Petersbourg ou à Bakchisaray, cela fut toujours pour eux de longues et pénibles attentes.

Un des bibliothécaires qui m'a le plus marqué est Pierre GRAS, qui dirigea longtemps la Bibliothèque municipale classée de Dijon, modèle

du bibliothécaire, immense érudit, généreux et accueillant envers tous les lecteurs de quelque milieu ou niveau qu'ils fussent.

Un goût immodéré pour les vieux livres, de préférence enluminés et une passion pour le monde iranien, son histoire et sa langue. Voilà ce qui m'a conduit après une année à Téhéran où je fis de très longs séjours dans la Bibliothèque centrale de l'Université – en 1970 elle était toute neuve, avec un libre-accès très bien choisi, une organisation d'avant-garde – à m'interroger sur mon avenir. Du reste le directeur de cette bibliothèque le regretté Iraj AFSHAR et le bibliothécaire des manuscrits Mohammad Taqi DANESH PAZHUH seront par la suite pour moi des mentors, des guides et des maîtres exceptionnels. C'est à Bagdad, en juillet 1971, après de longues discussions avec le prier des dominicains, le regretté Père Jean-Maurice FIEY, que j'ai décidé d'entrer dans les bibliothèques.

Deux ans plus tard, à l'ENSB, qui était encore à Paris, en face de la BN deux maîtres m'ont marqué, Henri-Jean MARTIN, qui savait mêler la provocation et la passion de l'histoire du livre, et Jean TOULET, le responsable de la Réserve des Imprimés, qui m'a énormément appris et conseillé, avec son immense modestie.

Après un stage à la Bibliothèque des Langues'O, que j'ai bien connue donc comme étudiant puis comme apprenti conservateur, avant sa première mue des années 1980, je fus nommé à la BN.

Affecté aux manuscrits, sous la férule de Marcel THOMAS et de Marie-Rose SÉGUY, je fus d'emblée chargé de faire un nouveau catalogue des manuscrits persans. L'entreprise était passionnante ; il fallait créer des normes, identifier des textes, étudier les enluminures et les peintures. Les collègues s'occupant du latin et du grec avaient mille lieues d'avance. Il fallait créer la « codicologie orientale », avec quelques collègues ; le premier pas était en train d'être franchi pour les manuscrits arabes avec Georges VAJDA, Gérard TROUPEAU et Yvette SAUVAN que j'eus la chance de pouvoir côtoyer quotidiennement. Je restai 29 ans à la division orientale du Département des manuscrits. Marcel THOMAS fut remplacé par Roger PIERROT, puis par Florence CALLU puis enfin par Monique COHEN qui eurent à conduire ce département parmi les écueils des mutations complexes de la vieille maison.

Mais l'un des aspects les plus passionnants du travail était la dizaine d'heures de service public hebdomadaire. Faire des recherches bibliographiques très variées dans tous les domaines de l'orientalisme pour des lecteurs dont beaucoup sont devenus des amis et découvrir des collections magnifiques où l'on faisait chaque jour de nouvelles découvertes fut ainsi

mon lot durant près de 30 ans. Le monde de l'ancienne BN était un monde riche en fortes personnalités, qu'il n'était pas facile de quitter. Pourtant j'avais plusieurs fois rêvé de le faire.

Grâce au soutien du professeur LAZARD je faisais depuis les années 1975 partie de l'équipe CNRS qui deviendra bien plus tard « Mondes iranien et indien ». Cela me permettait d'intéressants contacts et échanges, et de bénéficier de temps à autre des missions à l'étranger. C'est ainsi que j'ai pu finir mon *Raphaël DU MANS* ou d'autres travaux. Je dois aussi beaucoup aux séminaires d'histoire du regretté Jean AUBIN que j'ai fréquenté durant plus de dix ans.

En 2003 j'envisageais de me présenter au poste de directeur de l'Institut français d'études sur l'Asie centrale de Tachkent lorsqu'on me proposa la direction du nouveau département des Arts de l'islam du Louvre. J'acceptai bien évidemment ce qui me fit vivre trois années exaltantes, au service d'un projet magnifique. De cette époque me sont restées bien des amitiés et j'ai aussi pu mesurer la différence qui existe entre notre métier de conservateur de bibliothèque et celui de conservateur de musée, l'un vivant dans un calme relatif et l'autre étant sans cesse sur la brèche, l'un vivant caché au milieu de ses livres et l'autre toujours sur le devant de la scène. Mais c'était aussi une autre facette du même métier : étudier, conserver et valoriser des collections.

L'aventure de la BULAC s'achève d'une certaine façon pour moi aujourd'hui. Qu'en dire de plus ? On l'a longuement évoquée. On ne dira jamais assez à quel point participer à la conception et à la mise en place d'une bibliothèque est chose passionnante pour un bibliothécaire. C'était un rêve pour tous les anciens de l'Inalco d'avoir enfin une bibliothèque digne de ce nom. *Ubi bibliotheca ibi schola*. Nouveau départ pour l'Inalco et les études orientales (ou si l'on veut avoir l'air « branché », les « aires culturelles ») mais aussi bien des épisodes, comme les difficultés déjà soulignées d'arriver à achever la tranche « recherche ». Mais je suis foncièrement optimiste.

Le rassemblement de la documentation sur toutes ces langues et ces pays en un espace agréable et déjà presque trop petit est l'aboutissement d'un rêve. On ne soulignera jamais assez combien la mise en place du catalogue unique aura marqué une étape décisive pour l'avenir de la recherche. La mise en valeur du fonds ancien aura été une de mes préoccupations majeures. Il faut souhaiter à mon successeur de pouvoir mener à bien tous

les chantiers que j'ai laissés sans arriver à les conduire à terme. Le connaissant et connaissant son dynamisme je n'ai aucune inquiétude.

Je voudrais aussi évoquer la patience de mes collègues qui ont supporté de 2010 à 2012 mon faux départ pour l'Asie centrale : ma nomination à la tête de l'IFEAC ne devint jamais effective, malgré tous nos efforts (je veux saluer et remercier Pierre CHUVIN et Bayram BALCI), à la suite de la fermeture de l'Institut de Tachkent, mais j'eus à en gérer de loin en loin les affaires courantes et à y faire quelques missions. Grâce à la ténacité de la communauté des chercheurs l'IFEAC a pu être sauvé et rouvrir fin 2012 à Bichkek, sous la houlette d'Olivier FERRANDO. Si je n'avais pas bénéficié du soutien de Marie-Lise TSAGOURIA durant cette période, je pense que cela aurait été impossible.

Et maintenant quel avenir peut attendre le retraité comblé que je suis devenu ce soir ?

Il va redevenir simple lecteur dans toutes les bibliothèques qu'il a hantées. Ainsi que les musées qu'il n'a pas assez hantés.

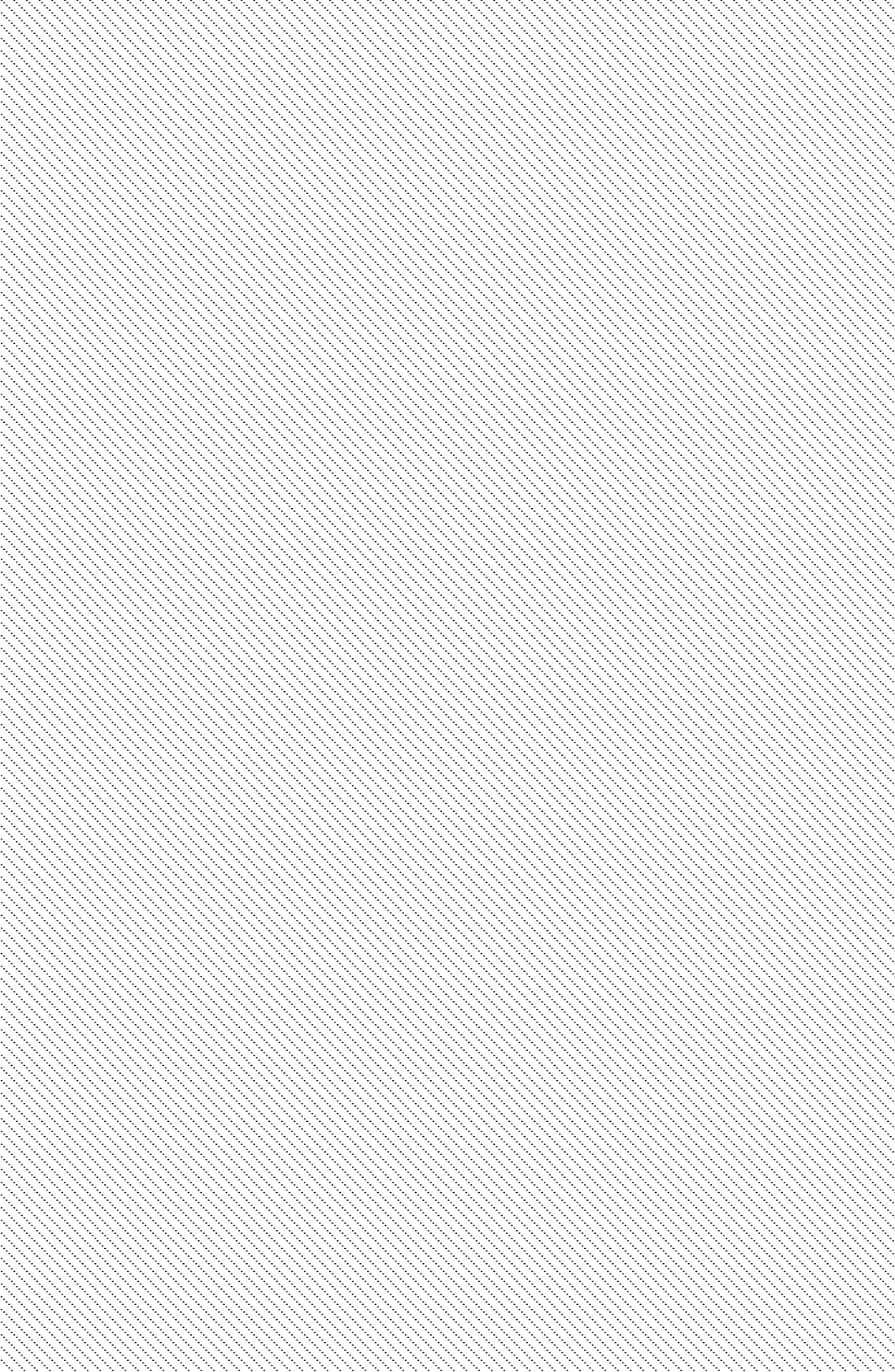
Il va se consacrer à des recherches qu'il a un peu délaissées en participant aux programmes de l'UMR Mondes iranien et Indien, si ses collègues veulent encore bien de lui.

Il va s'investir beaucoup plus au sein de l'Académie des sciences du Tadjikistan dont il est membre étranger. Je salue la présence de Monsieur le premier secrétaire Manuchehr HOJIEV qui ce soir représente S.Exc. Monsieur l'ambassadeur Homidjon NAZAROV, empêché.

Mais surtout il a le sentiment que sa *TABULA GRATULATORIA* est tellement longue qu'il est plein de honte de ne pouvoir citer tous les noms de ceux qui sont inscrits dans sa mémoire. Tant sont nombreux, parmi ses collègues et au sein de la « république des lettres » ceux qui ont eu la patience de supporter mes défauts, qui m'ont aidé dans mes tâches et surtout honoré de leur amitié. Je tiens à les remercier tous ce soir, avec une pensée spéciale pour ceux qui n'ont pu venir aujourd'hui ou qui hélas nous ont déjà quittés.

Francis RICHARD

Témoignages



Retour sur les bancs de l'École... Faire découvrir le monde des achats aux Langues O'

Que d'années depuis ma sortie de l'Inalco en 1991 et mon retour dans ses nouveaux murs, rue des Grands-Moulins, quelque vingt et un ans plus tard ! J'étais alors venu participer à un forum professionnel de l'institut, sur le stand tenu par l'Association des anciens élèves. J'intervenais comme simple témoin de la variété des parcours que l'on peut connaître après avoir suivi une formation aux Langues O'.

Ma situation actuelle de responsable d'une équipe achats au sein d'une grande société française d'assurance pouvait surprendre certains des futurs diplômés. Mais en fait, ces derniers constataient bien rapidement que les autres anciens présents, et au premier chef la présidente de l'association, témoignaient de trajectoires professionnelles extrêmement riches et diverses. Ce constat me replongeait plusieurs dizaines d'années en arrière. À cette époque, les idées avaient aussi la vie dure. Beaucoup, notamment à l'extérieur de l'établissement, n'imaginaient qu'avec difficulté d'autres débouchés pour nous que le concours du Secrétariat d'Orient du ministère des Affaires étrangères. Avec le BDE (Bureau des élèves) du site de Clichy de l'époque, une opération de communication extérieure avait alors été montée. Avec le soutien de la présidence de l'institut, un petit déjeuner de presse fut organisé dans les salons de la rue de Lille. Il y en eut des échos jusque dans les pages « économie » du *Figaro*, illustrant les débouchés qui pouvaient s'ouvrir aux diplômés des Langues O' dans le monde de l'entreprise. C'est donc avec une conviction certaine que tous les anciens élèves présents soulignaient les potentialités d'avenir pour des profils de l'Inalco aux élèves avec lesquels ils avaient l'occasion de s'entretenir, lors de ce forum du 17 février 2012.

Notre stand a eu également la visite de certains membres du corps enseignant. La présidente de l'association m'introduisit alors auprès de Catherine LEGEAY-GUILLON, alors directrice des études de la filière Commerce international. Au cours de la discussion, celle-ci signalait son intérêt pour la mise en place d'un cours sur les achats à destination des masters 2 du CPEI. Je lui indiquai donc que je me tenais volontiers prêt pour mettre à disposition

mon expérience professionnelle au profit des Langues O', établissement pour lequel j'ai toujours gardé un attachement particulier pour l'ouverture d'esprit qu'il m'avait apportée.

Au bout de quelques échanges de mails, l'aventure prenait forme. Dès mai 2012, le format en était finalisé pour la rentrée suivante. En janvier 2013, l'intervention intitulée « Introduction pratique aux achats » débutait. Ayant un peu plus de la moitié des élèves de la promotion qui avaient choisi cette option, l'intérêt de la mise en place de cette dernière se confirmait. J'étais particulièrement frappé par le nombre important de russisants, dont les attentes opérationnelles étaient très concrètes. Le rappel d'un parcours à l'Inalco en bulgare, roumain et kirghize, permettait de souligner les qualités propres que les Langues O' développent (ouverture d'esprit et capacité d'adaptation à d'autres schémas culturels notamment) qui se révèlent si utiles dans la démarche des achats. Les résultats d'une enquête de 2009 d'un cabinet de consulting spécialisé sur cette fonction, *Buy.o*, mettait d'ailleurs en évidence que la maîtrise de langues et de cultures étrangères constitue, la troisième compétence la plus importante pour être un bon acheteur, derrière le sens de la relation et celui de la négociation, et cinq places devant celui de la connaissance du processus achats. Pour autant, il fallait bien sûr familiariser les élèves à ce dernier. Le cours visait donc à leur donner les repères méthodologiques indispensables et de les illustrer, aussi souvent que possible, de cas concrets tirés de dix ans d'expérience au sein d'une direction des achats d'un groupe d'une société internationale, et en tant que responsable d'équipe au sein d'une de ses entités opérationnelles. Nous voici lancés dans l'explication des six étapes génériques du processus, rappelées en introduction à chaque séance :

- définir le besoin,
- analyser le marché,
- élaborer la stratégie d'achats,
- identifier et sélectionner les prestataires,
- négocier et contractualiser,
- déployer le contrat et suivre les prestataires.

Tous les outils et démarches associés sont aussi passés en revue et illustrés, notamment :

- la constitution du cercle d'achats, regroupant tous les acteurs de l'entreprise impliqués dans un dossier d'achats,
- le RACI (Réalisation, Approbation, Consultation, Information), matrice permettant de définir les rôles et responsabilités de chacun des acteurs identifiés précédemment,

- la matrice des forces de PORTER, un des modèles d'analyse les plus connus pour la compréhension des dynamiques amont et aval, ou les évolutions réglementaires d'un marché précis sur lequel va porter une opération d'achats, sans oublier aussi les barrières à l'entrée pour un nouveau vendeur,
- les cahiers des charges fonctionnels et techniques, permettant respectivement de définir le besoin, objet d'un appel d'offres, selon une approche soit de résultat attendu (« c'est fait pour... »), soit de caractéristiques matérielles (« c'est fait de... »),
- la méthode ABC, dite du 80/20 ou loi de PARETO, afin d'analyser et de catégoriser la dépense de l'entreprise dans un domaine,
- la matrice ACDE (Attentes, Contraintes, Données, Exigences), permettant de cadrer les échanges préliminaires des membres du cercle d'achats,
- les différents types de consultation : RFI – *Request for Information* – afin de mieux cerner les acteurs d'un marché et leurs proposition de valeur, RFP – *Request for Proposals* – pour obtenir des offres commerciales, RFQ – *Request for Quotation* – pour obtenir un chiffrage pour un type de produit très précis...

L'occasion fut aussi donnée de voir, lors des points sur la discussion commerciale, le résultat des cours très complémentaires sur la négociation dispensés par Monsieur BÉNADON.

Au fur et à mesure des séances, les échanges se multiplient. Il faut apporter à chaque fois une réponse théorique et un exemple pratique d'application tiré de l'expérience professionnelle. Ceci permet d'analyser certains problèmes et de mettre à profit les succès comme les échecs que l'on peut parfois rencontrer dans ses projets achats successifs. Des travaux pratiques demandés et une interrogation de fin de parcours garantissent que l'essentiel est passé, et désormais bien intégré par les élèves, dans leurs compétences. Le but : leur permettre d'être armés s'ils rejoignent une direction des achats, ou de comprendre l'approche de cette fonction s'ils sont amenés à la côtoyer dans une entreprise.

À la demande de leur directrice des études, une sensibilisation à l'intelligence économique et à la veille a fait l'objet d'une présentation. Ainsi prenait fin une première série de cours menée au titre de l'année 2012-2013.

L'intérêt visiblement confirmé pour le parcours des M2 de la filière Commerce international dans les semaines qui suivirent amena à reproduire ce cours pour le cycle 2013-2014. Ce fut une grande satisfaction de

poursuivre cette expérience enrichissante. Armé du retour d'expérience de la session précédente, quelques points furent ainsi précisés ou abordés plus en détail avec la nouvelle promotion, dominée cette fois par les locuteurs de chinois. La partie sur l'intelligence économique fut, pour sa part, légèrement plus renforcée à la demande des élèves présents. Les questions furent tout aussi nombreuses et les travaux de groupe stimulèrent la réflexion de ceux qui les réalisaient, comme de leur intervenant, au regard des approches innovantes parfois retenues dans les restitutions. Les nouvelles discussions lors du parcours, ainsi que les évolutions permanentes du métier d'acheteur, constituent désormais de nouvelles pistes d'amélioration pour l'an prochain.

En effet, l'option « achats » est reconduite pour une troisième année consécutive pour les M2 de la filière Commerce international. À la demande du corps enseignant du CPEI, une série d'interventions plus complètes sur l'intelligence économique et la veille lui est annexée. L'institut a bien voulu me confier également ce module pour lequel je m'appuierai sur une expérience professionnelle complémentaire dédiée de plus de 10 ans dans le domaine, suite à un master spécialisé (post DEA) de management de l'information stratégique, passé à l'Institut national des techniques de documentation au sein du CNAM.

Cette expérience depuis 2012 illustre, me semble-t-il, toute la potentialité du vivier des anciens élèves des Langues O', pour transmettre leur expérience à leurs successeurs sur des domaines très variés. C'est en effet grâce à l'association que cette opportunité s'est présentée. Cette piste devrait être aussi souvent que possible étudiée pour répondre aux défis que rencontre ou souhaite relever l'Inalco dans l'évolution permanente des contenus de ses enseignements ou de ses activités annexes. D'où l'importance pour chaque membre de signaler ses compétences et ses éventuelles disponibilités. Bien évidemment, ceci ne peut se réaliser sans la confiance que peuvent accorder la présidence, le corps enseignant et l'administration de l'établissement. Que soit ici remerciée Catherine LEGEAY-GUILLON pour avoir offert la possibilité de contribuer à un passage de témoin entre générations liées par le même attrait pour un grand établissement aussi atypique que prestigieux.

Ulrich-André RENAULDON

Chargé de cours complémentaire

Il est heureux que le site internet de l'AAÉALO donne l'occasion à des anciens élèves, ne figurant pas dans nos fichiers, de nous faire part de ce qu'ils ont réalisé... C'est dans ce cadre qu'au printemps dernier un message d'Iлона POŇAVIČOVÁ nous est parvenu, nous annonçant l'existence d'un lieu nouveau, entièrement dédié aux langues : Mundolingua¹.

Ce néologisme parle de lui-même et ne peut que susciter une grande curiosité chez les amoureux des langues que nous sommes. Alors, une visite du lieu s'est d'abord imposée, qui eut pour résultat notre suggestion² d'aller à votre tour le découvrir, puis une seconde rencontre avec les deux créateurs de ce musée unique en son genre s'est tout naturellement décidée.

Françoise MOREUX et Albane DE CARMOY ont interrogé Mark OREMLAND, concepteur et fondateur de ce musée, puis Iлона POŇAVIČOVÁ, réalisatrice et conservatrice.

Mundolingua : un projet fou, un endroit insolite

Orients (FM & AdC) : *Voudriez-vous, en vous présentant à nos lecteurs, nous dire comment une idée aussi folle a pu germer, et surtout comment elle a pu prendre véritablement corps ?*

Mark OREMLAND : Je suis néo-zélandais, de père polonais et de mère hongroise. Je me définirais comme un « touche à tout », apte à tous les métiers, mais maître d'aucun³. Ma formation est tout à fait générale, j'ai deux licences (commerce et sciences humaines). J'ai fait beaucoup de musique et ai joué dans l'orchestre de chambre de Heidelberg. En 1994, j'ai fait une licence à l'université René-Descartes (Paris V) en sciences du langage suivie d'un master qui, sans répondre à toutes mes questions, m'a donné une vue globale de la linguistique. Car, sans être spécialiste j'ai toujours eu un grand intérêt pour les langues, le langage et la linguistique, notamment les méthodes d'apprentissage, la structure, le fonctionnement,

-
1. Mundolingua est un espace dédié aux langues, au langage et à la linguistique s'adressant à tout public. Situé entre le jardin du Luxembourg et l'église Saint-Sulpice, à l'angle de la rue du Canivet et de la rue Servandoni ce musée est aménagé sur deux niveaux d'un bel édifice de style néoclassique.
 2. Dans notre courrier aux adhérents en date du 10 juin 2014.
 3. *Jack of all trades, master of none.*

etc. Je me suis très tôt préoccupé de savoir s'il existait un lieu dédié à ce domaine qui m'apparaissait éminemment basique. J'ai donc interrogé Noam CHOMSKY⁴. Celui-ci m'a très simplement répondu par retour qu'un tel lieu n'existait pas à sa connaissance mais que Paris serait un bel endroit pour une telle réalisation...

Barcelone avait eu un projet assez élaboré *Linguamón*⁵ qui devait occuper tout un quartier (12 000 m²) mais qui n'a pas abouti. Le *National Museum of Language* s'est ouvert à Washington en 2008, mais depuis quelques temps, il n'existe plus que sous format électronique. Un autre projet est en cours à Berlin pour 2019.

Moins ambitieux, avec nos 170 m², nous, nous avons fait avec ce que nous avions.

Orients (FM & AdC) : *Nous croyons savoir que vous aviez, dans ce même lieu, une agence de voyages : nous sommes encore éloignés du musée actuel...*

Mark OREMLAND : Oui, en effet. J'avais une agence de voyages comptant 30 employés. J'ai voulu ajouter à notre business des voyages à destination de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande au départ des pays de l'Est, Pologne, République tchèque, Hongrie. C'est d'ailleurs de cette façon que j'ai recruté Ilona, qui est tchèque... Ce trafic ne s'est pas trop développé et moi, j'avais déjà commencé à entreposer des objets, comme la machine Enigma⁶ dans les caves de cet immeuble...

J'ai vendu l'agence en 2012 pour me consacrer essentiellement à la création de ce qui est devenu Mundolingua et qui a fini par voir le jour après trois années d'intense travail de collectes diverses. Mes connaissances linguistiques et la collaboration avec Ilona qui avait elle-même une solide formation nous ont permis de bien définir le contenu et déterminer les sections du musée. Ilona vous dira comment elle a travaillé.

Il y a eu également un travail énorme réalisé avec des artisans, car après avoir contacté des scénographes (et leur devis...), j'ai opté pour quelque chose de plus en harmonie avec le lieu lui-même, ces caves de Saint-Germain, en privilégiant l'usage de matières nobles comme le bois. J'ai très tôt pensé à utiliser des palettes : en les teintant elles deviennent de très beaux supports. Il y a une multitude de trouvailles géniales (comme les contrepoids pour les écrans) et les irrégularités du lieu sont utilisées au

4. Noam CHOMSKY : un des grands linguistes du xx^e siècle, aux États Unis

5. Linguamón – Casa de les Llengües

6. Enigma : machine de cryptage de la 2^e guerre mondiale utilisée par les Allemands.

lieu d'être masquées; elles donnent au parcours du visiteur une intimité plus chaleureuse que n'aurait pu l'être une suite de vitrines aseptisées et standardisées...

Ici, c'est un endroit vivant, qui évolue en permanence. Tout est pensé : le cube est un élément de base car avec ces six côtés il rappelle les six langues de communication que nous avons retenues : français, anglais, espagnol, arabe, russe et chinois (les 6 langues officielles de l'ONU).

Orients (FM & AdC) : *Quel est le statut de ce lieu privé ?*

Mark OREMLAND : *C'est une association qui régit Mundolingua, en vue d'en assurer la pérennité. J'envisage à terme de léguer éventuellement ce musée à l'État.*

Orients (FM & AdC) : *Nous n'en sommes pas encore là ! Pourrions-nous donner la parole maintenant à Ilona qui a, pour ainsi dire, donné corps à ce projet fou et lui a permis de se réaliser.*

Ilona, vous vous êtes présentée à nous en qualité d'ancienne élève de l'Inalco. Dites-nous tout maintenant !

Ilona Poňavičová : Pragoise de naissance, j'ai d'abord étudié les langues et littératures tchèque et serbe à l'Université Charles de Prague et travaillé un peu en même temps dans le département slave de la Bibliothèque nationale. En 2004, je suis venue à Paris où j'ai continué mes études à Paris IV (le serbo-croate) ainsi qu'à l'Inalco (le tchèque), en me focalisant sur la linguistique. Aux Langues O', j'ai beaucoup apprécié et aimé les cours de FLE de M. Jean LOUBATIÈRES (dépassant de loin un simple cours de langue pour étrangers), les séminaires de typologie de M. Gilles AUTHIER et aussi les cours de grammaire tchèque de M. Patrice POGNAN et les cours d'ethnographie slave de M. François CORNILLOT. Ensuite j'ai étudié les sciences du langage à l'EHESS auprès de Michel DE FORNEL.

Dès 2006, j'étais parallèlement employée à la bibliothèque de l'Institut d'études slaves à Paris dans le cadre des travaux préparatoires de la future BULAC. J'ai participé à la conversion rétrospective des fiches manuelles : nous traitons 70 à 100 fiches manuelles par jour, chacune correspondant à un ouvrage... Nous travaillions à un rythme assez soutenu mais dans une atmosphère très joyeuse. C'est là que j'ai connu Alexandre ASANOVIC, qui est parti plus tard rejoindre l'équipe même de la BULAC.

En 2009, j'ai fait la connaissance de Mark OREMLAND. Au départ c'était dans le cadre d'un projet qui n'avait rien à voir avec le musée. Ce n'est

qu'une année plus tard qu'il m'a parlé de son rêve de Mundolingua et qu'a vraiment commencé le projet. Mark avait déjà défini environ 70 sujets à présenter, regroupés dans quelques grands domaines. Et à ce moment-là, il m'en a remis la liste, un cahier et un ordinateur, et il m'a dit : « Tu me fais mon musée » !!! C'est bien évidemment une façon de parler, car nous étions finalement nombreux à participer à ce projet puis Mark lui-même s'est énormément investi. Mais oui, le départ était aussi invraisemblable...

Dès juillet 2010, je me suis donc consacrée exclusivement au projet Mundolingua. Le grand avantage était que, dès le début, nous étions avec Mark spontanément d'accord sur les quelques grandes lignes et principes (par exemple, nous voulions à tout moment éviter de privilégier une thèse au détriment d'une autre, de mêler notre jugement dans la description des faits, etc.)

J'ai commencé par chercher sur le *web* des textes pertinents, mais parmi la quantité envahissante du matériel que je trouvais, il me fallait à la fois « trier le bon grain de l'ivraie », revenir sur les descriptions du langage que je connaissais et qui n'étaient pas toujours les mêmes selon l'école. Il a fallu beaucoup réfléchir par exemple sur les définitions des langues, des dialectes et d'autres types d'idiomes, sur l'organisation de la grammaire, etc. Il y avait beaucoup de choses à faire et c'était passionnant... Cependant au fur et à mesure de ces recherches et collectes, nous prenions conscience de l'intérêt d'autres sujets fascinants et nous enrichissions la liste qui, à terme, comptait entre 160 et 170 sujets, plus du double de la quantité au départ!!!

Une fois le choix établi, j'ai dû contacter les auteurs pour leur demander les droits de reproduction. Puis, j'ai coupé, synthétisé, simplifié, parfois réécrit, voire même rédigé carrément moi-même.

À partir de 2012, nous avons eu recours à plusieurs stagiaires, étudiants des sciences du langage et des langues vivantes des universités Paris III, Paris IV, Paris V, Paris VII, Paris VIII et de l'ISIT. Ils avaient à traiter des sujets en lien avec leur spécialisation. En 2013, nous avons réuni toute une équipe qui a finalisé le projet : des linguistes, des traducteurs, des correcteurs, des informaticiens, des ébénistes, et même des amis qui nous ont aidés à faire toutes sortes de tâches manuelles⁷.

En ce qui me concerne, mes tâches principales étaient de relire et éventuellement remanier encore une dernière fois tous les textes retenus et déjà

7. Voir la vidéo sur Youtube appelée Mundolingua Película: <https://www.youtube.com/watch?v=sl-yIP3b-NQ4>

travaillés, afin de les présenter sous le format Powerpoint (y compris pour les vidéos et bandes sonores) dans chacun des 36 écrans tactiles interactifs que nous avons acquis. Pour l'arborescence des écrans, j'ai travaillé étroitement avec des infographistes, et aussi des graphistes.

J'ai ensuite organisé et supervisé les traductions (soit au total environ 1 000 diapositives) vers l'arabe, l'anglais, l'espagnol, le chinois et le russe. J'ai également participé à l'addition des vidéos et bandes sonores qui nous a pris beaucoup de temps et beaucoup de nerfs...

Orients (FM & AdC) : *Quand exactement avez-vous ouvert Mundolingua au public ?*

Iлона Рошави́чová : Mundolingua a ouvert ses portes le 11 octobre 2013, inauguré par Monsieur Jean-Pierre LECOQ, maire du 6^e arrondissement de Paris.

Orients (FM & AdC) : *Pour nos lecteurs, pour ceux qui ne sont pas encore venus, pouvez-vous présenter les grands thèmes non seulement abordés, mais développés dans votre musée ?*

Iлона Рошави́чová : Bien sûr. Nous pouvons distinguer cinq grands thèmes, que nous présentons pour susciter la curiosité en commençant par des questions :

Les briques du langage

Qu'est ce que le langage ? Comment différentes espèces communiquent-elles ? Comment produisons-nous des sons ? Comment les mots s'enchaînent-ils dans les phrases des différentes langues ? Comment les Grecs imitent-ils le coq ?

Dans la première salle de notre exposition, le visiteur est invité à plonger dans l'univers des éléments constitutifs de toutes les langues : les consonnes et les voyelles, les mots et leur contenu, les phrases et les « partenaires » de la parole tels que les gestes ou l'intonation...

Dans le cerveau, acquisition de la parole

Quelle langue est la plus difficile à apprendre ? Le cerveau d'un bilingue est-il semblable à celui d'un monolingue ? Les enfants isolés apprennent-ils à parler ? Comment le vin impacte-t-il le discours ?

La deuxième section de l'exposition emmène le visiteur à la découverte de l'acquisition de la parole, de l'apprentissage des langues étrangères et des différents mécanismes cérébraux impliqués dans le langage.

Au fond de la même pièce, on peut s'asseoir tranquillement sur un ancien banc d'écolier pour plonger dans les ouvrages d'une petite bibliothèque spécialisée ou bien s'installer dans une véritable petite unité du laboratoire d'apprentissage des langues pour y consulter une banque de bandes sonores provenant de plus de 1 000 langues du monde !

Langues du monde au passé et au présent

Quelle est la durée de vie moyenne d'une langue? Quelle est la différence entre une langue et un dialecte? Le braille est-il une langue ou une écriture? Quel alphabet est le plus utilisé en Afrique?

L'exposition se poursuit sous les voûtes du sous-sol : là, le visiteur peut découvrir la multitude des langues ainsi que de nombreux aspects de leur évolution, les façons dont les locuteurs les utilisent, les différentes manières dont les chercheurs les découvrent et les décrivent, les politiques linguistiques que les pays peuvent adopter à leur insu, sans oublier les écritures du monde, y compris celles des malvoyants...

Jouez avec la langue (coin détente)

Combien y a-t-il de personnes qui parlent l'espéranto? Notre écriture révèle-t-elle notre personnalité? Qui a déchiffré le code Enigma? Les polygraphes dévoilent-ils vraiment les menteurs? Que veut dire votre prénom?

L'avant-dernière salle du musée est consacrée aux sujets spécifiques tels que les codes, les argots, l'humour, les langues inventées ou les proverbes. Ludique et plein de surprises, cet endroit propose un espace de jeux de société venus du monde entier, dont des scrabbles géants (en anglais, arabe, espagnol, français et russe).

Histoire de la linguistique, Nouvelles technologies

Qui décide ce qui est bon ou mauvais dans le langage? De la machine Gestetner ou de la microfiche, laquelle est la plus ancienne? Quelle inscription peut-on lire sur la plaque Pioneer lancée en 1972 dans la galaxie?

Dans la dernière pièce de l'espace Mundolingua sont présentés les principaux courants et les diverses théories linguistiques depuis les Grecs jusqu'à CHOMSKY, puis les nouvelles technologies en rapport avec le langage: traduction automatique, reconnaissance vocale, langages informatiques etc. Y sont exposées diverses machines ayant servi à la transmission, à l'enregistrement ou à la reconnaissance de la parole.

Orients (FM & AdC) : *Vous êtes la conservatrice de Mundolingua. Quelles sont vos activités depuis l'ouverture au public ?*

Ilona Poňavičová :Après l'ouverture au public, pendant les premiers mois, je me suis occupée de l'accueil des visiteurs et du marketing. Nous avons participé au salon Expolangues et au Salon des seniors. J'ai donc travaillé sur les dossiers de presse, les grandes affiches, les divers dépliants...

Depuis le mois de mars 2014, je m'occupe principalement des visites scolaires. Nous proposons actuellement un parcours autonome (en deux niveaux de difficulté) et cinq ateliers interactifs, consacrés à la diversité sonore des langues, aux écritures, aux liens de parenté entre les langues, aux théories et mythes des origines du langage et aux bases de la sémiologie.

Je suis en contact avec de nombreux intermédiaires de l'éducation nationale, des lycées et des collèges en Île de France ; j'organise les visites proprement dites et j'anime les ateliers. Le travail avec les jeunes est par ailleurs, de loin parmi toutes mes tâches, celle que je préfère...

Je gère également, en étroite collaboration avec Mark, tout le fonctionnement quotidien, les comptes, le courrier, les mises à jour de notre site, la communication et les rencontres avec les éventuels partenaires...

Dès le début de l'année 2015, nous organiserons des soirées thématiques. Je ne manquerai pas de vous en informer afin que vos adhérents puissent y participer. Nous les accueillerons avec grande joie.

Mundolingua : première visite

Au détour d'une petite rue du quartier de Saint-Sulpice se cache Mundolingua, le musée des langues. Enfin un musée uniquement dédié aux langues ! Mon enthousiasme allait croissant lorsque je pénétrais dans cet endroit merveilleux. Petite façade d'un vieil immeuble mais immense richesse à l'intérieur ! Accueil chaleureux d'une jeune linguiste, alors que la responsable Ilona était occupée avec une classe de 3^e passionnée par l'atelier sur le fonctionnement des divers types de langues dans le monde.

C'est au sous-sol que je me rendis directement et m'installai devant un ordinateur me proposant toutes sortes de questions sur l'origine du langage, de l'influence des cultures ou des religions sur les langues et bien d'autres

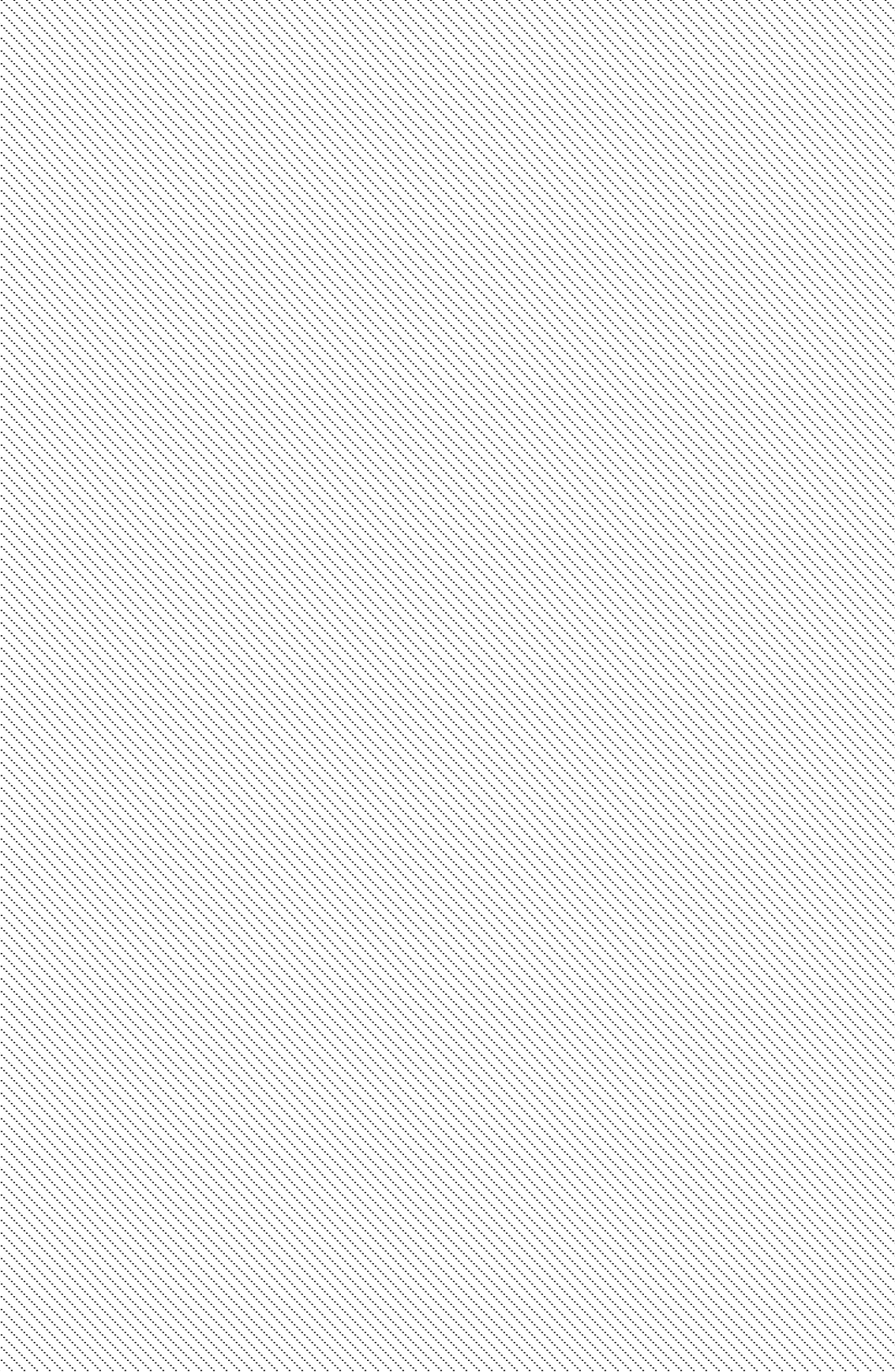
enchaînements aux perspectives infinies. Au bout d'une heure et demie je m'arrêtai et constatai que je n'avais encore rien vu du musée: l'arbre des langues étendant ses branches et branchettes feuillues, où chaque langue trouve sa place issue de la famille à laquelle elle appartient, les sons émis par les langues à tons ou à clics ou bien encore les langues des signes, les découvertes sont infinies.

Une seule visite ne suffit pas à découvrir tous ces trésors représentant l'humanité. Immense ouverture pour chacun, petit ou grand, il faut courir en ce lieu magique!

Marine ROBIN⁸

8. Marine ROBIN, membre de l'AAÉALCO, naguère membre du CA, se rend fréquemment à Mundolingua où elle se plaît à aider Ilona, notamment lorsque celle-ci reçoit des groupes d'enfants.

Conférences



Le lundi 23 juin 2014, une journée d'études organisée par le Centre d'études Europe-Asie, intitulée Entre écriture testimoniale et récit autobiographique : l'histoire de vie de Katina TENDA-LATIFIS s'est tenue dans les locaux de l'Inalco, en présence de l'auteure (Katina TENDA-LATIFIS) de l'ouvrage Les enfants réputés de Grèce et de sa traductrice Geneviève ROUCHETTE.

Nous remercions les intervenantes d'avoir bien voulu nous confier leurs textes pour publication dans nos pages.

Les femmes dans la résistance grecque

Les études qui ont porté dans toute l'Europe, sur la Première Guerre mondiale ont montré quel rôle important les femmes avaient joué dans cette période alors que la quasi totalité des hommes adultes étaient mobilisés, quels poids elles avaient portés et dans quelle mesure la guerre leur avait donné accès à des activités qui leur étaient interdites jusqu'alors. D'autres études, portant cette fois-ci sur la Seconde Guerre mondiale, ont confirmé ces points, en ajoutant une dimension nouvelle à l'action féminine, celle de la Résistance dans tous les pays occupés.

La part des femmes dans cette résistance a pris des formes différentes selon les pays, l'importance ou non de la résistance dans le pays considéré, selon les données locales de l'occupation et selon le rôle qu'avaient les femmes avant la guerre. Dans le cas de la Grèce entrent en jeu¹ :

- le fait que la Résistance ait été une des plus fortes en Europe, allant jusqu'à disposer de 70 000 personnes en armes dans l'été 1944 ; on ignore le chiffre exact de ceux qui ont pris une part à ces activités, les estimations vont de 500 000 à 1 million et demi de personnes (sur une population totale de 7 millions en 1940) ;
- que cette résistance soit parvenue à libérer d'une présence allemande permanente les 2/3 du pays, (montagne avant tout), l'occupant n'apparaissant que lors de raids brefs et sanglants ;

1. En français ne sont disponibles sur cette période que J. DALÈGRE, *Histoire de la Grèce depuis 1940*, Paris, L'Harmattan, 2006, J. DALÈGRE, *Andartika, Chants de la résistance grecque*, Paris, L'Harmattan, 2008. On peut également consulter (<http://www.ceb.revues.org>) le numéro 41 des *Cahiers Balkaniques*.

- que cette résistance, très majoritairement dirigée par l'EAM-ELAS², un mouvement de front populaire créé à l'initiative du parti communiste, dont les élites dirigeantes inspirées par le communisme, ait mis un point d'honneur à promouvoir l'égalité. Hommes/Femmes « *γυναίκες και άντρες* » (hommes et femmes) disent les chants. D'où des journaux spécifiquement destinés aux femmes comme : *Action féminine, La Voix de la Femme, la Voix de la femme de Roumélie...* d'où les nombreuses photos montrant des femmes souriantes en action (par Spyros MELETZIS en particulier), le droit de vote qui leur est accordé et leur participation aux instances dirigeantes du gouvernement des montagnes, même si elles sont toujours derrière...
- Dans cette logique l'EAM-ELAS est la seule des organisations résistantes à avoir fait appel officiellement aux femmes (aucune dans l'EDES, l'organisation d'inspiration royaliste), et même, aux jeunes et petites filles, ce qui frappa nettement les contemporains.
- La situation des femmes grecques avant la guerre est très différente entre celle des milieux bourgeois des grandes villes, où les femmes tendaient à vivre comme en Europe occidentale, et celle des villages (la grande majorité de la population) où la vie de la femme, souvent illettrée, est liée par une série de contraintes en rapport avec l'honneur de la famille dont elle est responsable, contraintes qui lui donnent un rôle majeur à l'intérieur de la maison, y compris les finances et les décisions quand le mari est parti à l'étranger ou sur un bateau, mais qui lui refusent tout rôle extérieur visible, de même qu'à la jeune fille pubère qui se doit de prendre garde à sa réputation plus qu'à tout autre chose.

Cela ne va pas sans poser des difficultés parmi les combattants quand il y a opposition entre les pratiques de l'ELAS et les règles de vie, ainsi

- en Épire le théâtre de l'ELAS ne peut embaucher de femmes car les paysans les renieraient, déserteraient le mouvement et les jeunes filles ne pourraient plus se marier après la guerre ; c'est aussi pour cela que l'EDES, le second mouvement de résistance, essentiellement limité à l'Épire ne comprend pas de femmes ;
- le port du pantalon et les cheveux courts : les deux sont conseillés pour des raisons pratiques mais ne sont adoptés que dans le maquis

2. EAM: Front de libération nationale. ELAS: Armée populaire de libération nationale. EDES: Ligue nationale démocratique grecque.

et surtout pendant la Guerre civile où l'obligation fréquente de coucher dehors en montagne justifie le port du pantalon. Mais certaines filles craignent pour l'après-guerre et refusent de couper leurs cheveux, d'autres gardent leur jupe sous le pantalon pour la remettre si elles arrivent près d'un village ou de gens qu'elles connaissent (même l'une le cache à son fiancé lui aussi dans l'ELAS!). Mais sur les photos officielles toutes portent le pantalon!

- l'existence même de jeunes filles qui courent les villes toute la journée, ou pire encore, la montagne avec des hommes sans être mariées oblige l'ELAS à des proclamations morales et à des consignes très strictes. Il leur faut sauver leur réputation, tandis qu'on leur fait une réputation de femmes légères chez leurs adversaires. Ainsi les organisations de jeunes de l'EAM sont, en 1942, divisées en filles et garçons avant la création de l'EPON³ en 1943.

Ce sujet a été beaucoup étudié depuis une vingtaine d'années, recueil de témoignages, érection de plaques et monuments commémoratifs en l'honneur de jeunes héroïnes exécutées, plusieurs livres dont celui de Tasoula VERVENIOTI qui a déjà participé à nos deux colloques à l'Inalco, et les deux films – déjà projetés ici – d'Alida DIMITRIOU, *Τα παιδιά του βάλτου* (*Les enfants du marais*) et *η ζωή στους βράχους* (*La vie dans les rochers*).

Impossible ni de dénombrer, ni de faire un catalogue des héroïnes de tous les milieux, en majorité des jeunes. Quelques certitudes :

- Pour qu'une armée de 50 ou 70 000 personnes puisse survivre dans la clandestinité, il faut une organisation impeccable à l'arrière et beaucoup plus de personnes : on estime que, pendant l'occupation, chez les hommes le rapport est de 1/7 entre ceux qui portent les armes et ceux qui s'occupent de tout le reste, de 1/14 chez les femmes. Aux femmes revient la participation renforcée aux récoltes, le pain et les *paximadia* (sorte de biscottes faites maison), l'entretien du linge qui évite les poux et autres, les soins infirmiers, l'hébergement à fournir aux plus atteints, aux évadés ou aux soldats britanniques, tout cela pour un nombre exceptionnel de personnes ! C'est pour éviter ce soutien précieux que pendant la guerre civile l'armée gouvernementale décida de vider les villages de leur population poussée vers des bidonvilles en plaine (700 000 personnes !), et

3. EPON : Organisation unie panhellénique de jeunesse.

creva les toits des maisons, que le maquisard ne puisse plus trouver refuge ni alimentation.

Certaines sont de simples ménagères qui effectuent ce travail depuis chez elles, d'autres, plus jeunes, à l'intérieur des rangs de l'ELAS où se retrouvent des jeunes femmes plus éduquées qui ont dû quitter la ville pour diverses raisons, auxquelles on confie la radio, les services téléphoniques, les hôpitaux de campagne. Une place particulière aux institutrices qui sont nombreuses et ont contribué à faire fonctionner un réseau d'enseignement primaire et la presse.

- Mention particulière doit être faite de l'Εθνική Αλληλεγγύη, Services de Solidarité, qui, nés de l'initiative d'une enseignante, Nausicaa FLEGA, est devenu un des services les plus importants : composer les fameux repas publics, éviter que la population ne meure de faim ; on sait que rôle essentiel dans un pays où plus de 300 000 personnes sont effectivement mortes de faim dans l'hiver 1941-42. La femme-nourricière en temps de famine doit donc faire des exploits pour nourrir sa famille, les combattants et ses concitoyens !
- Les petites et jeunes filles dans les manifestations qui ont été nombreuses et cruciales en 1942 et début 1943 puisqu'elles obtiennent des améliorations dans des rations alimentaires, surtout le report du STO et la non-attribution à la Bulgarie de la Macédoine centrale... Les petites filles peuvent transporter des messages sans éveiller la méfiance, les plus grandes sont sur les toits avec des porte-voix pour lancer des slogans ce qui stupéfie les parents, elles sont au premier rang...
- La femme-soldat, celle qui est prise en photo par les services de propagande avec son calot, son uniforme, qui est très minoritaire pendant l'occupation, beaucoup plus importante pendant la guerre civile (des jeunes de 16 à 20 ans) peuvent représenter le tiers des recrues en 1949. Dès 1942 on en trouve dans les maquis qui les ont accueillies quand elles sont venues se réfugier ou rejoindre leur famille ; à l'automne 1943, l'ELAS forme le premier groupe de femmes, en 1944 il leur ouvre son école d'officiers, formant près de 700 officiers et 4 commandants femmes. Il crée des divisions (9^e et 10^e) de 30 femmes de 16 à 24 ans mais elles ne sont pas plus de 10% des réservistes. Malgré les moqueries, il apparut de façon évidente que ces femmes motivées, nourries par les exploits des femmes de Zalongo ou des Maniotes de Diros, combattaient aussi

bien que les hommes et qu'elles résistaient aussi bien à la torture, allemande ou gouvernementale, physique ou morale. Les paysannes d'Épire l'avaient montré en transportant les munitions sur leur dos dans la neige dans l'hiver 1940-41. Certains disent même qu'elles avaient l'habitude de recevoir des coups et qu'elles savaient depuis longtemps qu'elles étaient responsables de l'honneur de la famille⁴.

Cette expérience a été – cela se voit dans les témoignages des survivantes – un moment capital dans leur vie par les possibilités qu'elle leur a offertes :

- sortir du cadre étroit parental et marital, au sens physique du terme, sortir de chez soi.
- devenir quelqu'un d'important pour la société au-delà du cercle familial,
- acquérir des fonctions valorisantes jusque-là inconnues, même si elles ne sont pas éduquées
- obtenir un droit à la parole : dans les assemblées populaires organisées par l'EAM dans les zones de montagne qu'elle contrôlait, elles sont là – souvent debout en arrière, séparées des hommes – mais là et elles ont le droit de donner leur avis, même si peu d'entre elles le font.

Malheureusement cette expérience s'est payée cher car ni les nazis, ni les gouvernements de collaboration, ni les vainqueurs de la guerre civile ne leur font grâce. Les femmes sont exécutées comme les autres, sont de surcroît très souvent violées par les soldats qui les accusent d'être des « poutanes » et se croient donc tout permis et justifié.

Après 1945 les femmes incarcérées sont réparties entre 12 prisons de province et Averoff à Athènes qui reçoit aussi les enfants, comme elle est surpeuplée, on transfère certaines de ses femmes à Patras et à Kallithéa. Dans l'hiver 1948-49 Averoff compte encore 1200 prisonnières et 119 enfants (jusqu'à 2 ans, ensuite confiés à la famille ou donnés en adoption selon que les mères signent ou non la *déclaration de repentir*), en majorité des paysannes de 17 à 35 ans ; la plus jeune, 12 ans en 1948 lors de sa condamnation, distribuait des brochures de l'EPON, la plus âgée a plus de 80 ans ; 26 % sont originaires de Macédoine. La première condamnée à

4. En ce monde précapitaliste, l'honneur comptait plus que l'argent.

mort a été exécutée en juillet 1946, 151 entre mai et juillet 1947, 185 en 1948, 111 en 1949.

La Grèce est sans doute le pays d'Europe où la distance est la plus grande entre les responsabilités acquises par les femmes pendant la guerre et celles qu'on veut bien leur laisser en 1950... où elles doivent, dans l'ambiance de chasse aux sorcières de la fin de la guerre civile, plus que les hommes encore, cacher leurs activités de résistance !

Joëlle DALÈGRE

Maître de conférence Inalco
et rédactrice en chef des Cahiers balkaniques

Athènes/Paris, décembre 1944

L'histoire que raconte Katina TENDA-LATIFIS dans son très beau livre *Ta Apodeda* est aujourd'hui très largement ignorée en France, comme le déplore THÉODORAKIS dans sa préface, et c'est bien ce qui a poussé Geneviève ROUCHETTE à en entreprendre la traduction. La dictature des colonels, de 1967 à 1974, est restée dans les mémoires. Mais rien, ou si peu, n'est connu des tragédies qu'a connues la Grèce dans les années 40 ; elles ont pourtant profondément marqué non seulement son destin ultérieur, mais aussi celui de l'Europe dans son ensemble.

Il n'en a pas toujours été de même, et je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir évoquer devant Katina l'écho profond qu'ont eu en France, à l'époque où ils se sont déroulés, les événements qu'elle a vécus : cette magnifique Résistance, d'abord, mais aussi l'intervention sanglante des Britanniques à Athènes, en décembre 1944, qui en a en quelque sorte sonné le glas et livré les résistants pour de longues années aux persécutions de ceux-là mêmes qui avaient collaboré avec les occupants nazis : une véritable « inversion des valeurs », pour reprendre l'expression de Katina elle-même, sans équivalent dans aucun autre pays européen.

En ce qui concerne les échos de la Résistance grecque en France, il faut mentionner le rôle de l'Institut français d'Athènes, resté ouvert pendant toute l'occupation. Roger MILLIEX, qui le dirigeait alors, était lui-même

un sympathisant gaulliste et il a hébergé à plusieurs reprises des résistants pourchassés. Il a vu, au cours des grandes manifestations organisées à Athènes par l'EAM, le Front national de libération grec, dès 1942, des jeunes gens et des jeunes filles affronter les tanks italiens et allemands à main nue, et faire ainsi reculer à plusieurs reprises le gouvernement collaborationniste – notamment quand ce dernier a voulu imposer le travail obligatoire au service des nazis.

De retour pour quelques mois en France, au cours de l'hiver 1942-1943, MILLIEX se consacre à faire connaître ces manifestations qui font d'Athènes, dit-il, « la première capitale résistante d'Europe » et il conçoit avec sa femme, l'écrivaine Tatiana GRITSI, l'idée de collecter en hommage à cet héroïsme des œuvres d'art et des messages d'artistes et d'écrivains français. Peu à peu sont effectivement rassemblés des tableaux, des dessins, des gravures d'artistes comme MASSON, MATISSE, PICASSO, PICABIA, FOUGERON, ainsi que des messages d'ÉLUARD, VERCORS, BERNANOS, CLAUDEL, GUILLOUX, GUILLEVIC, MARTIN DU GARD, MAURIAC, SARTRE, SEGHERS, TZARA... MILLIEX écrit aussi un livre de témoignage sur la Résistance grecque, à *l'École du peuple grec*, qui connaît un grand succès lors de sa parution en 1946. Le Mémorial Jean Moulin a rappelé récemment, en décembre 2008, cette histoire des échos de la Résistance grecque en France en exposant l'ensemble des œuvres d'art et des messages collectés par MILLIEX.

Mais en 1946 il n'est pas question de traduire en grec le livre de MILLIEX – pas plus que d'exposer à Athènes des œuvres d'art à la gloire de la Résistance. C'est qu'avant même la fin de la guerre, alors que la Grèce vient à peine d'être libérée, cette Résistance si héroïque, si massive aussi, est écrasée par les Britanniques en décembre 1944 : plus d'un mois d'un affrontement inégal entre les partisans athéniens et des troupes britanniques sans cesse renforcées qui bombardent la capitale de terre, de mer et même du ciel – ce que les Allemands n'avaient jamais fait – et qui n'hésitent pas à utiliser dans ces combats les collaborateurs jamais encore condamnés ni même désarmés. Le but : assurer la survie en Grèce, avant tout processus électoral, du régime d'avant-guerre fortement remis en question par le programme de la Résistance, et assurer notamment le maintien de la monarchie que CHURCHILL considère comme le meilleur garant des intérêts britanniques en Grèce.

Les partisans une fois désarmés par l'accord de Varkiza signé le 12 février 1945 – le jour même où CHURCHILL, ROOSEVELT ET STALINE s'engagent à Yalta à « garantir le rétablissement du droit à la souveraineté des peuples

qui en ont été privés» – la terreur s'abat pour de longues années sur les résistants, désormais considérés comme des criminels, sur les syndicalistes, sur les démocrates. C'est l'histoire de ces persécutions que raconte Katina TENDA-LATIFIS.

Les événements de décembre 1944 – les *Dékemvriana*, comme disent les Grecs – ont suscité une grande indignation à travers le monde entier, en Angleterre même, dans tout le Commonwealth, aux États-Unis : comment un des grands Alliés peut-il ainsi massacrer ceux qui ont combattu à ses côtés l'ennemi nazi ? Cette réaction est exprimée avec véhémence dans la presse française, qui est alors pour l'essentiel issue des mouvements de Résistance. Les journaux consacrent de nombreux articles aux combats d'Athènes, souvent en première page, malgré le manque d'informations : les Britanniques censurent étroitement les agences de presse et ne laissent pas les journalistes se rendre dans les zones contrôlées par l'EAM.

Plusieurs analyses de fond sont signées de grandes plumes : Albert CAMUS pour *Combat*, Marcel CACHIN pour *L'Humanité*, Pierre COURTADE pour l'hebdomadaire *Action*, par exemple, où Paul ÉLUARD publie le poème *Athéna* : « Peuple grec, peuple roi, peuple désespéré... ». Elles montrent une empathie totale avec ces « FFI grecs », comme on les appelle parfois, affrontant des problèmes qui sont aussi ceux des résistants français, mais aussi belges, italiens... dans un contexte de moindre violence, certes, mais vécus aussi très intensément. Car en ces moments de libération il s'agit de savoir si la Résistance n'aura libéré la patrie que pour rétablir l'ordre ancien, qui a permis le développement du fascisme, ou si elle pourra engager le pays dans la voie d'une réelle démocratisation et d'un renouvellement des cadres de la société dans tous les domaines. Et les inquiétudes à ce sujet sont réelles, en décembre 1944, dans plusieurs courants de la Résistance française, devant une épuration jugée trop timide, devant le rétablissement des préfets en lieu et place des comités départementaux de libération...

L'intérêt pour les affaires grecques retombe cependant beaucoup après l'armistice du 11 janvier 1945 qui met fin aux combats à Athènes. En partie à cause des interventions du gouvernement provisoire dirigé par DE GAULLE, qui tente de calmer les critiques en direction de l'Angleterre et de CHURCHILL et va jusqu'à censurer quelques articles, à la demande de l'ambassadeur de France à Londres, René MASSIGLI. Le gouvernement français est bien informé de ce qui se passe à Athènes par son délégué Jean BAELEN, et bien conscient que l'intervention britannique va totalement à l'encontre de la volonté de la majorité du peuple grec. Mais il vient à peine d'être

officiellement reconnu par les alliés anglo-saxons et sa position internationale est encore bien instable : un projet de visite de DE GAULLE à Athènes au début de décembre, à son retour de Moscou, se heurte à une franche opposition des Britanniques et le gouvernement français se maintient donc dans une prudente réserve revenant à admettre tacitement que la Grèce reste décidément dans la zone d'influence exclusive de l'Angleterre.

Ce maintien des sphères d'influence, pourtant récusé par la Charte de l'Atlantique et la Conférence de Téhéran, est alors un sujet très souvent évoqué au niveau diplomatique et de plus en plus ouvertement dans la presse. Mais la guerre n'est pas encore finie, et la nécessité du maintien de la grande Alliance entre Anglais, Américains et Soviétiques pousse à garder un unanimité de façade – et la presse de la Résistance elle-même modère ses critiques envers CHURCHILL. Au fond, les *Dékemvriana* gênent, car ils viennent révéler crûment que l'unanimité antifasciste n'est qu'une fiction, et que les espoirs mis dans une libération qui n'est pas encore acquise pour toute l'Europe risquent de se heurter fortement à la renaissance des tendances les plus néfastes du monde de l'avant-guerre.

Les *Dékemvriana* sont en fait le premier acte de la guerre froide, que l'on ne pouvait reconnaître comme tel à l'époque. C'est aussi la matrice de toutes les tragédies qu'a connues ensuite la Grèce, et notamment de la guerre civile de 1946 à 1949 : Katina TENDA-LATIFIS montre bien dans son livre comment les anciens résistants pourchassés, risquant à tout moment la mort, l'emprisonnement, ont dû rejoindre la montagne pour simplement assurer leur survie face aux bandes déchaînées issues des milices au service des Allemands. Cette guerre civile a été l'un des premiers enjeux de la guerre froide dorénavant ouverte, et a eu à ce titre beaucoup d'échos en France, mais cette fois de façon très tranchée selon les positions des uns et des autres, les communistes étant pratiquement les seuls à soutenir les partisans de l'Armée démocratique.

Pourquoi tous ces événements sont-ils aujourd'hui si mal connus en France ? C'est que les *Dékemvriana* viennent à l'évidence contredire la doxa concernant les origines de la guerre froide, qui continue malgré la fin de celle-ci à être attribuée quasi-exclusivement à la volonté expansionniste d'une URSS dépourvue par essence de tout respect pour la souveraineté des peuples. La plupart des travaux universitaires soit occultent carrément les *Dékemvriana*, soit en donnent une version déformée reprise des affirmations mensongères de CHURCHILL. Ils assimilent totalement l'EAM au Parti communiste grec, alors qu'il s'agit d'un Front dont les autres composantes

ont pesé d'un grand poids lors de choix stratégiques de première importance. Ils présentent l'intervention britannique comme une réplique à une soi-disant tentative de coup d'état communiste, alors que CHURCHILL a préparé son plan plus d'un an auparavant, comme en témoigne la note envoyée à son chef d'état major le 29 septembre 1943 qui figure dans la version complète de ses *Mémoires de guerre*. Et on ne trouve pas la moindre allusion à la participation des collaborateurs à ce massacre...

La situation actuelle de la Grèce entraîne cependant un regain d'intérêt pour son histoire récente. Espérons que le livre de Katina TENDA-LATIFIS contribuera à faire connaître un peu mieux ces tragédies des années 40, dont les conséquences se font sentir encore aujourd'hui.

Joëlle FONTAINE¹

Témoigner et traduire : un travail de médiation entre histoire et mémoire

La traduction comme l'acte testimonial s'inscrit dans une tentative de transformation d'un matériau initial brut en une forme d'expression médiatisée par le passage à une autre langue dans le premier cas et à un travail de mémoire dans le second. Le témoin des faits historiques tout comme le traducteur se trouvent de fait en position d'interprètes puisqu'il s'agit de rendre intelligible une expérience, de communiquer un récit, de relater une histoire, en référence à une réalité pragmatique extérieure qui influe sur ce travail de transfiguration, puisqu'il s'agit chaque fois de restituer les choses de manière audible pour celui qui découvre leur mise en mots. C'est donc dans les deux formes d'écriture, un travail de transformation qui exige de prendre en considération le destinataire du message dans son univers culturel, ses capacités de décodage et ses modalités de réception de l'information relatée, en fonction donc de ses propres grilles de lecture de la réalité. Dès lors, le travail du témoin et du traducteur consiste à s'inscrire dans une adresse à l'autre, en partant d'une réalité première

1. Joëlle FONTAINE : auteure de *De la résistance à la guerre civile en Grèce 1941-1946*, La Fabrique, Paris 2012.

pour en atteindre une autre, celle d'un texte susceptible de parler à l'autre, dans le sens de dire une parole qui fasse sens pour celui-ci.

L'histoire de vie de Katina TENDA-LATIFIS, entre écriture testimoniale et récit autobiographique, opère donc ce travail de transformation du matériau brut de la mémoire en un récit pour les générations futures, en Grèce d'abord, puis grâce à la traduction de Geneviève ROUCHETTE, en France aussi. Ce récit, publié en 1999, appartient aux témoignages les plus récents des acteurs de la guerre civile grecque. C'est le témoignage d'une femme issue du monde rural, qui a fait la résistance mais qui a aussi combattu dans l'Armée Démocratique de Grèce, avant de partir pour le Bloc de l'Est. Une combattante qui a réussi à regagner la Grèce sur ordre du Parti communiste de manière clandestine et qui a pu y passer deux ans avant de repartir dans les pays de l'Est, puis en France. Elle ne reviendra en Grèce qu'en 1974, mais l'histoire du récit s'arrête bien avant, elle va jusqu'au milieu des années 50, en se limitant à une très brève référence aux premières discussions de l'héroïne avec sa mère, 28 ans après son départ forcé, en 1974 et en évoquant très rapidement un échange à Paris où Katina TENDA-LATIFIS passera de longues années de sa vie. Il s'agit donc d'un récit de vie partiel, qui se limite aux années quarante et cinquante : l'occupation et la résistance, la période de la terreur blanche et l'organisation en équipes d'autodéfense, la décision de prendre le maquis et les conditions de vie dans l'Armée démocratique avec tous les problèmes qui s'y sont posés (santé, alimentation, hygiène), la traversée des frontières et l'installation dans les pays de l'Est, l'expérience du travail en usine mais aussi de l'École des cadres du Parti, le retour en Grèce pendant deux ans et la nouvelle traversée des frontières en retour au Bloc de l'Est, puis le retour à une certaine normalité avec l'inscription de l'héroïne en faculté d'économie. Tout récit est sélectif, nous dit Paul RICCEUR. Tout témoin choisit de dire certaines choses, préfère ne pas s'attarder à d'autres ou encore passer sous silence certains aspects de l'histoire. Il en résulte un témoignage mémoriel personnel qui nous renseigne sur la perception de l'histoire et l'édification d'une version à transmettre par les acteurs. Aussi tout récit autobiographique nous renseigne-t-il à la fois sur ce qui a pu se passer et sur ce que l'auteur en a gardé comme souvenir, entre oubli, reconstruction et désir de transmission. Pour essayer de comprendre en quoi ce témoignage constitue un travail de médiation entre histoire et mémoire, nous éclairant sur les événements passés tout en dévoilant le regard subjectif des acteurs, nous allons procéder en trois temps. Nous allons d'abord inscrire ce témoignage

dans la production testimoniale des acteurs de la guerre civile, telle qu'elle se déploie dans le temps, puis nous parlerons plus précisément des témoignages des femmes dans leur singularité historique, enfin nous évoquerons ce que ce témoignage nous apporte, en termes d'éléments mémoriels susceptibles d'éclairer de l'intérieur l'histoire des années 40 et 50.

L'expression testimoniale relative à la guerre civile

Un travail de périodisation nous permettrait de classer les témoignages publiés depuis la fin de la dictature jusqu'à aujourd'hui sur un axe chronothématique en fonction du contexte historique de leur publication et des références temporelles du récit en y appliquant une lecture en synchronie, le paradigme des publications d'une période donnée dialoguant entre elles, et en diachronie, en étudiant l'évolution des thématiques traitées à travers le dit et le non-dit, la place grandissante de la subjectivité, la reconstruction de la mémoire au regard des enjeux de l'actualité.

Si nous interrogeons les témoignages publiés depuis une quarantaine d'années, il en résulterait quelques constats majeurs. Les témoignages d'anciens réfugiés politiques diffèrent de ceux des prisonniers politiques et autres déportés. Les années d'exil dans le premier cas et la vie en réclusion ou en déportation, dans le second, modifient le regard que les acteurs portent sur la guerre civile, leur engagement politique ou encore le rôle du Parti.

De même, l'origine, le genre, la classe socioprofessionnelle ou encore le niveau d'éducation constituent des facteurs de différenciation supplémentaires. La plupart des témoignages jusqu'à la fin des années 1980, sont écrits par des hommes, « le droit à l'écriture » semble plus tardif pour les femmes. De manière plus générale, l'identité politique des acteurs influe sur leur décision de livrer leur témoignage en suivant en cela les impératifs implicites ou explicites de leurs groupes d'appartenance, dans la suite de la scission du PCG en 1968².

2. Polyméris VOGLIS cite les textes autobiographiques, traités par Mary Jo MAYNES, « *Autobiography and Class Formation in Nineteenth-Century Europe: Methodological Considerations* », *Social Science History*, 16 (3), 1992, p. 517-537, qui mettent en avant le rôle de l'engagement politique dans la décision pour les acteurs (en l'occurrence des ouvriers français et allemands) d'écrire leur témoignage. Il précise que dans le cas des prisonniers politiques de la prison d'Égine, les détenus écrivent entre 1961 et 1963 sur ordre du PCG pour illustrer leur expérience des années 40 et de la détention qui s'en est suivie. Voir P.VOGLIS, « Les mémoires des années 40 comme objet d'analyse historique: propositions méthodologiques », in R.VAN BOESCHOTEN, T.VERVENIOTI, E.VOUTYRA, V.DALKAVOUKIS ET K. BADA (éd.), *Mémoires et oubli de la guerre civile grecque*, op. cit., p. 61-80 et plus précisément p. 71.

La publication significative des premiers témoignages des acteurs de la gauche, à la fin des années 1970 et dans les années 1980, présente une particularité supplémentaire pour leurs auteurs, celle de devoir implicitement se positionner face à un discours officiel institué, où la place des vaincus est déjà déterminée. Les communistes grecs sont déjà « construits » dans le discours de leurs adversaires, leur histoire est marquée par les signifiants de l'autre. Si la parole des acteurs-témoins d'événements historiques majeurs s'inscrit toujours dans un réseau mémoriel collectif et un contexte interprétatif déterminé et déterminant dans la mise en mots de l'expérience relatée, dans le cas des vaincus de la guerre civile grecque, l'existence de schémas interprétatifs dominants, exclusifs à l'égard des versions des vaincus, oblige les auteurs à une reconstruction identitaire qui réhabiliterait leur histoire, ferait acte de leur droit à l'autodétermination et mettrait fin à la violence symbolique d'un discours clos. Le point de départ de l'écriture testimoniale n'est pas une table rase sémantique, l'expression des vaincus vient en réponse au monopole de la mémoire officielle opéré par les vainqueurs pendant toute la période allant de 1949 à 1974, à quelques rares exceptions près.

Il nous semble intéressant de relever l'existence de différentes phases dans la publication de témoignages après la chute des colonels, correspondant à des types de production bien différenciés. La période 1974-1981 voit apparaître un nombre important de témoignages des acteurs de gauche sur la guerre civile. Mais dans ces témoignages s'expriment surtout les cadres du Parti dans un discours qui cherche à réhabiliter la gauche, mettre en avant son patriotisme légaliste et le bien-fondé de ses combats. Quelques figures emblématiques du Parti rentrent en Grèce après de longues années passées en Europe de l'Est et consignent par écrit leurs témoignages³. Les textes publiés correspondent aux récits militaires et politiques des ténors⁴ du Parti communiste, qu'il s'agisse du PC de l'Intérieur ou du PC dit de l'Extérieur. Ce sont les grandes figures de la gauche grecque qui s'étaient illustrées dans la Résistance et qui avaient activement participé à la guerre

-
3. G. BLANAS (Kissavos), *La guerre civile, 1946-1949, comme je l'ai vécue* [en grec], 1977; G. GOUSIAS-VONTITTSOS, *Les raisons des défaites, de la scission du PCG et de la gauche grecque* [en grec], 1977; D. VLADAS, *La guerre civile, 1945-1949* [en grec], 1979-1981; V. BARTZIOTAS, *Le combat de l'Armée Démocratique* [en grec], 1981.
 4. Conformément au modèle de l'autobiographie communiste. À propos de ce modèle, voir Ch. GONZA, «Autobiographies de communistes grecs» [en grec], *Mnemon* 17, 1995, p. 107-129 et C. PENNETIER-B. PUDAL (éd.), *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, 2002 et plus précisément les autobiographies des fils du peuple, p. 217-246; voir aussi M.-C. LAVABRE, *Le fil rouge: Sociologie de la mémoire communiste*, 1994.

civile. Ils abordent des questions capitales pour l'histoire des vaincus de la guerre civile grecque et se focalisent sur les raisons de la défaite, les conflits internes au Parti – ayant opposé la direction du PC siégeant à l'étranger au bureau de l'Intérieur – et une réflexion sur le rôle historique de leur combat. Ce sont des textes autobiographiques, des mémoires, des chroniques et des journaux de bord qui se constituent en genre atypique.

Cette période qui va de 1974 à 1981, entre légalisation du PCG et avènement des socialistes au pouvoir, est marquée par l'apparition de plus en plus affirmée de l'expression testimoniale des vaincus. Dans leurs récits, on trouve les toutes premières manifestations d'une réflexion autocritique sur les clivages de la gauche grecque, difficiles à passer sous silence depuis la scission du PCG en 1968. Cependant, la violence à l'intérieur même des formations de gauche, les pratiques d'exclusion et de stigmatisation des dissidents, les conflits idéologiques et personnels, sont à peine abordés. Le paradigme dominant dans toute cette narration des années 1940 est l'évocation de la Résistance, dans une perspective de reconnaissance des mouvements de gauche. Se référer à la guerre civile, au passé qui divise, reste très problématique.

À partir des années 1980 et 1990, un nouveau genre de témoignages apparaît. Il s'agit des mémoires de ceux qu'il est communément admis d'appeler les combattants de base, à savoir d'hommes et de femmes issus de l'Armée démocratique, d'anciens résistants et de prisonniers et déportés politiques de la guerre civile. Leurs témoignages se focalisent moins sur l'histoire factuelle et ne se veulent plus seulement porteurs de la version officielle du Parti.

La période qui va de 1981 à 1989 est aussi celle de la domination idéologique du discours des vaincus de la guerre civile. Le parti socialiste au pouvoir reconnaît la Résistance de gauche et les anciens combattants touchent pour la première fois une retraite. Une série de scandales financiers met fin au deuxième mandat des socialistes et place le pays dans une situation inédite, marquée par un gouvernement œcuménique de sortie de crise qui rassemble la gauche communiste et la droite la plus traditionaliste. Cette période qui coïncide avec la chute du Mur de Berlin et la fin du socialisme réel, marque un tournant dans l'expression testimoniale des vaincus de la guerre civile.

Au cours des années 1980, un déplacement s'opère, les témoignages passent de la dialectique opposant nous et les autres, à un dialogue interne, entre nous, puis dans un discours subjectivant, qui interroge les liens entre

soi-même et la collectivité d'appartenance. De plus en plus, les femmes et les combattants de base décident de livrer leur témoignage, écrit ou oral. L'oralité devient même un mode d'expression privilégié pour les populations rurales ou minoritaires, sollicitées depuis quelques années par les historiens et les anthropologues.

Les changements politiques précipitent l'évolution des discours testimoniaux. L'échéance électorale de 1981 marque la fin irrévocable de l'ère des persécutions et autorise une réflexion critique sur sa propre histoire, tandis qu'à partir de 1989, la défaite communiste, les combats, les sacrifices et les déceptions d'antan sont jugés à l'aune de la chute des régimes socialistes. Les thématiques, les modes et les motifs du récit se modifient. Ce déplacement de l'axe narratif participe de l'avènement d'une expression mémorielle de plus en plus imprégnée par la subjectivité des acteurs et l'immanence d'un discours qui commence à se construire dans l'intériorité du récit. Au-delà de l'engagement politique passé et des enjeux collectifs, apparaissent alors des fissures personnelles, des bribes de récit marquées par un goût d'inachevé, une corporéité en souffrance, des interrogations sans réponse.

Il est important de signaler qu'au préalable la subjectivité des détenus, exposée à la pression de l'éthique communiste et aux tentatives de reconversion à l'idéologie étatique, avait subi de nombreuses délimitations et autres formes de censure. Pour les femmes, le modèle communiste avait impliqué une censure multiple non seulement au niveau de l'image de la prisonnière politique mais aussi au niveau de son parcours de vie tel qu'il était relaté dans l'expression testimoniale.

Des témoignages au féminin

Dès lors, la question de la singularité des témoignages des femmes se pose. Quels sont les éléments mis en avant et quels en sont les traits auto-censurés? Comment ces témoignages évoluent dans le temps en fonction du moment de l'écriture?

S'agissant des femmes, il est intéressant de remarquer que non seulement l'identité de prisonnière politique et de résistante est longtemps accentuée au détriment de la participation à la guerre civile, mais qu'en plus, toute une série de considérations sociales viennent déformer la présentation des prisonnières et déportées politiques en censurant des images de soi qui ne seraient pas en conformité avec le modèle du discours du Parti. Il s'agit

chaque fois de promouvoir l'image d'un groupe de prisonnières « idéales ». Si les déportées à titre préventif constituent une grande partie des prisonnières tout comme les combattantes de l'Armée démocratique, ces deux catégories font pendant très longtemps l'objet d'une autocensure dans l'écriture testimoniale. Dans les textes officiels, les femmes sont présentées systématiquement comme mères, et même dans les récits des femmes, publiés après la fin de leur détention, les références à la diversité des détenues sont discrètes. Jusqu'aux années 90, les témoignages publiés passent sous silence l'engagement militaire des combattantes de l'AD et cachent mal leur condescendance vis-à-vis des déportées dites préventives, originaires des zones rurales et moins instruites que l'élite communiste urbaine. L'image féminine de la mère « injustement persécutée » doit prévaloir, l'opinion publique, même de gauche, a pendant longtemps du mal à accepter la présence des femmes de l'Armée démocratique, leur engagement est perçu comme une transgression de leur rôle social traditionnel.

La mémoire testimoniale des femmes évolue beaucoup et passe de l'évocation de l'exil et de l'expérience de la Résistance dans les premiers textes des années 1970, aux références à la prison dans les années 80 pour oser enfin parler de la guerre civile et des femmes qui ont combattu dans l'Armée démocratique à partir des années 1990. Cette expression mémorielle en trois temps, perceptible dans un moindre degré dans les témoignages des hommes, continue à laisser de côté la périphérie. Pour les prisons mixtes de province, nous connaissons très peu de choses, même si elles ont fonctionné jusqu'en 1952 et ont connu plus d'exécutions que les prisons d'Athènes. Finalement, la mémoire dominante a été celle d'une élite communiste, constituée des cadres du Parti. Et la mémoire individuelle s'est formée dans sa matrice.

Si les représentations des prisonniers politiques de la guerre civile grecque se sont construites dans un univers de mémoire collective, transcendant le vécu personnel de chaque détenu pour s'approprier une image archétypale des expériences de l'ensemble des hommes et des femmes persécutés pour leurs idées dans la Grèce des années 1940, 1950 et 1960, elles n'en restent pas moins porteuses d'une subjectivité individuelle réprimée par les conditions de détention et l'autocensure exigée par une certaine vision de l'engagement politique et des valeurs sociales. Ce sont les marques d'une subjectivité qui transparaît par petites bribes dans les témoignages des détenus et qui aboutit, au fil du temps, à une reconstruction mémorielle originale et personnelle.

Le témoignage de Katina TENDA-LATIFIS

Le témoignage de Katina TENDA-LATIFIS est intéressant par plusieurs aspects. Il nous semble important de montrer son originalité par rapport à d'autres témoignages et de mettre en avant son intérêt social et historique.

Publié en 1999, à la toute fin du siècle dernier, c'est un témoignage tardif d'une femme, venant du monde rural, qui a participé à l'Armée démocratique, et a connu l'expérience de l'exil dans les pays du Bloc de l'Est mais aussi en Occident. Cadre du parti, ayant réussi à faire de brillantes études de commerce, elle est au départ de son parcours de résistante une très jeune fille qui adhère aux idées communistes et qui s'engage dans la lutte contre l'occupant.

L'auteure présente une image de la Grèce multiethnique, qui apparaît très peu dans les versions officielles de l'histoire, avec une référence appuyée aux populations valaques (aroumaines). Elle évoque aussi l'ensemble des minorités et parle de la question macédonienne, sujet dont on parle assez peu jusqu'à nos jours (p.263). Elle dit que les combattants de l'armée démocratique n'attachaient pas d'importance à l'identité nationale de chacun en précisant que « Pomaks, Pontiques, Valaques ou (Macédoniens) slavophones, étaient tous unis. »

C'est aussi un témoignage qui laisse la place à une expression des éprouvés familiaux, de la douleur personnelle, des espoirs et des regrets ressentis. Le ton n'est pas épique mais familier, les événements sont relatés avec simplicité et émotion en restituant le regard de la jeune fille d'antan. La scène des adieux où Katina TENDA-LATIFIS annonce à ses parents qu'elle partira à la montagne (p. 122) en est révélatrice. Précisons que le dilemme d'aller en prison ou de partir au maquis s'était posé pour un grand nombre d'anciens résistants, dans la mesure où le Parti avait commencé par leur interdire de prendre le maquis tout comme il avait interdit aux résistants de fuir de prison. Ces questions sont mentionnées dans le témoignage de Katina TENDA-LATIFIS sans polémique, présentées comme des faits attestés avec lesquels elle a dû composer.

L'auteure consacre une partie importante de son témoignage pour nous parler des conditions de vie dans le maquis. Elle parle des privations, de la violence des combats, des blessés et des morts. Elle parle aussi des moments de bonheur et de partage, des fêtes rurales, des chants et des danses, avec une mention spéciale pour l'arrivée de Paul ÉLUARD dans le maquis.

Elle dit que les combattants vivaient en frères et sœurs sans relations sexuelles entre eux, ce qui est attesté par l'ensemble des témoignages.

Elle montre aussi que ce respect mutuel ne pouvait pas être compris par certaines personnes extérieures à la communauté et évoque toutes les rumeurs colportées sur le prétendu libertinage des combattants à l'occasion d'une évocation des propos de Spyros MÉLAS (p. 152).

Elle fait ainsi largement référence à la mentalité rurale de la Grèce des années 50 et à la place de la femme dans cette société, notamment à travers des personnages types, tel Barba-Kitsos, misogynne affirmé. Elle montre que le PCG ne s'était pas opposé aux valeurs dominantes dans la société grecque. Nous pourrions même dire qu'il y avait eu une surenchère où chaque camp se présentait comme détenteur du sentiment national et de la morale sexuelle civilisée !

Elle évoque aussi le mode de fonctionnement de la vie en collectivité communiste et se réfère au contrôle social opéré par le groupe sur l'individu. Elle pense que la parole du groupe « si douloureuse soit-elle est salvatrice » et donne des exemples d'opprobre social en ayant l'air d'y adhérer pleinement (p. 198). Elle se montre assez peu critique à l'égard de la direction du parti et semble approuver les autocritiques et autres mécanismes de contrôle du parti sur le sujet. Elle explique cette attitude en précisant que c'était une forme d'entraide, parce que, pour changer le monde, il fallait déjà qu'ils changent eux-mêmes en tant qu'individus (p. 299).

Elle donne néanmoins de manière factuelle quelques exemples qui illustrent des dysfonctionnements du parti dans le Bloc de l'Est : l'exemple de Nakos BELIS qui a fini ses jours en hôpital psychiatrique à Bucarest et qui était en profond désaccord avec la direction du parti (p. 301) en est un. De même, elle se réfère aux sacrifices des réfugiés pour recueillir de l'argent et l'envoyer aux prisonniers politiques en Grèce. Cet argent ne leur arrivera que très rarement, ce que l'auteure regrette.

L'auteure évoque aussi l'expérience de la clandestinité. Elle fait partie des rares personnes qui sont rentrées sur ordre du parti, en Grèce depuis le Bloc de l'Est sans se faire prendre, avec pour mission, très peu réaliste, d'organiser des cellules du parti en Grèce. C'était la période où Nikos BELOYANNIS venait d'être exécuté pour espionnage. Elle est restée en Grèce de 1952 à 1954. Elle aurait souhaité y rester plus longtemps mais on ne lui laissa guère le choix et elle fut obligée de repartir pour la frontière nord du pays.

Quelques bribes de critiques apparaissent dans les questions que lui posent des personnes qui lui portent secours et qui l'hébergent, notamment à propos d'un slogan électoral communiste assimilant le parti de gauche de PLASTIRAS avec le parti de droite de PAPAGOS (p. 318).

Elle évoque aussi tout ce que sa famille a subi depuis son départ à l'étranger. Elle parle longuement de ceux qui sont restés en Grèce, qui ont été torturés et emprisonnés, de ceux qui ont été assassinés. Elle précise aussi que ceux qui lui ont porté secours n'ont pas voulu, cinquante ans après les faits, que leur nom apparaisse dans les remerciements de l'auteure, de crainte qu'il n'y ait des conséquences sur leurs enfants et petits-enfants. Par cet aspect, son œuvre confirme les témoignages d'autres résistants qui font tous part des persécutions massives subies, de la loi du silence et de la transmission de la peur et du non-dit d'une génération à l'autre. L'auteure parle de la peur, de la douleur et de l'angoisse, mots qu'elle préfère au terme de stress, beaucoup plus proche d'une nomenclature médicale dénuée pour elle de sens. Elle préfère ce qui lui semble tangible, avec consistance.

Enfin, elle donne l'explication du titre de l'ouvrage *Les Enfants répudiés de Grèce*. Sa famille était en droit de demander un terrain et une somme d'argent (50 000 drachmes) à l'État grec dans la mesure où les forces italiennes avaient détruit la propriété familiale. Or, quand son père en a fait la démarche, on lui a rétorqué que la condition préalable à l'octroi de cette somme consistait à ce qu'il reniât sa fille (p. 333). Son père a refusé de le faire. Il est mort quelques jours après. Katina TENDA-LATIFIS a appris plusieurs années après, qu'en 1954, période où elle se trouvait clandestinement en Grèce, elle avait été déchue de sa nationalité grecque. Elle était devenue apatride, une enfant répudiée de sa patrie.

Et en même temps, elle s'est sentie réhabilitée dans un échange quotidien avec un marchand d'œufs à Paris qui, n'arrivant pas à identifier son accent, a fini par lui demander ce que son pays avait fait pendant l'Occupation. Quand TENDA-LATIFIS a répondu que son peuple avait résisté, le marchand lui a dit qu'elle devait être grecque. Le regard de l'autre, être humain proche et secourable, est un miroir dans lequel on se reflète, et s'avère déterminant dans l'attribution et la reconnaissance de notre identité. C'est en cela que le témoignage ou la traduction s'adressant à un autre, permettent un retour authentifiant sur soi.

Conclusion

Le témoignage de Katina TENDA-LATIFIS est très intéressant d'un point de vue littéraire et historique. Notre présentation s'est forcément limitée à l'aspect historique et mémoriel du propos, pour essayer de mettre en avant les apports du témoignage, il serait néanmoins important d'évoquer

l'intérêt d'une écriture drôle et ludique, au rythme soutenu, agréable à lire et à relire. Très vivante, la plume de Katina TENDA-LATIFIS s'apparente à l'écriture cinématographique, tout semble en mouvement dans une accélération du rythme qui nous fait penser au trop-plein d'émotions si peu exprimées, à la manière du discours maternel qui essaya en quelques heures de retracer tous les jours de vingt-huit ans d'absence. Une écriture qui fait aussi penser à la densité des événements vécus à un âge si jeune. Le recteur de l'Université de Sofia avait fait part à Katina TENDA-LATIFIS de son étonnement à propos de sa notice biographique de jeune étudiante, si riche pour son âge : « Si ce que vous avez écrit est vrai, je me demande comment tout ça a pu vous arriver à votre âge, parce que vous êtes une toute jeune fille. Je ne peux l'expliquer... Comment et quand tout cela est arrivé ? » Katina TENDA-LATIFIS ne s'est pas contentée de parcourir son époque, elle l'a pleinement vécue. Et son témoignage en est la trace et la traduction vivantes.

Christina ALEXOPOULOS

Inalco / CREE (Centre de recherche Europes-Asie)

De Τα απόπαιδα aux *Enfants répudiés de Grèce*

Les éditions L'Harmattan viennent de publier, sous le titre *Les Enfants répudiés de Grèce* la traduction que j'ai faite du livre de mon amie Katina TENDA LATIFIS, édité en Grèce en 1999 sous le titre Τα απόπαιδα (*Ta Apopeda*).

Elle dit à propos de son livre, et des trois autres qu'elle a écrits depuis : « J'écris des livres, mais je ne suis pas un écrivain ». Et moi, je peux dire : « J'ai traduit son livre, mais je ne suis pas traductrice... » Alors on me demande pourquoi et comment je l'ai traduit.

C'est simple : je voulais connaître la vie mystérieuse d'une amie qui avait été plongée dans une tourmente dont j'ignorais tout. Comme je ne lis ni ne parle le grec couramment, le seul moyen de comprendre *Ta Apopeda* était de le traduire. De plus, ça permettrait à nos amis français communs et à mes enfants de connaître eux aussi son histoire.

En y réfléchissant, je pense que pour traduire un texte, il faut une forte motivation, le goût des langues et un outil linguistique. Donc, j'avais une très forte motivation, une sorte de défi, et j'aime essayer de parler, comprendre et lire des langues étrangères, même si je n'en parle aucune très bien.

Quant à l'outil, j'ai utilisé les mécanismes acquis par l'exercice appelé « version », que j'ai pratiqué enfant plus de 10 ans, avec d'abord le latin, puis le grec ancien.

J'avais fait du grec ancien au lycée, avec une motivation totalement enfantine : la découverte qu'on pouvait apprendre un alphabet secret à l'école ! Et j'ai traduit des dizaines de pages d'HOMÈRE, EURIPIDE, THUCYDIDE, à côté de CICÉRON, VIRGILE ET TACITE : ça ne s'appelait pas de la traduction, c'était de la version, on commençait par le « mot à mot », puis on s'essayait à des exercices de style. D'ailleurs, aux siècles derniers, les gens lisaient les langues étrangères mais les parlaient peu. Donc, pour traduire *Ta Apopeda*, j'ai simplement appliqué la méthode de « version » au grec moderne.

J'avais en effet suffisamment voyagé en Grèce pour voir que le grec moderne avait gardé une structure proche du grec de mes études classiques. Des mots très usuels avaient changé – je faisais beaucoup rire les gens en demandant de l'*udor* au lieu de *nero* –, mais quel émerveillement de voir que le nom des éléments naturels, si présents dans mes textes de grec, avait traversé les millénaires : « οὐρανός, θάλασσα, γη, ήλιος ». Les voyelles s'étaient toutes transformées en i, mais ça ne gênait pas la lecture. J'ai donc appris un peu de grec de « survie touristique », à l'époque où les Grecs ne parlaient que grec et, avec les années, je pouvais comprendre de quoi parlaient les gens, sans toujours être sûre du temps ni du mode. Et c'est toujours aussi amusant de déchiffrer des mots anglais transcrits en alphabet grec !

J'ai donc traduit *Ta Apopeda* avec mes souvenirs de grec ancien, ma connaissance d'un grec de voyage très sommaire, un dictionnaire et parfois le recours à la traduction automatique, qui procure en général de grands moments d'hilarité.

Par rapport à la compréhension orale, la compréhension écrite est très confortable : d'abord, elle supprime ce que je trouve le plus difficile en grec, la mémorisation de formes verbales complexes et subtiles, qu'il est par contre très simple de reconnaître dans un texte. Ensuite, on peut relire la phrase autant qu'on veut et, surtout, on voit où les mots commencent et finissent, ce qui est très difficile à repérer quand les Grecs parlent :

ils adorent discuter, mais, contrairement aux Français qui échangent de courtes phrases, un peu comme un jeu de ping-pong, les Grecs s'expriment chacun à tour de rôle dans de très longues périodes où l'étranger perd rapidement le fil.

Et il est évident que la Grèce que j'avais rêvée dans ses mythes m'a enchantée quand je l'ai connue : un mélange de chrétienté, d'antiquité et de monde méditerranéen, que l'on retrouve dans le livre de Katina TENDALATIFIS, une campagne traditionnelle, avec les chèvres qui caracolaient au milieu des ruines antiques, un vif intérêt pour l'étranger qu'on accueille, comme du temps d'HOMÈRE, en lui demandant « d'où viens-tu ? » Dans les villages, tous les petits garçons s'appelaient Dimitri, mais on rencontre des Agamemnon et des Oreste. Sur une plage, un père appelait sa fille qui nageait « Aphroditi ! » Et elle est sortie de l'eau...

Quand j'ai connu Katina, en 1971, elle n'avait rien écrit, elle était à la fin d'un long périple d'errance depuis 1946. Elle était très mystérieuse, et j'ai compris pourquoi en traduisant son livre : elle était condamnée à mort, apatride, et clandestine pendant 28 ans, ce que nous ignorions tous ! Après son retour dans sa « douce petite Grèce », à la chute des colonels, en 1974, nous sommes restés proches d'elle et de sa famille : nous nous arrêtions chez eux quand nous allions en Grèce, et les logions quand ils venaient à Paris. Chaque fois, Katina, qui peu à peu perdait sa prudence de clandestine, racontait des épisodes saisissants de sa vie. Et quand elle a enfin écrit en 1999 *Ta Apopeda* et m'en a offert un exemplaire, je me suis promis de le traduire quand j'aurais le temps, ce qui est fait.

Je suscite l'étonnement parce que je ne parle pas grec – ou si peu. Mais, moi, ça m'a paru naturel : comme je l'ai dit plus haut, j'ai traduit des quantités de textes de langues mortes sans jamais les parler : et j'ai retrouvé intacts, rangés dans un coin de mon cerveau, les mécanismes de traduction écrite : on repère le verbe, la structure de la phrase et on cherche dans le dictionnaire les mots manquants. *Ta Apopeda* est écrit dans une langue simple, très concrète, avec un sens très fort des images ! C'est beaucoup moins difficile que du THUCYDIDE, dont je garde un souvenir de grande obscurité !

J'ai commencé par traduire en mot-à-mot, pour être sûre de ne pas me tromper, et de plus, le texte ainsi traduit était très proche du français parlé par Katina...

La difficulté a changé progressivement.

Au tout début, j'avais des hésitations de conjugaison, car les formes verbales grecques sont moins fixées qu'en français, avec plusieurs formes possibles pour la même personne. La façon de nommer les gens était aussi un problème, mais pas linguistique, culturel : Marcos de Anna : c'est le fils ? Le mari ?

Puis, ma grammaire s'est affermie, et je suis tombée sur les paragraphes politiques avec de très longues phrases et, en général, allusifs : en plus, allusifs par rapport à une histoire dont j'ignorais tout : alors, j'ai acheté les livres de Mesdames FONTAINE et DALÈGRE pour comprendre ce qui s'était passé au niveau du pays.

Troisième difficulté : les dialogues en dialecte. Peu à peu, en les lisant à haute voix, et en demandant deux ou trois phrases à Katina, j'y suis arrivée, et j'ai fait un choix de traduction très net : comme je suis une grande lectrice de CAMILLERI, dont les passages en sicilien sont traduits en général par du charabia français, j'ai décidé dès le début de ne pas inventer un dialecte français inexistant

Les chansons : là aussi, c'était un peu difficile, avec des tournures poétiques ou anciennes j'avais le plaisir de les entendre sur internet, et de beaucoup rire avec la traduction automatique.

Ensuite, mais là c'était de la vraie traduction et plus un travail de détective, il m'a fallu trouver des équivalents français à des idiomatismes assez différents des nôtres, où les courgettes, le diable et les chèvres jouent un grand rôle : certains m'ont tellement plu que je les ai gardés tels quels ou que j'en ai donné la traduction littérale en note.

Enfin, il est évident que connaître l'auteure m'a été d'une grande aide pour essayer de rendre en français son style qui est, comme elle, très vivant, concret et passionné.

Avant d'envoyer le manuscrit à des éditeurs, j'ai voulu m'assurer de ma compréhension du style et en profiter pour effleurer la littérature grecque – les poèmes surtout que je voulais lire en grec et non traduits : j'ai donc suivi à l'Inalco pendant un an des cours de grammaire, littérature et histoire, et j'ai pu constater que je comprenais aussi bien les textes écrits que mes condisciples qui suivaient un cursus plus orthodoxe que le mien. Par contre, à l'oral, mon riche vocabulaire de guerre civile ne m'a pas beaucoup aidée.

Tout cela ne m'a pas paru très compliqué, ça m'a pris du temps, trois ans à raison de deux à trois heures, deux ou trois fois par semaine : j'ai d'abord traduit une fois en mot-à-mot en faisant l'impasse sur les morceaux de

phrase compliqués, puis tout retraduit une deuxième fois où les passages obscurs ont presque tous disparus et où j'ai demandé – le moins possible – l'aide de l'auteure, et enfin mis en français : mais cette phase est sans fin, en relisant aujourd'hui le texte, je pourrais encore tenter de l'améliorer dix fois

Mais ça m'a passionnée, et je pense que c'est l'intérêt qui mène à la compréhension, dans n'importe quelle langue.

Geneviève ROUCHETTE

Le 15 octobre dernier a été projeté dans le bel auditorium du PLC le film documentaire Rencontre avec Maïssa BEY, réalisé par Philip et Nancy BARWELL. Philip est informaticien, photographe et vidéaste. Nancy est médecin, psychiatre-psychanalyste, titulaire d'un master en arts plastiques et ancienne élève de l'Inalco en arabe algérien.

Ce film de 55 minutes fait partie d'un travail de mémoire et de transmission que les auteurs ont commencé voilà plus de trois ans.

Rencontre avec Maïssa BEY

Souvenirs et Paroles d'Algérie

C'est avec des moyens assez minimalistes que Philip et Nancy BARWELL ont entrepris de réaliser une suite d'entretiens filmés qui concernent différents moments de l'histoire de France et d'Algérie. Cet ensemble est intitulé *Souvenirs et Paroles d'Algérie*.

Après avoir assisté à deux spectacles au Festival d'Avignon 2011, ces deux artistes ont ressenti la nécessité et l'urgence de revenir sur le poids de souffrance que cette période de l'Histoire, trop souvent méconnue, a pu générer. C'est ainsi que l'idée de réaliser des entretiens vidéo avec des personnes ayant ou ayant eu un rapport avec l'Algérie depuis le début de la guerre jusqu'à ce jour s'est imposée. Tous âges, religions et origines confondus. Ainsi, du vécu singulier de chacun émerge la dimension collective.

En faisant simplement fonctionner le bouche à oreille, Philip et Nancy BARWELL ont contacté un certain nombre de personnes dont l'histoire ou les trajectoires individuelles se sont trouvées prises dans l'Histoire avec un grand H, où elles s'inscrivent et se poursuivent jusqu'à ce jour. Du fait de leur vécu spécifique, la particularité de ces témoignages donne un aperçu de la complexité de la réalité. De ces éclairages multiples et imbriqués, de ces points de vue différents, surgit une vérité à plusieurs visages et se dégagent de façon étonnante par-delà le temps et l'espace certaines lignes de forces. Tout d'abord un cloisonnement et une ignorance réciproques assez fréquents, une incompréhension devant l'absurde, une douleur sourde qui ne cesse pas de ne pas passer, des émotions violentes, un sentiment de

colère parfois devant ces injustices infiltrées de mensonges, mais aussi un amour extrême et indélébile de ce pays magnifique.

Ce travail de transmission et de mémoire est réalisé par des gens simples ou par des intellectuels qui tous ont subi l'incompétence de certains. Pour la plupart de ces personnes, ces entretiens filmés sont l'occasion de lever un interdit de la parole, d'évoquer leurs souvenirs d'enfance ou de jeunesse, de revenir sur la nature des relations entre les différentes communautés ethniques, de retracer leur éveil politique et surtout d'accepter de confronter leur vécu à d'autres vérités.

Au printemps 2012, Philip et Nancy BARWELL se sont rendus en Algérie. Ils ont été saisis et émerveillés par la vitalité et l'énergie de ce pays. Les entretiens réalisés sur place ont considérablement enrichi leur travail qui s'en est trouvé salutairement décentré. Grâce aux témoignages de leurs interlocuteurs, le visage aux multiples facettes de l'Algérie contemporaine leur est apparu.

Le résultat de tous ces croisements de points de vue recueillis donne ainsi une chance de réintégrer l'Histoire au-delà du vécu subjectif de chacun et de poser les prémisses d'un apaisement en restaurant un pacte symbolique maintes fois rompu entre la France et l'Algérie. Une amnistie ou une loi venues d'en haut sans demander l'avis des familles touchées dans leur âme et dans leur chair peuvent-elles être convaincantes? Pour que le pardon et la réconciliation soient réels, ne faudrait-il pas que les politiques fassent avancer leur dialogue?

Le travail de Philip et Nancy BARWELL passe avant tout par la parole et par l'humain. Il se situe du côté des archives¹ d'une histoire extrêmement complexe et veut délibérément contredire cette phrase d'un politicien : « La meilleure solution, c'est de ne pas en parler ».

Rencontre avec Maïssa Bey

C'est au cours de leur voyage de 2012 que Philip et Nancy BARWELL ont eu la chance de rencontrer une femme écrivain algérienne, Maïssa BEY. Tourné dans la maison même de l'auteure à Sidi Bel Abbès, ce documentaire retrace son parcours qui croise de façon exemplaire l'histoire du pays.

Maïssa BEY est née dans les hauts plateaux au Sud d'Alger, dans le petit village de Ksar el Boukhari, marqué par le souvenir d'André GIDE. Son père, instituteur, militant du FLN, meurt sous la torture lorsqu'elle a 6 ans. Il

1. Selon Jacques DERRIDA, *Arkhé* nomme «là où les choses commencent».

lui a néanmoins transmis l'amour de la langue française. Passionnée de lecture, elle fait de brillantes études à Alger, d'abord au lycée Fromentin puis à la faculté des Lettres. Elle s'installe ensuite à Sidi Bel-Abbès où elle enseigne le français. Sa venue à l'écriture est assez tardive, suscitée, dit-elle, par le désir de ne plus être « le témoin passif d'une histoire dont le déroulement violent interpelle toutes les consciences ». Romans, pièces de théâtre, recueil de nouvelles constituent son œuvre² traduite en plusieurs langues et couronnée de nombreux prix aussi bien en France qu'en Algérie. Parmi les ouvrages les plus récents : *Bleu blanc vert*, *Pierre Sang Papier ou Cendre*, *Puisque mon cœur est mort*.

Dans ce film, Maïssa BEY est impressionnante de simplicité et d'humanité. Elle nous parle de son histoire, de sa venue à l'écriture ainsi que de son processus de création. Elle a 12 ans au moment de l'Indépendance, fait ses études à Alger dans le grand enthousiasme de cette époque, puis traverse les années noires. Toujours à l'écoute de la rumeur du monde, elle n'hésite pas à mettre en scène dans ses romans des personnages – pour la plupart féminins – confrontés aux silences de l'histoire et aux tabous d'une société prise en étau entre tradition et modernité. À Sidi Bel-Abbès elle a fondé une bibliothèque et a animé pendant plus de dix ans une association culturelle de femmes : « Paroles et écritures ».

En juin 2012 *Rencontre avec Maïssa BEY* a été présenté à Montpellier dans le cadre de La Comédie du Livre. En février 2013, il a été montré à Paris lors de la journée des Amis du Centre de documentation économique et social d'Oran et en mai 2014 lors d'une soirée du jeudi à l'IMA (Institut du monde arabe). En octobre et novembre 2014, Philip et Nancy BARWELL ont été invités par l'Institut français à présenter ce film en Algérie.

Depuis août 2012 Philip et Nancy BARWELL ont, avec quelques autres, fondé l'association Baraka dont le but est de favoriser la connaissance réciproque de l'Algérie et de la France, de donner chance à tous de regarder avec un œil neuf l'histoire des relations entre ces deux pays, de promouvoir des échanges algéro-français et internationaux par des reportages, des films, des conférences, des voyages, des séjours linguistiques et de partager des expériences au travers de témoignages divers. Baraka se donne aussi pour objectif de travailler en synergie avec d'autres associations afin de promouvoir toutes ses activités.

Nancy BARWELL

2. Maïssa BEY écrit en français.

En contrepoint de l'exposition éponyme, proposée au public de la journée Inalculturelle, mais aussi à tous les visiteurs du PLC dans la Galerie¹, la journée du 17 octobre 2014 a été consacrée à une série de conférences de six enseignants, sollicités par les étudiants des différentes associations Chinalco, Dejima, O'Korea et Becak.

Faute d'avoir pu obtenir les textes de toutes les interventions, nous reproduisons ci-dessous ceux qui nous ont été remis.

Campagnes en Extrême-Orient – Celles d'hier et d'aujourd'hui (1934-2014)

Notre voyage commence il y a 80 ans... Le jeune Julien n'a que 20 ans quand il décide de quitter sa famille aux mœurs trop conservatrices et bien trop différentes des siennes. Il quitte Paris pour Toulon et s'engage dans l'armée en tant que radiophoniste, avant de prendre le premier navire en mission. Ce sera le croiseur Primauguet en partance pour les campagnes d'Extrême-Orient, un voyage de trois ans (1932-1934) aux objectifs diplomatiques divers et qui l'emmenèrent bien loin de Paris (Cambodge, Chine, Corée, Indonésie, Japon, Viêt Nam).

Le canal de Suez, puis le « passage de la ligne » étape obligée du marin en route pour l'Asie à cette époque. Passionné par la photographie, il témoigne des impressions qui le touchent le plus et des décors qui l'émerveillent : l'énigmatique Angkor, la mystérieuse baie d'Halong enveloppée de brume, la campagne balinaise, le dynamisme de Hong Kong et ses stands de nourriture parfumée, le Shanghai des années folles, les exécutions publiques dans les rues chinoises, l'incroyable Cité interdite et l'imposante Grande muraille, l'élégance immaculée des Coréens, la volupté des kimonos japonais, les jardins d'Okayama, l'avancée technologique du Japon et ses codes aux antipodes des nôtres. Il aura l'honneur d'être décoré de « l'ordre du dragon d'Annam » pour service rendu à l'empereur du Viêt Nam.

1. Cette exposition s'est tenue du 1^{er} au 24 octobre 2014. Voir dans le présent numéro à la rubrique « Actualités » (p. 28).

Il rentra en France à la veille de la guerre avec l'envie certaine de retourner sur ces terres qui l'avaient profondément marqué et pour lesquelles il avait un profond amour et un grand respect. Mais la guerre, les batailles, la déportation dans les camps suivie d'une grave maladie le paralysant, l'empêcheront de réaliser son rêve de retour en Extrême-Orient.

Aujourd'hui, ses albums personnels nous ont été transmis ainsi que ses décorations, mais aussi son amour pour ces terres lointaines. Nous sommes donc partis sur ses traces là-bas, aux mêmes endroits où il avait été émerveillé 80 ans plus tôt, avec pour objectif de témoigner des transformations que ces territoires ont subis depuis. Ces changements dans le paysage, aussi bien à Yokohama qu'à Saïgon, mais aussi dans les modes de vie, les jeunes filles aux cheveux orange et aux bottes cloutées déambulant le long d'Insa-dong ont remplacé les femmes coréennes dans leur *hanbok* blancs immaculés sortant du temple Jogye.

Nous avons eu l'idée de faire correspondre les photos prises au cours de nos voyages en Extrême-Orient au XXI^e siècle, avec celles de Julien SAUVADET au siècle dernier. Le public pourra être à son tour témoin aussi bien des transformations multiples que nous venons de citer, mais aussi d'une certaine continuité à certains égards. Saïgon a bien changé, mais Angkor ou les jardins d'Okayama n'ont pas bougé.

C'est avec cette rupture entre continuité millénaire et changements rapides qui définissent si bien l'Asie orientale du XXI^e siècle que cette exposition s'inscrit comme un témoignage de l'Asie de toujours, d'hier et d'aujourd'hui. Avec les mêmes yeux de 20 ans que ceux de nos prédécesseurs.

Bryan SAUVADET

étudiant en master de coréen et en L1 de vietnamien

Voir / Revoir / Savoir

D'emblée, le noir et blanc des clichés de l'exposition *Campagnes en Extrême-Orient* m'a fait inévitablement penser à Chris MARKER, à ses *Sibériennes*, à ses *Coréennes*. Par l'empathie qu'ils dégagent. Dépourvue de toute condescendance. On pouvait donc arpenter l'Extrême-Orient sans pour autant le piller, le soumettre ou le christianiser ! Il était donc possible

d'y passer, sans songer à nommer les choses à leur place ! Il y avait donc moyen d'admettre l'autre !

Puis j'ai pensé au fait que les paysages et scènes anciens, noir et blanc ou sépia, couleurs chargées désormais de signifier l'ancienneté ou le disparu, étaient en fait la norme à l'époque où, enfant, j'ai découvert ces paysages définitivement fascinants. La photo couleur existait, pas la télé couleur. C'était un peu comme si les sujets photographiés étaient d'emblée vieux et dépassés alors qu'ils étaient nouveaux, ce dont nous n'avions pas conscience.

L'idée de l'exposition de Bryan SAUVADET, qui présente côte à côte des clichés anciens et récents de lieux et personnages à peu près équivalents, appelle naturellement la notion de « représentation ». On s'y amuse à comparer ce qu'on nous invite à comparer, et à réfléchir à l'ampleur de l'écart, à l'ampleur des changements, ce qui est justement la représentation majeure (ici) de l'Asie-Orient. Et puis, insensiblement, l'œil écoute et se rend compte que l'essentiel des changements se trouve non dans l'objet présenté mais dans l'observation. Avec la difficulté qu'il y a à distinguer l'évolution du regard de la modernisation des matériels photographiques. Si on ne photographie plus de la même façon avec des appareils différents, qu'en est-il des sujets ? Personne ne sera surpris de constater que si nous voyons autre chose en Asie, c'est avant tout parce que nous voyons différemment. L'Asie y est-elle pour quelque chose ?

Paradoxalement, oui. Parmi les clichés, il y a un petit aristocrate d'autrefois, en costume blanc et chapeau de crin, barbichette comprise, l'air satisfait, et un couple (dont seule notre inassouissable envie de narration fait un couple) de jeunes Coréens d'aujourd'hui. Modernes, parce que modernes (gentiment *punk*) à nos yeux d'Occidentaux, donc un peu comme nous. Or, pour un visiteur ne connaissant pas la Corée, les signes de coréité sont bien maigres, et à d'infimes détails près (le *mini-super* en arrière plan), la scène aurait pu être photographiée au Japon, à Taiwan. Elle nous dit en fait à quel point le Japon est dans la Corée, à quel point la Corée est une société post-coloniale. En fait, notre couple n'est coréen que parce qu'il est placé dans la colonne des photos modernes à côté d'un Coréen d'autrefois. C'est donc la muséographie qui pense pour nous. Et c'est l'intelligence des commissaires que de nous le montrer. Ou de nous montrer qu'ils montrent.

Mais, ce faisant, c'est tout le caractère *convenu* (non pas celui du propos des commissaires, mais celui du sens implacable de la narration : avant-après) de l'expo qui s'inverse. Car au lieu du progrès et des changements

programmés, c'est au contraire l'image ancienne qui sert de caution à l'actuelle. Elle au moins est évidemment coréenne et, ce faisant, elle authentifie l'image d'aujourd'hui.

Quelle question cela pose-t-il à la Corée du Sud actuelle? Celle de son authenticité, justement. Le post-moderne, le post-colonial, le miracle, est-ce que cela consiste à faire disparaître la Corée sous des signes *extérieurs* de richesse? Nul doute que la Corée du Sud sache poser à côté des autres pays riches, auxquels elle emprunte son honorabilité et sa légitimité, mais qu'en est-il de sa coréité?

Patrick MAURUS

Professeur de littérature(s) coréenne(s) à l'Inalco

Continuités, ruptures et changements en Asie orientale et transversalité indochinoise : Julien et Bryan SAUVADET, drogmans d'hier et d'aujourd'hui 1934-2014¹

À partir du corpus de photos relatives au Viêt Nam, l'idée a été de tirer profit de ces documents à double temporalité pour présenter quelques éléments qui pourraient contribuer à illustrer aussi bien la continuité que les mutations de la société vietnamienne sur une période de 80 ans à travers le double témoignage de Julien et Bryan SAUVADET, drogmans, médiateurs iconographiques d'hier et d'aujourd'hui par la voie de l'instantanéité photographique.

Le fil conducteur retenu pour l'évocation du Viêt Nam mais aussi de la Chine, du Cambodge a été le personnage protéiforme d'André MALRAUX,

1. La présente version est un résumé succinct d'un ensemble beaucoup plus riche et complet que nous avons promis à son auteur de reproduire (autant que possible avec des illustrations) dans notre prochain bulletin *Orients* de juin 2015. Nous prions à nouveau Michel FOURNIÉ de bien vouloir nous excuser pour ce report.

journaliste, écrivain, homme politique, celui des *Conquérants* (1928), de la *Voie royale* (1930), du journal saïgonnais *L'Indochine*, mais aussi de l'engagement anticolonial qui a écrit la sulfureuse préface de *SOS Indochine* (1935).

Le contexte des années indochinoises de l'entre-deux-guerres est d'abord évoqué par une des manifestations majeures de la période : l'exposition coloniale internationale de Paris en 1931 puis par les premières grandes menées anticoloniales des Vietnamiens pris sous le joug colonial. Enfin, le contexte socioculturel est abordé à travers la présentation d'ouvrages historiques et littéraires français *Lami oublié de Malraux en Indochine : Paul Monin (1890-1929)*, *Une vie inachevée* (2014), *Sur la Route Mandarine* (1925) et vietnamiens comme *Tô Tâm* (1925) et sa traduction *Un cœur pur* (2006), *Gia đình bé nhỏ* (2005) et sa traduction *Une bien modeste famille* (2014).

Le cadre ainsi présenté, peuvent être alors abordées et commentées les photos exposées allant de l'exotisme à la réalité vietnamienne d'aujourd'hui.

Pour aller plus loin, il est alors suggéré de visiter l'exposition *Hanoi en couleurs, autochromes de Léon BUSY (1914-1947)* qui s'est tenue à la Cité internationale universitaire de Paris (du 16 septembre au 16 novembre 2014) dans le cadre de l'année France-Viêt Nam qui peut toujours s'apprécier grâce à un remarquable catalogue bilingue, un précieux document de travail pour les vietnamisants... entre autres².

On peut également lire l'ouvrage *Vivre avec les Vietnamiens* de Philippe PAPIN et Laurent PASSICOUSSET (2010) qui offre une exceptionnelle plongée dans les réalités sociétales de la République socialiste du Viêt Nam du tournant du xx^e siècle.

Michel FOURNIÉ

Professeur émérite en études vietnamiennes
et communication interculturelle, Inalco

2. On peut se rendre sur le site des Archives audiovisuelles de la recherche (AAR) de l'ESCoM/FMSH : <http://www.archivesaudiovisuelles.fr/2300/> pour une présentation de la problématique scientifique de cette manifestation.

Angkor au miroir de l'Orient parisien des années 30 : du *Déclin de l'Occident* à la décadence cambodgienne

La plupart des photographies du Cambodge datant de l'époque coloniale reproduisent le même dispositif¹ : au centre, des temples du site archéologique d'Angkor, souvent les plus connus, Angkor Vat ou le Bayon ; devant, des Français en costume colonial ; en position subalterne, des Cambodgiens, moines des environs, habitants des villages voisins, ou pèlerins venus de loin visiter ces lieux sacrés. La récurrence de ce scénario photographique invite à questionner la permanence des représentations européennes de ce complexe architectural classé au patrimoine de l'humanité. Les années 30 sont à cet égard un révélateur.

Ex oriente lux, ex occidente lex

L'atmosphère intellectuelle des années 30 est en effet largement structurée par la question de l'Orient. Face au bilan effarant de la Guerre de 14, l'idée se répand à partir des années 20 que la technique et l'idéologie du progrès qui l'accompagnent sont en train de détruire la civilisation occidentale. Des auteurs importants décrivent ce qu'ils vivent comme un déclin face au développement du capitalisme et de la raison technicienne. Pour y remédier, certains pensent qu'il faut aller retrouver en Orient, ou grâce à l'étude des doctrines orientales, le plus souvent musulmanes, indiennes ou chinoises, la tradition que les Européens ont perdu. D'autres pensent au contraire que c'est dans leurs propres ressources que les Européens doivent puiser pour retrouver la vérité des choses : dans la théologie chrétienne ou, en amont encore, dans la pensée grecque. Dans le même temps, l'Orient joue aussi le rôle de faire-valoir du Progrès. Au même titre que les autres possessions de l'Empire français, les territoires orientaux administrés par la

1. Bérangère HUMAREAU, *Quelle Anthopo-photographie pour le Cambodge du XIX^e siècle ?* Mémoire de maîtrise, université de Paris IV, Institut d'art et d'archéologie, 1999, vol. 1, 73 p. + annexes ; vol. 2, 87 p.

France et singulièrement l'Union indochinoise permettent de valoriser la « Mission civilisatrice » française, cette idée que la France aurait le devoir de répandre le progrès des Lumières et de la raison en dehors de la métropole pour civiliser les peuples arriérés qui ne le connaissent pas. Dans ce paysage mental où l'Orient tout à la fois fascine comme potentiel dépositaire d'une tradition perdue et fait l'objet d'un fantasme civilisateur, Angkor est un sujet idéal. Vedette du roman d'André MALRAUX paru en 1930, principale attraction de l'Exposition universelle de 1931, le site est le témoin monumental d'une glorieuse civilisation passée, comme une autre Rome où l'on pourrait débusquer les filaments d'une sagesse perdue. Il est dans le même temps une Rome déchue, l'*inclinatio* d'Angkor justifiant la présence coloniale française : les Lumières devaient sortir le Cambodge de la torpeur dans laquelle on pensait qu'il avait sombré depuis la chute de l'empire, fixée au xv^e siècle. Dès lors, la loi du plus fort pouvait s'imposer².

Fugit irreparabile tempus

Les Cambodgiens que l'on entrevoit sur les clichés coloniaux pensaient eux aussi vivre une période de déclin. Pour eux, le temps de l'humanité se divisait en quatre âges déclinants : aux deux premiers âges du monde durant lesquels rayonnait le brahmanisme, succède le 3^e âge qui est le temps de la conversion au bouddhisme (*dvāparayug*). C'est durant ce 3^e âge que se déroule l'épopée du *Rāmaker(ti)*, dans laquelle Rāma, roi bouddhiste, va conquérir la cité du brahmanisme, incarnée par le roi de Laṅkā, Rāvaṇa. Or les sources relatent que Laṅkā était à l'image d'Angkor : de même apparence architecturale, et construite par le même architecte divin, Viśvakarman (Biṣṅukār). Autrement dit Laṅkā, la cité brahmaniste conquise par le roi bouddhique Rāma, était assimilée à Angkor, la cité brahmanistes des Anciens. L'histoire de la royauté s'inscrivait donc dans un cycle déclinant de la religion du Buddha, amorcé au 3^e âge et se poursuivant durant le quatrième et dernier âge, celui du chaos (*kaliyug*), dans lequel les rois post-angkorien croyaient vivre. C'est durant cet âge que la religion bouddhiste devait arriver à son degré d'épuisement, après 5000 ans de rayonnement, avant que ne descende sur terre le Buddha du futur, Maitreya, censé inaugurer un nouveau cycle cosmique et donc un nouvel âge d'or. Le rôle du roi était alors de réformer le royaume pour sortir du chaos ambiant, et préparer

2. Chhieng Au, *Fondement du deuxième traité de protectorat français sur le Cambodge*, Paris, université de Paris, Faculté de droit, Domat-Monchrestien, 1941, xxxii-274 p.

la venue de Maitreya. Pour cela, il devait restaurer la pureté du *dharmā* sur terre, en ayant recours au passé angkorien et à la tradition des Anciens. En particulier, en réactualisant la pureté bouddhique des origines, sans cesse dégradée par l'effet du temps qui passe depuis le temps de la conversion incarnée par l'âge de Rāma et la conquête-bouddhisiation de Lan̄kā/Angkor. Raison pour laquelle le site d'Angkor n'a cessé d'être réaménagé par les rois khmers, qui du xv^e au xx^e siècle l'ont transformé en site bouddhique, notamment le temple d'Angkor Vat, littéralement « la cité ancienne devenue un monastère bouddhique »³.

Omnes viae Romam ducunt

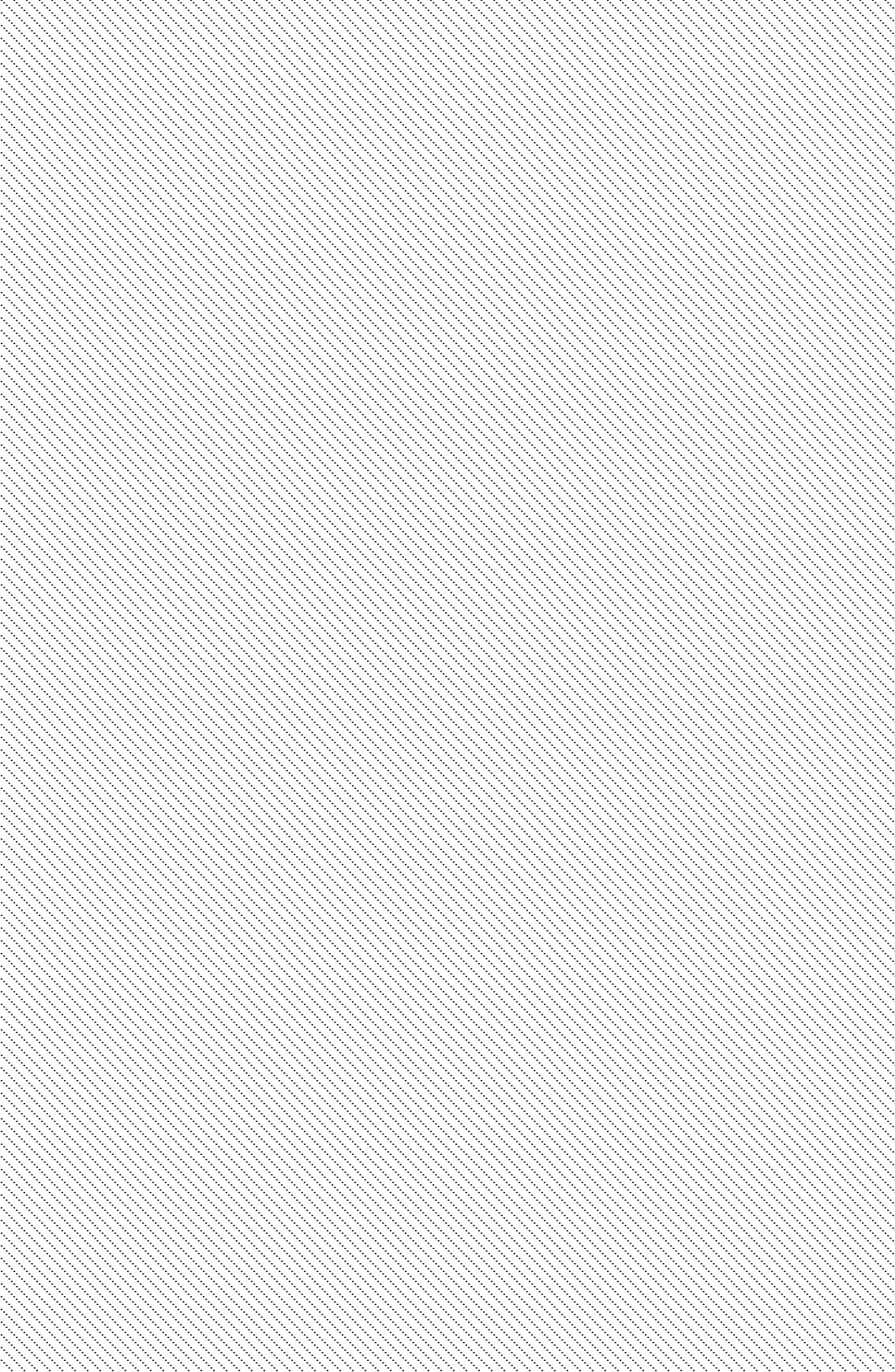
Pour des raisons entièrement différentes, les Français et les Cambodgiens des années 30 se représentaient le pays khmer en décadence. C'est sur la manière de remédier à ce déclin qu'ils divergeaient : les Français voulaient en sortir les Cambodgiens par le progrès ; les Cambodgiens attendaient la venue d'un roi bouddhique vertueux qui chasserait les Français et restaurerait la pureté de l'enseignement du Bouddha.

Grégory MIKAEIAN

Centre Asie du Sud-Est, UMR 8170, CNRS / EHESS

3. Grégory MIKAEIAN, *La Gloire du Prince charmant*. « De la reconfiguration des pratiques discursives du pouvoir dans le royaume khmer du xvii^e siècle », *Péninsule* n°56, *Hommage à Jacques NÉPOTE (II)*, 2008 (1), p. 51-70.

Langues et civilisations



*Le Roi et le Sage*¹

Conte macédonien

Par une belle journée de printemps, le roi et la reine eurent envie de se rendre au marché. Comme ils s'y dirigeaient tranquillement, ils rencontrèrent un homme bien connu pour sa grande sagesse.

- Bonjour philosophe, salua le roi. Où vas-tu de ce pas? Vas-tu au marché comme nous?

- Je ne sais pas où je vais ô roi, répondit l'homme.

Se jugeant insulté par ces paroles, le roi ordonna à ses gardes :

- Emmenez cet homme et mettez-le en prison jusqu'à ce que je revienne. Je l'interrogerai plus tard sur son comportement.

Les gardes saisirent le philosophe et l'emmenèrent en prison.

Lorsque le roi revint du marché, il fit sortir le prisonnier de sa geôle pour le juger.

Pourquoi n'as-tu pas voulu me dire où tu te rendais lorsque je t'ai rencontré ce matin, demanda-t-il?

Mais parce que je ne le savais ô roi! Comment voulais-tu que je sache que j'irais en prison? Pouvais-je te répondre : je me rends en prison de ce pas?

La pertinence de ces paroles surprit le roi. Il éclata de rire et relâcha le philosophe non sans l'avoir dédommagé avec une belle bourse de pièces d'or.

- Tu as raison philosophe, dit-il, on ne sait pas où on va et on ignore ce qu'on fera. L'homme fait et Dieu défait.

1. Extrait de *Ourson et les Narecnizi – Contes populaires de Macédoine*, Anastasia ORTENZIO L'Harmattan 2011, ISBN 278-2-296-55142-8.

Panorama de Constantinople pris de la Corne d'Or¹

En 1799, en Angleterre, Henri Aston BARKER présente dans sa grande rotonde de Leicester un *Panorama de Constantinople* basé sur une série de huit vues prises de la tour de Galata et de la tour Léandre.

Un *Panorama de Constantinople*², d'après les seize relevés pris de la tour de Galata en 1818 par Pierre PRÉVOST, est exposé à Paris en 1825, à la rotonde du 17 boulevard des Capucines.

Soixante ans après, un autre *Panorama de Constantinople* est inauguré à Paris le 16 juin 1885. Ce troisième Panorama de Constantinople est l'objet de cet article.

Les peintres du *Panorama de Constantinople*

Jules-Arsène GARNIER est né à Paris le 22 janvier 1847. Ancien élève de l'École des beaux-arts de Toulouse, il entre à Paris dans l'atelier d'Alexandre CABANEL, puis dans celui de Jean-Léon GÉRÔME. Le peintre GÉRÔME a acquis une notoriété considérable sous le Second Empire. Ses voyages dans l'Empire ottoman lui ont inspiré une production de tableaux orientalistes très appréciés. En 1854, il a voyagé sur les bords du Danube, et en 1856 en Égypte. Il a été nommé en 1863 professeur directeur d'atelier à l'École des beaux-arts de Paris. À l'Exposition universelle de 1878, Jules-Arsène GARNIER expose *Le libérateur du territoire*, toile qui eut un immense succès.

Cette période est également marquée par des événements familiaux. Le père de Jules-Arsène, Louis-Jules GARNIER, employé au comptoir d'escompte, décède à Paris le 24 juillet 1872 à 68 ans, sur le boulevard Saint-Michel,

1. Nous remercions pour leur aide Claudine PARDON, historienne de Solesmes, Sylvia ALTING VAN GEUSEAU, historienne des panoramas d'Amsterdam, Noepey BECKERS-TESTA pour la traduction de journaux hollandais et Marie GAUTIER†.

2. *Les panoramas orientaux du peintre Pierre PRÉVOST* dans *Orients* de juin 2010, pp. 85-108, A. GAUTIER† et L. DU CHALARD.

Le Panorama de Constantinople, anonyme 20828 du musée du Louvre, dévoile une partie de ses secrets dans *Orients* de juin 2011, pp. 95-98, A. GAUTIER† et L. DU CHALARD.

Le relevé du panorama de Constantinople du peintre Pierre PRÉVOST (1864-1823), dans *Actes du 14^e congrès international d'art turc*, 19-21 septembre 2011, Collège de France, A. GAUTIER† et L. DU CHALARD.

en face le lycée Saint-Louis, probablement subitement. En 1878, ses deux sœurs cadettes, Marguerite-Hortense et Pauline se marient à Suresnes.

Marguerite-Hortense, née à Joigny (Yonne) le 24 mars 1856, épouse le 11 mai 1878 un peintre demeurant à Paris 51 avenue d'Eylau, ami de son frère Jules-Arsène, élève également de CABANEL, Édouard DEBAT-PONSAN. Natif de Toulouse, DEBAT-PONSAN avait été admis en 1866 à l'École des Beaux-Arts de Paris. Engagé comme franc-tireur en 1870, il fit campagne dans l'armée du général BOURBAKI. Il sera fait prisonnier, mais s'est évadé pour combattre dans l'armée de la Loire. En 1873, il obtient le second grand prix de Rome et en 1874 une médaille au Salon. En 1877 il part pour l'Italie. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, CABANEL lui en remet les insignes le 4 février 1881.

Pauline, née à Passy (Seine) le 9 juin 1859, jeune aquarelliste, épouse le 10 octobre 1878 un autre élève de CABANEL, Eugène-Henry DELACROIX. Ce peintre natif de Solesmes (Nord), ancien élève de l'École des beaux-arts de Paris, a aussi été formé par Tony ROBERT-FLEURY. Il signe ses œuvres Henry-Eugène DELACROIX. En 1870, il s'est engagé dans la Garde nationale mobile et sera fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin. De retour d'Allemagne, il peint un autoportrait, appelé *Ecce Homo* par sa famille, car dans ce tableau sa physionomie est marquée par les souffrances physiques et morales de sa captivité³.

Il devient en 1879 professeur du cours supérieur de dessin, peinture et anatomie de l'École des beaux-arts de Valenciennes.

Cet équipe de panoramistes est complétée par un autre élève de Tony ROBERT-FLEURY, Gaston Charles MARQUET, né en 1848, également élève des peintres Émile BIN et Gustave BOULANGER.

Le Panorama de la Bataille de Montretout

La guerre franco-prussienne de 1870-1871 devient une nouvelle source d'inspiration pour la peinture des panoramas en Europe et les expositions retrouvent un nouvel élan permettant de faire connaître au public ces événements tragiques.

Les directeurs de la société néerlandaise, dénommée Société du Panorama, J. HARTSEN et Léon WERTHEIM ont commandé à Jules GARNIER le *Panorama de la Bataille de Montretout*, dernier épisode héroïque de la défense de Paris, durant la guerre de 1870. Pour exécuter ce travail de très

3. *Un artiste de chez nous. Le peintre Henry-Eugène DELACROIX (1845-1930)*, 1935, chanoine DELVAL.

grandes dimensions, une toile étant fixée le long du mur intérieur d'une rotonde de 40 mètres de diamètre, GARNIER recrute ses deux beaux-frères Édouard DEBAT-PONSAN, Henri-Eugène DELACROIX, Gaston MARQUET et un autre peintre A. BASSAN. Pour permettre aux artistes de travailler, un grand atelier provisoire de 40 mètres de long sur 15 mètres de large est construit à Amsterdam dans les jardins du palais voor Volksvlijt.

Le 11 novembre 1881, est inauguré dans cette ville le *Panorama de la Bataille de Montretout*. MM. HARTSEN et WERTHEIM prononcent des discours émus très sympathiques à la France et félicitent les peintres devant une centaine d'invités.

Le *Panorama de la Bataille de Montretout*, exécuté avec un très grand talent et une vérité remarquable et qui comptera certainement parmi les plus célèbres, doit partir dans quelques mois pour Copenhague, au grand regret des habitants d'Amsterdam⁴ ».

Le voyage à Constantinople

Fort de ce succès, en décembre 1881, la société du Panorama passe une nouvelle commande au peintre GARNIER, le *Panorama de Constantinople* pour l'Exposition coloniale internationale de 1883 à Amsterdam. Ce panorama sera payé 120 000 couronnes danoises⁵.

En 1882-1883, GARNIER et ses deux beaux-frères partent pour Constantinople en faire le relevé. Il est pris d'un point culminant de la Corne d'Or, une espèce de ponton-débarcadère, voisin du grand pont (le pont vieux). Ce relevé et les études serviront pour la réalisation à Copenhague du panorama.

De son voyage à Constantinople, DEBAT-PONSAN ramène non seulement une série d'études pour le panorama mais encore plusieurs esquisses très intéressantes : *Le cimetière d'Eyub*, *Les toits d'Istanbul et le Bosphore*, *Vue du Bosphore*, *Une ruelle d'Istanbul*, *Cavalier turc* et *Le massage, scène de hamman*. Le peintre a également séjourné à Smyrne, sujet de quelques tableaux : *Un coin de bazar à Smyrne* et *Souvenir de Smyrne*⁶. Malheureusement aucune autre information concernant le voyage des trois peintres à Constantinople n'a été trouvée.

4. *Le Figaro* du 25 novembre 1881.

5. *Debat-Ponsan Toulouse 1847-Paris 1913*, Paul RUFFIE, 2005, p. 43.

6. *Ibid.*, p. 44-46.

Copenhague

Les peintres GARNIER, DELACROIX, DEBAT-PONSAN et MARQUET s'installent avec leur famille à Klempemborg, village au bord de l'eau, situé à une vingtaine de kilomètres de Copenhague. Des élèves de DELACROIX, des amis comme LEMICE-TERRIEUX et l'acteur SAINT-GERMAIN viennent s'adjoindre à cette joyeuse et jeune colonie française⁷. Tous les matins, par le train les peintres vont à Copenhague pour travailler au panorama.

DEBAT-PONSAN préside à la composition générale, assisté de Gaston MARQUET. DELACROIX travaille une grande partie de la marine, côté de Galata et de Péra. GARNIER s'occupe des figures et DEBAT-PONSAN aurait peint la mer et les bateaux à droite du pont ainsi que la ville à l'horizon. De jeunes élèves de DELACROIX exécutent sous sa direction le ciel⁸.

Le 13 mai 1883 le nouveau panorama est achevé et le 14, il ouvre au public.

Le Panorama de Constantinople

«Le soleil brille et joue un grand rôle dans l'impression. Le ciel... répand partout l'éclat. La gamme en est des plus heureuses. La chaleur est répandue dans tout l'ensemble. Le spectateur contemple et la couleur locale le subjugué⁹. »

«C'est moins à vrai dire, une vue générale de Constantinople que celle de la Corne d'Or... Néanmoins, le panorama... est très intéressant et donne une idée exacte de la Corne d'Or et des quartiers de Stamboul, de Galata et de Péra qui s'étagent sur les deux rives. L'aspect général du port, le Chrysokeras des anciens, est rendu avec une fidélité scrupuleuse. Le panorama reproduit tout aussi heureusement le mouvement incessant du pont de Karakeui, qui relie Galata à Stamboul et est le passage le plus fréquenté. Les costumes et l'allure des types innombrables de la foule qui s'y presse sont d'une vérité entière. Grandes dames turques en voiture..., *effendis* de la Porte s'avancant avec la gravité dont ils ne se départent jamais, *hamals* (portefaix) pliant sous le poids de leur charge, marchands d'oranges, de café, de *helva* attendant l'acheteur, cavaliers circassiens défilant fièrement, pompiers courant d'un train d'enfer à l'incendie signalé, Albanais, Bulgares, prêtres grecs, derviches, chaises à porteur, bohémiennes, diseuses

7. *Gil Blas*, 31 mai 1914.

8. *La Revue Normande et Parisienne*, n°7, juillet 1885.

9. *Ibid.*

de bonne aventure, toutes ces figures pittoresques vivent et donnent le désir de visiter la ville merveilleuse¹⁰. »

Le *Panorama de Constantinople* sera ensuite exposé à Amsterdam. Une notice explicative en néerlandais d'une quinzaine de pages, est publiée en 1883¹¹. D'après les minutes de la société commanditaire, ce panorama a eu en dix mois et demi, 109 717 entrées, soit une moyenne de 348 visiteurs par jour. Des dividendes seront versés aux actionnaires et aux membres fondateurs¹².

Paris

Dans la capitale française, ce *Panorama de Constantinople*, ouvre au public le 16 juin 1885. Le prix de l'entrée est deux francs en semaine et un franc le dimanche. Une notice explicative en français de 14 pages, est rédigée¹³. Dans de nombreux journaux, pendant plusieurs mois, on peut lire l'annonce suivante : « Panorama des Champs-Élysées, côté gauche après le palais de l'industrie, magnifique *Panorama de Constantinople*, la plus belle vue du monde entier. »

« Tout Paris voudra voir Stamboul, la vieille cité byzantine, avec Sainte Sophie et ses minarets, et séparée par la Corne d'Or et son superbe pont en fer de 500 mètres, la ville européenne, Péra, avec ses maisons de banque, les ambassades, les jardins du vieux sérail... Au loin dans l'horizon bleu du ciel et de la mer, les côtes du Bosphore et de la mer de Marmara¹⁴. »

Dans cette rotonde, les 1^{er}, 2 et 4 juin 1886 et les 20 et 21 mai 1887, a lieu une grande vente de charité au profit des Écoles françaises d'Orient¹⁵.

Le *Panorama de Constantinople* ferme pour cause de réparations le 18 mars 1888¹⁶. L'inauguration de l'Exposition universelle de 1889, a lieu le 6 mai. La fermeture du panorama était en fait définitive.

Ce panorama a-t-il eu du succès à Paris ? À cette époque les panoramas sont un genre de spectacle redevenus à la mode comme au début du XIX^e siècle, où il y a eu trois panoramas exposés au Passage des Panoramas et un au boulevard des Capucines. Certains utilisent même l'expression « fièvre

10. *Le Temps*, 17 juin 1885.

11. Un exemplaire de cette notice se trouve à la bibliothèque centrale de l'université d'Amsterdam.

12. *Leeuwarder courant*, 14 avril 1884.

13. *Notice sur le Panorama de Constantinople, vue prise de la Corne d'Or*, J. GARNIER.

14. *La Justice*, 16 juin 1885.

15. *Journal des débats politiques et littéraires* du 1^{er} juin 1886 et *Le Gaulois* du 20 mai 1887.

16. *La Revue des Journaux et des Livres* du 14 octobre 1888.

panoramique » et d'autres « panoramanie » pour désigner cet engouement. Le *Panorama de Constantinople* est en concurrence avec trois autres panoramas dont les entrées sont au même prix : le *Panorama de la bataille de Rezonville* par Alphonse DE NEUVILLE et Édouard DETAILLE, le *Panorama de la bataille de Buzenval* par Théophile POILPOT et Stephen JACOB, et un autre panorama *La prise de la Bastille et le vieux Paris* également par POILPOT et JACOB.

A-t-il été exposé ensuite dans d'autres villes d'Europe ? Que reste-t-il de ce panorama ? Aujourd'hui, le musée de la ville de Copenhague possède une intéressante gravure de C. NIELSEN qui reproduit une partie seulement de ce panorama. On peut y voir des visiteurs sur la plate-forme entourée d'une balustrade, découvrant et contemplant ce *Panorama de Constantinople*.

LOUIS DU CHALARD

Le bifteck tartare en poudre

Méthodes de conservation alimentaire vues par les voyageurs français en Crimée à l'époque moderne

« Une maladie nouvelle s'est répandue en Europe; elle a saisi nos princes, et leur fait entretenir un nombre désordonné de troupes. Elle a ses redoublements, et elle devient nécessairement contagieuse; car, sitôt qu'un État augmente ce qu'il appelle ses troupes, les autres soudain augmentent les leurs: de façon qu'on ne gagne rien par là que la ruine commune... On nomme paix cet état d'effort de tous contre tous... et bientôt, à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats, et nous serons comme les Tartares. »

MONTESQUIEU: *De l'Esprit des lois*, livre XIII, chap. 17¹

Comme cet extrait de l'ouvrage célèbre du penseur politique français du XVIII^e siècle nous le montre, les gens de l'époque des Lumières étaient fascinés par les célèbres Tatares qui habitaient les régions périphériques de l'Europe dont l'appartenance était fort discutée à cette époque. D'autre part, cette fascination était due aussi au passé glorieux des ancêtres des Tatares, la dynastie de Gengis Khan qui réussit à conquérir un empire dont le territoire était le plus étendu dans l'histoire. De nombreux voyageurs – des émissaires, des missionnaires, des commerçants ainsi que des militaires – parcoururent ces régions lointaines pour découvrir les secrets de la civilisation mongole dont les descendants tatares gardaient encore la tradition. Hormis la fameuse tactique de ces fameux cavaliers légers basée sur la surprise et la rapidité, d'autres aspects de leur vie quotidienne, comme les méthodes de marche et de campement ou leurs traditions alimentaires particulièrement spéciales expliquaient leur réussite. Les grandes réformes militaires de l'Europe occidentale à l'époque moderne attiraient de plus en plus l'attention des experts militaires sur l'importance des aliments simples et non périssables qui permettaient la survie des armées de plus en plus nombreuses. D'où l'importance des contacts avec les Tatares de Crimée qui se trouvaient entre l'Empire ottoman et la Russie. Vassal de l'Empire ottoman depuis le XV^e siècle, le khanat de Crimée contrôlait un immense

1. Cité par O.Th. MURPHY, *À la Sublime Porte*, La préparation de Vergennes au Ministère, p. 227.

territoire, un véritable *no man's land* aux confins de la Pologne-Lituanie et de la Russie. Les Tatars lançaient souvent des invasions en particulier contre ces deux États et occasionnellement contre la Hongrie et la Transylvanie en collaboration avec les armées ottomanes. Ces campagnes menées par des armées moyennes leur permettaient de pénétrer profondément dans les territoires ennemis. Leur succès résidait dans leur mobilité et dans la légèreté de leurs troupes².

Le khanat de Crimée était alors un petit État-tampon entre deux puissances et ainsi un terrain très convoité par celles-ci. Les khans de Crimée, à la fois protégés et vassaux du sultan, descendaient de la fameuse dynastie gengisside. Leur armée considérable contribua effectivement aux campagnes ottomanes et sauva à plusieurs reprises l'Empire ottoman au cours du xvii^e siècle³. Avec les progrès des armes européennes, la Russie pétroviennne commença un développement militaire spectaculaire ce qui aboutit à son renforcement considérable vers le milieu du xviii^e siècle. Or, un des objectifs de la diplomatie française de l'époque était la constitution d'un système d'alliance orientale empêchant le rapprochement de l'Empire des Habsbourg de la Russie. Cette coalition englobait l'Empire ottoman, la Transylvanie (jusqu'en 1711), la Pologne, la Suède et la Prusse (jusqu'en 1756). Le but de l'envoi des consuls français en Crimée résidait dans le fait de renforcer ce système d'alliance par le biais de l'emploi de l'armée tatare contre les Russes ou pour les affaires de la Pologne et, deuxièmement, de chercher des possibilités de commerce via la mer Noire⁴. À l'issue de la guerre russo-turque de 1768-1774, la Tauride et la Crimée devinrent russes par le traité de Jassy qui mit fin à l'existence du khanat de Crimée et inaugura une politique de peuplement par des chrétiens, au sein d'une nouvelle entité territoriale appelée Nouvelle Russie⁵.

L'importance de la Crimée pour la France résidait dans sa position géographique au xviii^e siècle. Avec le déclin de l'Empire ottoman et l'émergence de la Russie comme nouvelle puissance européenne, le Khanat de Crimée se trouvait au milieu des conflits entre les deux puissances. L'affaiblissement de la Pologne, pays traditionnellement favorable aux ambitions de la politique extérieure française, rendait la situation de

2. B. L. DAVIES, *Warefare, State and Society on the Black Sea Steppe, 1500-1700*, pp. 17-22. Cf. L. PODHORODECKI, *Chanał Krymski i jego stosunki z Polska w XV-XVIII w.*, pp. 25-28.

3. F. BŁUCI, *La politique française en Mer noire 1747-1789: vicissitudes d'une implantation*, p. 22.

4. *Ibid.* pp. 23-24.

5. Voir à ce sujet: A. FISHER, *Between Russians, Ottomans and Turks: Crimea and Crimean Tatars*. Cf. G. VEINSTEIN, *Missionnaires jésuites et agents français en Crimée au début du xviii^e siècle*, pp. 414-458.

cet État-tampon encore plus précaire. Dans cette situation, la diplomatie française renforçait sa présence dans la région par l'envoi de diplomates et d'agents. Autre point important pour les intérêts français résidait dans les possibilités économiques par le biais des relations commerciales avec la Crimée et dans la région de la mer Noire. Le commerce en Crimée fleurissait dès l'Antiquité et durant le Moyen Âge sous la domination grecque et génoise. L'occupation ottomane mit fin à ce riche commerce et la France qui bénéficiait des célèbres capitulations ne réussit à s'y introduire que vers le milieu du siècle des Lumières. Les voyageurs, diplomates, militaires, missionnaires et aventuriers firent des rapports intéressants sur les possibilités commerciales qui étaient à la fin de l'ancien régime sur le point de se réaliser. Une compagnie de commerce dans la mer Noire fut fondée à Paris en 1768 mais les événements de la guerre russo-turque de 1768-1774 empêchèrent le développement des relations⁶.

Les grands changements militaires favorisaient également ces rapports. Vers la deuxième moitié du XVII^e siècle, les affaires militaires en Occident furent complètement renouvelées. Les historiens militaires anglo-saxons (Michael ROBERTS, Geoffrey PARKER, Jeremy BLACK etc.) parlent d'une véritable « révolution militaire »⁷. Le phénomène concerne l'accélération des innovations techniques concomitamment avec la transformation des armées quant à leur organisation. L'augmentation des effectifs des armées fut une conséquence logique du développement des affaires militaires en Europe. Une armée moyenne au XVII^e siècle comptait environ 40 000 ou 50 000 hommes, mais durant les guerres elle pouvait atteindre des chiffres beaucoup plus élevés. Il en résultait que les méthodes traditionnelles de recrutement se révélèrent inefficaces. Les armées féodales furent successivement remplacées par des armées professionnelles et internationales de mercenaires. Ces derniers étaient recrutés souvent parmi des populations reconquises compétentes pour les tactiques modernes d'infanterie, tels les Suisses, les Irlandais ou les Écossais. Avec la croissance des effectifs des armées, les frais de leur entretien ne cessaient de monter en flèche. Beaucoup d'États européens s'endettaient pendant les guerres et devaient affronter des crises financières sévères en raison de leurs dépenses militaires. En vérité, les dépenses étaient nombreuses pour une armée : en plus des dépenses logistiques (ravitaillement en vivres et en munitions, logement, transports, four-

6. F.ΤÓΤΗ, *La guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron de Tott*, pp. 154-166.

7. Voir à ce sujet: G. PARKER, *The Military Revolution, Military Innovation and the Rise of the West 1500-1800*, Cambridge, 1989.

rages des chevaux etc.) s'ajoutaient des frais liés à l'existence des armées modernes : le coût des uniformes, les frais de l'armement standardisé et de son développement, ceux des services de santé et de la bureaucratie militaire. Les frais de bouche restaient tout de même les plus importants. Par exemple, s'il n'y avait pas d'étapes prévues, les vivres étaient transportés : pour une armée de 30 000 hommes il fallait 250 chariots pour la farine, les fours et le bois. Les échecs de l'armée russe en Crimée durant la guerre russo-turque de 1736-39 étaient dus aux problèmes logistiques des convois trop longs et trop encombrants. En bref, ces changements complexes constituent un véritable tournant dans les affaires militaires qu'on peut qualifier avec raison de « révolution militaire »⁸.

En ce qui concerne le ravitaillement des troupes tatares, elles disposaient d'une mobilité et d'une autonomie incomparables aux grandes armées lourdes européennes. Pour un maximum de mobilité, chaque cavalier tatar disposait de deux ou trois montures pour transporter ses armes, équipement et vivres pour une durée d'au moins un mois. Notons ici que le voyage pour une armée tatare moyenne jusqu'aux périphéries de Moscou prenait une cinquantaine de jours en général⁹. En comparant aux échecs du roi Charles XII et de Napoléon Bonaparte, nous pouvons constater que les troupes tatares bénéficiaient d'une logistique nettement supérieure à celle des armées occidentales. Le point de vue des militaires voyageurs se révèle particulièrement intéressant car leurs relations s'inspirent des problèmes logistiques des armées européennes. Les Tatars, descendants des Mongols qui avait l'Empire le plus étendu de l'histoire universelle, étaient censés avoir des méthodes de ravitaillement très efficaces qui leur permettaient de parcourir de très longues distances avec une légèreté et une autonomie incroyables aux yeux des experts militaires européens. Durant les voyages, ils cherchèrent les secrets dans l'organisation des campagnes des Tatars, dans leur mode de vie nomade et dans les méthodes de préparation et de conservation de leurs nourritures. Parmi ces éléments, nous nous proposons de présenter un choix de témoignages d'auteurs différents sur les usages de conservation alimentaires très répandus en Crimée.

En analysant les stratégies alimentaires des Tatars et des autres peuples nomades de la Crimée dans les sources examinées, nous pouvons constater qu'ils se déplaçaient toujours avec des troupeaux et surtout avec beaucoup de chevaux, ce qui leur permettait d'avoir à leur disposition de la viande

8. Voir à ce sujet: L. BÉLY, *Histoire des relations internationales en Europe xviii^e-xviii^e siècles*, pp. 295-335.

9. B. L. DAVIES, *Warefare, State and Society on the Black Sea Steppe, 1500-1700*, p. 20.

fraîche à tout moment. Un autre moyen de se procurer des aliments était le butin, une de leurs principales ressources pendant les campagnes. « Durant leur vie, et pour ce qu'ils n'ont autre solde, leur est permis de butiner sur l'Ennemy (...) qui fait que les Tartares n'ayant autre loyer sont plus voleurs que de soldats... » comme le remarque Julien BORDIER, écuyer de l'ambassadeur de France à Constantinople au début du xvii^e siècle¹⁰.

La préparation de la viande était très simple et rudimentaire, car ils la mangeaient souvent toute crue, sans cuisson. Cette méthode explique le grand nombre de chevaux, moutons et bœufs dans les armées tatars en campagne qu'ils consommaient successivement durant les opérations militaires. Probablement à cause de la célérité des mouvements de leurs armées ou bien en raison des difficultés de faire du feu en campagne, ils mangeaient les viandes crues ou à peine préparées. Le mythe de l'appétit carnivore excessif des Tatars apparut en Europe dès les premiers contacts avec les voyageurs européens, peut-être grâce à cette description de Jean DE PLAN CARPIN¹¹: « Dans l'alimentation du Mongol entre tout ce qui est mangeable : chiens, loups, renards, chevaux, au besoin même la chair humaine. Ainsi quand ils assiégèrent la ville résidentielle de l'empereur de Chine, les combats se prolongèrent au point que les vivres vinrent à manquer. Quand il ne resta plus rien à se mettre sous la dent, un homme sur dix fut sacrifié pour les repas. Le peuple consomme même les excréments des jumens et des poulains. Nous en avons vus croquer des insectes ; « pourquoi » observe le Mongol, « ne mangerais-je pas ces bestioles, quand mes enfants se nourrissent de la chair et du sang des animaux ? Nous en avons vus même manger des souris »¹².

Les premières informations rapportées en Europe sur le célèbre steak tartare proviennent d'un ingénieur et cartographe du xvii^e siècle, Guillaume LEVASSEUR DE BEAUPLAN¹³. Ayant longtemps servi en Pologne-Lituanie, il en a rapporté de nombreuses observations dans son ouvrage intitulé *Description de l'Ukraine*, publié en 1651 à Rouen. Dans la recette mentionnée, attribuée

10. P. KOEHLER, *Le khatat de Crimée en mai 1607 vu par un voyageur français*, p. 324.

11. Jean DE PLAN CARPIN (vers 1182-1252), religieux franciscain italien et légat du pape Innocent IV en Mongolie.

12. Jean DE PLAN CARPIN, *Histoire des Mongols. Enquête d'un envoyé d'Innocent IV dans l'Empire tartare (1245-1247)*, pp. 168-169.

13. Marquis Guillaume LEVASSEUR DE BEAUPLAN (1595-1685) ingénieur, cartographe. Né à Dieppe vers 1595, il servit dans sa jeunesse en qualité d'officier d'artillerie les rois Sigismond III et Ladislas VII Vasa de Pologne. De 1632 à 1648, il prit part aux campagnes menées contre les Tatars de Crimée. En qualité d'ingénieur, il fut chargé de relever la topographie et les fortifications de l'Ukraine, alors fort mal connues. C'est ainsi qu'il put étudier sur place les mœurs de la population ukrainienne, notamment ceux des cosaques Zaporogues.

aux Tatars de Crimée mais observée également chez les cosaques Zaporogues rencontrés sur le territoire de la future Ukraine, il s'agit de découper des morceaux de filet de cheval d'un à deux doigts d'épaisseur, puis, après les avoir abondamment salés d'un côté pour faire sortir le sang, de les placer sous la selle sur le dos de sa monture. La viande devait rester en place deux heures, puis était retirée et nettoyée de son écume sanglante sur le côté salé. Elle était ensuite retournée sur l'autre face et préparée de la même manière avant qu'elle ne soit jugée prête à être hachée, c'est-à-dire asséchée de son trop-plein de sang, au contraire de la viande simplement crue¹⁴. L'écrivain militaire Charles-Emmanuel DE WARNERY¹⁵, dans son ouvrage sur la science militaire ottomane, attribua cette méthode de préparation à la frugalité des combattants tatars : « Le Tartare est d'aussi bon entretien que son cheval : un morceau de chair de cet animal à demi rôti est pour lui une friandise »¹⁶.

La consommation de la viande crue était très répandue chez d'autres peuples nomades et militarisés, influencés par les méthodes alimentaires des Tatars. Hormis les cosaques au service des armées russes et polonaises, les Kalmouks du tsar se nourrissaient en campagne de la viande crue. WARNERY était très surpris de contempler les manières alimentaires de ces combattants orientaux : « L'an 1742 au mois de novembre, je courais la poste à cheval en Finlande avec le maréchal ROMANZOW, alors capitaine de même que moi. Comme les habitants du pays s'étaient sauvés dans les bois, l'on avait établi des relais de cosaques et de Calmouques dont chacun avait plusieurs chevaux, nous arrivâmes de nuit à une maison de poste où nous trouvâmes dix ou douze de ces Huns, assis autour d'une grande table sur laquelle ils avaient tracé un damier. Deux jouaient aux échecs et les autres les regardaient avec une telle attention qu'aucun ne daigna tourner la tête pour nous voir. La chambre était tapissée de chair de cheval dont l'on avait ôté les os qui puait à empoisonner tout autre qu'un Calmouque »¹⁷.

Jusqu'au XVIII^e siècle, les Européens avaient des idées très vagues et peu fiables sur les nourritures des militaires tatars. Ce fut alors que le gouvernement de Versailles commença à employer des consuls auprès des khans de Crimée. Le titre de consul de France en Crimée n'était pas le sommet d'une carrière diplomatique. Dans un premier temps, c'était un médecin français

14. G. L.V. BEAUPLAN, *Description d'Ukraine, qui sont plusieurs provinces du Royaume de Pologne*, pp. 38-40.

15. Sur la vie de Charles-Emmanuel DE WARNERY (1720-1786) : E. SCHUMACHER, *Ein schweizerischer Militärschriftsteller des achtzehnten Jahrhunderts*, pp. 432-440 ; S. STELLING-MICHAUD, *Un maître oublié : Le général-major Warnery*, pp. 348-358.

16. Ch.-E. DE WARNERY, *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes*, p. 102.

17. *Ibid.* p. 145-146.

auprès du khan qui avait reçu cette charge¹⁸. En général, au cours du XVIII^e siècle, la nomination des consuls se faisait par lettres de provisions du roi. Néanmoins, dans la première moitié du siècle, l'ambassadeur de France à Constantinople avait pu déléguer des consuls dans différentes régions sur le territoire de l'Empire ottoman y compris la Crimée. La situation changea en 1756, date à laquelle ce pouvoir de l'ambassadeur fut supprimé au profit du roi. L'ambassadeur conserva uniquement la nomination des consuls de France en Crimée¹⁹. En 1767, exceptionnellement, le roi nomma François baron DE TOTT²⁰, un officier d'origine hongroise, consul de Crimée avec une mission fort délicate. Selon ses instructions, il devait agir en faveur des insurgés polonais et tenter de provoquer un conflit entre la Russie et l'Empire ottoman. Un autre but de sa mission portait sur le développement du commerce de la mer Noire. Ses instructions comprenaient aussi une mission de curiosité générale exprimée de la part du roi : « Il s'occupera aussi du soin de rassembler des connoissances sur les differens objets qui peuvent intéresser le service ou la curiosité du Roi sur les mœurs, les usages, le gouvernement des nations tartares, sur la nature du sol, sur la situation des ports, des villes, et des forts et sur tout ce qui peut intéresser dans un pays dont on n'a jusqu'ici que des relations fort vagues et des notions peu approfondies »²¹.

En réalité, François DE TOTT était le premier voyageur occidental qui fournissait des informations précises sur les habitudes alimentaires des Tatars avec qui il fit même la campagne de 1769 en Ukraine. D'après le témoignage du baron DE TOTT, les Tatars de Crimée vivaient très simplement et leurs nourritures de base se limitaient surtout à des aliments de base non périssable, et la viande passait pour un repas de fête pour la plupart des cavaliers tatars : « Aucun peuple ne vit plus sobrement. Le millet & le lait de jument sont sa nourriture habituelle : cependant les Tartares sont très-carnivores ; un Noguais peut parier qu'il mangera tout un mouton, & gagner ce pari sans se donner une indigestion »²².

18. « Vous scavés que ce consulat dans l'origine fut un titre donné il y a quarante ans à un medecin françois que servoit un Khan des Tartares. » Lettre de SAINT-PRIEST à CHOISEUL du 15 avril 1769 (Constantinople) Centre des Archives diplomatiques de Nantes (CADN), Constantinople série A, fonds Saint-Priest 44, p. 769

19. F. BILICI, *La politique française en Mer noire 1747-1789 : vicissitudes d'une implantation*, p. 24.

20. Sur la vie de François DE TOTT voir F. TÓTH : *Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'ancien régime. François DE TOTT (1733-1793)*.

21. Bibliothèque municipale de Versailles, collection Ms, série L. 278 (LEBAUDY Mss 4° 117-119). Baron François DE TOTT. *Mission de Crimée*. I (4° 117). F. I. *Mission de Crimée en 1767*. Tome premier. fol. 21.

22. *Mémoires du baron DE TOTT sur les Turcs et les Tartares*, Maestricht 1785. p. 174

Le véritable secret des cavaliers tatars résidait dans leurs aliments de base consommés durant leurs voyages. Le baron DE TOTT nous renseigne également sur la manière de vivre des Tatars nomades qui portaient des sacs de farine leur permettant de voyager pendant un mois : « ...il met dans un petit sac pour trente jours de vivres en farine de millet rôti ; six livres de farine lui suffisent pour cela. Ses provisions faites, il monte à cheval, ne s'arrête qu'au soleil couché, met des entraves à sa monture, la laisse paître, soupe avec sa farine, s'endort, se réveille, & se remet en route »²³.

Par ailleurs, le baron DE TOTT, témoin oculaire d'une campagne militaire, nous donne également une description de la méthode de préparation des bouillies à base de farines de blé et de viande : « Je fus curieux de connaître l'espèce de nourriture qu'ils prenaient, & d'ajouter leurs mets à la bonne chère qu'on me préparait. Le Mirza, auquel je confiai ma fantaisie, en sourit, & dépêcha un Tartare avec ordre de rassembler tout ce qui pouvait la satisfaire : cet homme revint bientôt avec un vase plein de lait de jument, un petit sac de farine de millet rôti, quelques ballottes blanches de la grosseur d'un œuf & dures comme de la craie, une marmite de fer, & un jeune Noguais médiocrement bien vêtu, mais le meilleur cuisinier de la horde. Je m'attache d'abord à bien suivre ses procédés ; il met de l'eau dans sa marmite jusqu'aux trois quarts ; ce qui pouvait faire deux pintes ; il y ajoute environ six onces de farine de millet rôti ; il met son vase auprès du feu, tire une spatule de son gousset, l'essuie sur sa manche, remue circulairement du même côté, & jusqu'au premier frémissement de la liqueur : il demande alors une des ballottes blanches, (c'était du fromage de lait de jument saturé de sel & desséché,) la fait casser par petits morceaux, jette ces morceaux dans son ragoût, continue à tourner dans le même sens ; la bouillie s'épaissit ; il tourne toujours, mais vers la fin avec effort, jusqu'à consistance de pain cuit sans levure ; il retire alors sa spatule, la remet dans son gousset, renverse la marmite sur sa main, & me présente un cylindre de pâte feuilletée en spirale. Je m'empressai d'en manger, & je fus véritablement plus content de ce ragoût que je ne l'avais espéré. Je goûtai aussi le lait de jument, que j'aurais peut-être trouvé aussi bon, sans un peu de prévention dont je ne pus garantir mon jugement »²⁴.

Un autre secret des descendants du Gengis Khan fut la viande séchée (*bastirma*), en morceaux et même en poudre. La méthode de conservation la plus courante était de sécher la viande « à la tartare ». La viande coupée

23. *Ibid.*, p. 167.

24. *Ibid.*, p. 168.

en lamelles et exposée au soleil fut séchée par le vent et fut éventuellement épicée et fumée aussi. Le mot d'origine turco-tatar fut introduit dans beaucoup de langues européennes ; dans les textes français on utilise le plus souvent la forme de *pastourma*. En langue hongroise il apparaît sous forme hongarisée *pásztormány*. L'origine du mot signifie une viande pressée et séchée ce qui peut remonter aux méthodes de préparation de la viande pressée sous la selle des chevaux. Une première description du *pastourma* remonte au voyage de Guillaume DE RUBROUQUE au XIII^e siècle : « Ils mangent indifféremment de toutes sortes de chairs mortes ou tuées, car entre tant de troupeaux de bêtes qu'ils ont, il n'est pas possible qu'il n'en meure beaucoup d'elles-mêmes ; toutefois en été tant que leur *cosmos* ou lait de jument dure, ils ne se soucient pas d'autre nourriture ; de sorte que si alors il arrive que quelque bœuf ou cheval meure ils le sèchent, coupé par petites tranches, le pendant au soleil et au vent ; ainsi la chair se sèche sans sel, ni sans aucune mauvaise senteur. Ils font des andouilles de boyaux de cheval, meilleures que celles qui se font de pourceau, et mangent cela tout fraîchement, gardant le reste des chairs pour l'hiver »²⁵.

Leurs méthodes n'ont pas beaucoup changé, comme nous le montrent les descriptions des voyageurs du XVIII^e siècle. Le souper militaire du khan pendant la campagne d'hiver de 1769, relaté par le baron DE TOTT, donne toute une série d'aliments non périssables communs ou même de luxe : « Jusques-là j'avais été nourri par le Prince ; nos provisions étaient toujours fraîches & je n'avais pas été à portée de juger de celles qui nous étaient destinées pendant le cours de la campagne : mais la disette des vivres au camp d'Olmar nous y prépara le premier souper vraiment militaire. Je l'attendais sans inquiétude, mais non sans appétit, lorsque les Officiers de la bouche vinrent disposer la table de campagne ; elle consistait en un plateau rond de cuir de roussi, d'environ deux pieds de diamètre : deux sacs accompagnaient ce plateau ; de ces sacs l'on tira d'excellent biscuit & des côtes de cheval fumées, sur le bon goût desquelles les éloges ne tarirent point. De la poutargue, du caviar²⁶ & des raisins secs, en succédant à ce service, complétèrent le festin. Comment trouvez-vous la cuisine Tartare, me dit le Kam en riant ? Effrayante pour vos ennemis, lui dis-je »²⁷.

L'aliment de base des troupes tatares était ainsi une sorte de bouillie de farine et du fromage sec à base de lait de jument avec du *pastourma* en

25. *Voyage remarquable de Guillaume DE RUBROUQUE*, p. 111.

26. La poutarque & le caviar sont des œufs de poisson salés, mais différemment préparés. (Note du baron DE TOTT).

27. *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, Maestricht 1785, p. 211.

morceau ou en poudre. La viande séchée en poudre constitue d'ailleurs un aliment de base des Mongols de nos jours, ce qui remonte aux moyens de conservation des leurs ancêtres nomades. La préparation du *pastourma* pouvait se faire durant la campagne même et, selon les témoignages des relations de voyage les Tatars avaient des moulins portatifs à leur disposition pour la pulvérisation de leurs aliments²⁸.

La question d'une éventuelle introduction des produits alimentaires non périssables des Tatars de Crimée fut évoquée au sein du gouvernement de Versailles. La mission du baron DE TOTT avait pour but de recenser les produits intéressants pour le commerce français, et il en envoya des rapports régulièrement aux ministres des affaires étrangères et de la guerre. Le duc DE CHOISEUL, fort content des résultats du travail de son envoyé en Crimée, s'intéressa de plus en plus aux affaires de cette région. Il informa le baron, dans sa lettre du 18 février 1768, des progrès réalisés en France dans le développement du commerce dans la région de la mer Noire : « Il est bon que vous soyés prevenu qu'il vient de se former à Paris une compagnie pour trafiquer dans la mer Noire ; vous verrés l'idée générale sur la quelle cette vaste entreprise est fondée, dans le prospectus dont je vous envoyé ci joint une copie »²⁹.

Hormis ses obligations diplomatiques, le baron DE TOTT consacra un temps considérable à l'étude des possibilités du commerce français dans la région de la mer Noire. Celui-ci fit d'ailleurs des progrès considérables durant cette période où Constantinople était largement dominée par la suprématie commerciale française. Néanmoins, dans sa correspondance diplomatique, il ne cacha pas ses doutes sur le succès du commerce avec les Tatars. Dans sa lettre du premier août 1768 il écrivit au duc DE CHOISEUL que les Tatars étaient « aussi riches qu'avares, et que ce ne sera qu'avec le temps qu'il sera possible d'y introduire quelque luxe »³⁰... Malheureusement, les conséquences de la guerre, et en particulier la dispersion de la colonie française de Caffa (Kefe en turc) en 1769³¹, mirent un terme provisoire à ce projet personnel du baron.

28. M. IVANICS, *A Krími Kánság a tizenötéves háborúban*, p. 50-51.

29. Lettre de CHOISEUL à TOTT (Versailles, le 18 février 1768) Bibliothèque municipale de Versailles, collection Ms, série L. 278 (LEBAUDY Mss 4° 117-119). Baron François DE TOTT. *Mission de Crimée*. II (4° 118). F. I n. ch. *Mission de Crimée et (sic) 1768*. Tome second, p. 11.

30. Archives du ministère des Affaires étrangères (La Courneuve), Correspondance Politique Turquie Suppl. 17bis fol. 8.

31. Il s'agit ici surtout d'un comptoir français fondé très probablement pendant l'été 1768 par Guillaume LAPARTERIE & Cie, MARIN et fils et DALBOUR et fils, tous négociants marseillais. En 1769, à cause de la guerre, ils se rendirent au plus vite à Istanbul. Cf. F. BILICI, *La politique française en Mer noire 1747-1789 : vicissitudes d'une implantation*, p. 90.

La guerre russo-turque de 1768-1774 eut des conséquences lourdes sur les projets français en Crimée. Après le traité de paix de Kütchük-Kaynardja (1774), le khanat de Crimée désormais indépendant était *de facto* à la merci de la Russie avant d'être définitivement incorporé dans l'empire de la tsarine. Son fameux projet grec envisagea la création d'un nouvel empire grec orthodoxe dont Constantinople serait la capitale. Le nouvel empereur Joseph II soutint ce projet, puisqu'il espérait des avantages territoriaux de cette politique de partage de l'Empire ottoman. Les spéculations commencèrent alors sur le sort de l'Empire ottoman et, dans les cabinets européens, les projets de partage de l'Empire ottoman se multiplièrent. Dès 1783, Catherine II annexa officiellement la Crimée où elle fit une entrée triomphale en 1786 au cours d'un splendide paysage soigneusement préparé par Grigori Alexandrovitch POTEKINE, ancien amant de la tsarine et gouverneur de la Nouvelle Russie. En 1788, une nouvelle guerre éclata entre la Turquie et l'Autriche, d'une part, et la Russie, d'autre part. Il en résulta de nouvelles annexions russes, en vertu du traité de paix de Jassy signé en 1792, notamment la Turquie dut céder à la Russie la côte entre le Dniestr et le Bug. Les contemporains regardaient assez souvent sa chute dans l'évolution irrésistible de l'histoire. Par exemple, VOLNEY, dans ses *Ruines*, constatait ainsi l'établissement du nouvel ordre : « Ce n'est qu'un préliminaire. Ces Tartares ont été et seraient encore des voisins incommodes, on s'en débarrasse; leur pays est d'une grande convenance, on s'en arrondit; et pour le prélude d'une autre révolution, le trône des Guérais est détruit »³².

En dépit de la nouvelle constellation politique, les remarques sur les méthodes de conservation alimentaire des Tatars par les voyageurs, diplomates et militaires français ne disparurent pas complètement. En 1787, le diplomate et écrivain Claude-Charles DE PEYSSONNEL publia un ouvrage sur le commerce de la mer Noire (*Traité sur le commerce de la mer Noire* (2 vol.), Paris, 1787.). Dans ce livre, qui avait une certaine influence dans les milieux du gouvernement de Versailles, il fit état des produits alimentaires de la Crimée susceptibles d'être introduits en France. Il y évoqua notamment les viandes salées et conservées « à la tartare » (les *pastourmas*), mais constata aussi que, pour des raisons vraisemblablement culturelles, « la consommation de cet article se fait dans les états du Khan, et il n'en passe point dans l'étranger »³³.

32. C.-F. de Ch. VOLNEY, *Les Ruines ou méditation sur les révolutions d'un empire*, Paris, 1792, pp. 60-61.

33. C.-Ch. DE PEYSSONNEL, *Traité sur le commerce de la mer Noire* tome I, pp. 156-157.

Les voyageurs des années 1780, tels le prince DE LIGNE ou Milady CRAVEN, tous les deux faisant partie du cortège triomphal de Catherine II en Crimée, exaltèrent déjà les succès des méthodes culinaires importées en Crimée par les Russes. Milady CRAVEN assista à un banquet à Bahçesaray où elle fut frappé par les goûts exquis des repas présentés par les Russes : « En me rendant ici, j'ai dîné au poste du chef Cosaque, & la manière dont on m'a traitée étoit tout-à-fait cosaque. Une longue table pour trente personnes, à l'un des bouts étoit un cochon rôti de moyenne grosseur, à l'autre bout un mouton aussi rôti, au milieu de la table une jatte immense de lait caillé. Il y eut aussi quelques hors-d'œuvre préparés pour les Russes & pour moi, & où le cuisinier avoit fait de son mieux pour flatter notre goût. Le vieux guerrier vouloit me faire goûter de plus de trente sortes de vins de son pays, qui est sur les bords du Don: je me contentai d'en boire de trois ou quatre espèces, dont plusieurs me parurent fort bons »³⁴. Le prince DE LIGNE, aristocrate bien célèbre pour ses goûts de la table, s'exalta également en voyant les progrès de la civilisation culinaire apportée par les Russes dans la Crimée : « On a traversé pendant plusieurs jours des espaces immenses de déserts, d'où Sa Majesté a chassé les Tartares Zaporogues, Budjacks et Nogays, qui, il y a dix ans, menaçoient ou ravageoient l'empire. Ces lieux étoient ornés de tentes magnifiques pour les déjeuners, goûters, soupers, dîners et couchers; et ces campemens décorés avec une pompe asiatique, présentoient le spectacle le plus militaire. Ces mêmes déserts seront bientôt transformés en champs, en bois et en villages; ils sont déjà l'habitation de plusieurs régimens, et ils deviendront bientôt celle de paysans qui s'y établiront à cause de la bonté du terrain »³⁵.

Au terme de notre investigation, les méthodes de conservation alimentaires des peuples nomades de la Crimée d'après les témoignages des différents voyageurs français nous apparaissent comme éléments d'un modèle logistique fort intéressant pour les armées occidentales de plus en plus nombreuses. Les voyageurs militaires insistaient particulièrement sur cet aspect de leurs observations. Néanmoins, les tentatives de commercialisation et d'adaptation des produits de conservation alimentaires furent vouées à l'échec à la fin de l'ancien régime. L'échec de l'introduction de

34. *Voyage en Crimée et à Constantinople, en 1786 par Miladi CRAVEN*, pp. 240-241.

35. Prince DE LIGNE, *Lettres à la marquise DE COIGNY écrites de Crimée*, pp. 89-90.

ces méthodes et produits s'explique avant tout par des différences culturelles quasiment insurmontables entre les deux civilisations qui conservaient naguère assez fortement leurs habitudes culinaires. D'autre part, les événements politiques et militaires survenus après la guerre russo-turque de 1768-1774, surtout l'annexion de la Crimée à la Russie en 1783, entraînèrent brutalement les relations entre le Khanat de Crimée et la France. L'intégration de la Crimée dans l'Empire russe transforma la société nomade des indigènes et mit un terme non seulement à la domination tatare dans ces contrées mais également aux projets d'influence française.

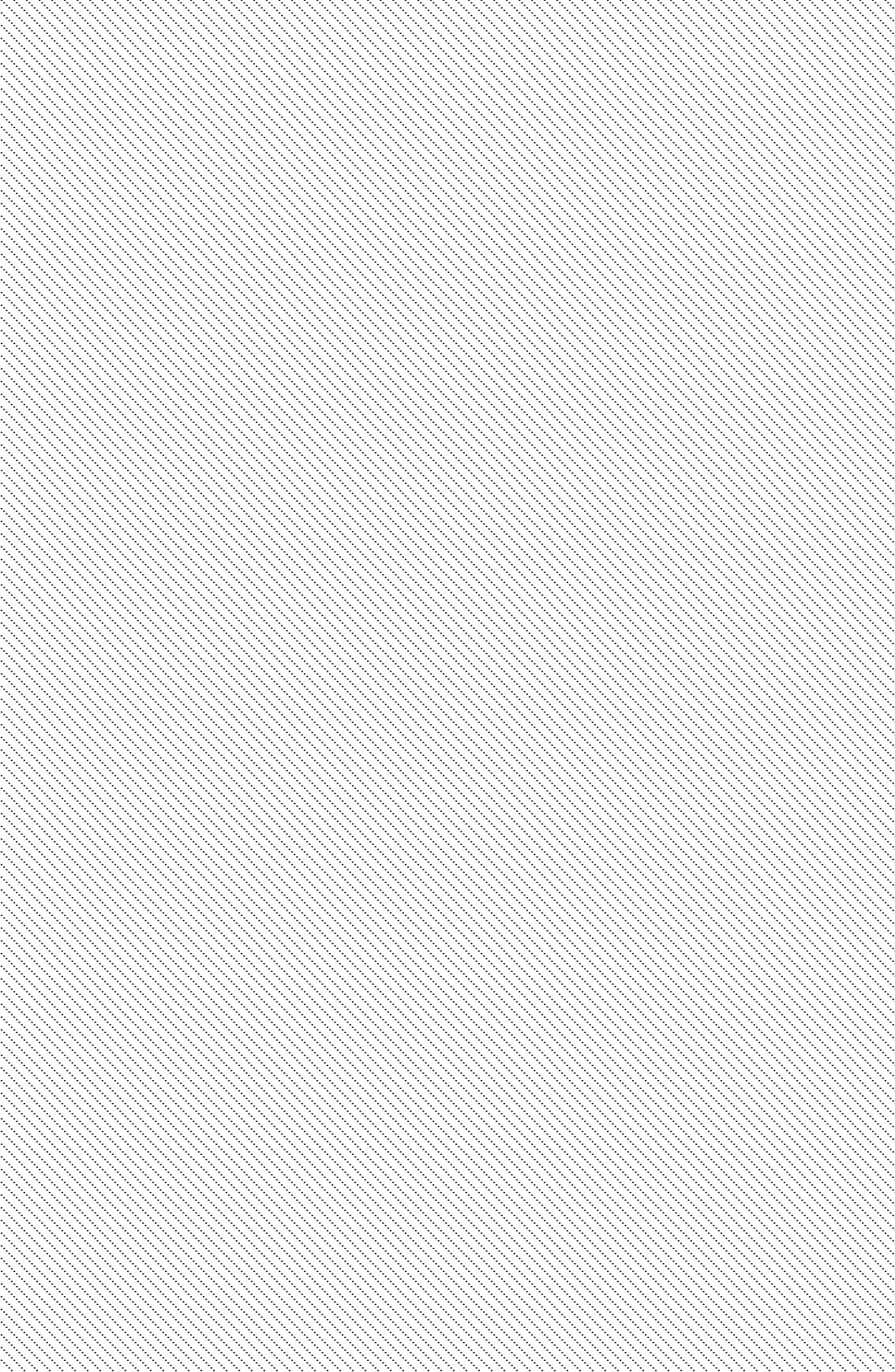
Ferenc Tóth

Bibliographie

- BILICI Faruk, *La politique française en Mer noire 1747-1789: vicissitudes d'une implantation*, Istanbul, The Isis Press, 1992.
- BEAUPLAN Guillaume LE VASSEUR, *Description d'Ukraine, qui sont plusieurs provinces du Royaume de Pologne*, Rouen, 1645.
- BÉLY Lucien, *Histoire des relations internationales en Europe XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1992.
- Voyage en Crimée et à Constantinople, en 1786 par Miladi CRAVEN*, Londres (et à Paris), 1789.
- DAVIES Brian L., *Warefare, State and Society on the Black Sea Steppe, 1500-1700*, London and New York, Routledge, 2007.
- FISHER Alan, *Between Russians, Ottomans and Turks: Crimea and Crimean Tatars*, Istanbul, The Isis Press, 1998.
- IVANICS Mária, *A Krimi Kánság a tizenöt éves háborúban* (Le Khanat de Crimée dans la Longue Guerre), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1994.
- KOEHLER Paule, « Le khanat de Crimée en mai 1607 vu par un voyageur français », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 12 n° 3, 1971, pp. 316-326.
- Prince DE LIGNE, *Lettres à la marquise de Coigny écrites de Crimée*, Paris, La Combe, 1947.
- MURPHY Orville Theodore, « à la Sublime Porte, La préparation de Vergennes au Ministère » in *Revue d'histoire diplomatique*, vol. 101 (1987), pp. 227-237.
- PARKER Geoffrey, *The Military Revolution, Military Innovation and the Rise of the West 1500-1800*, Cambridge, 1989.

- PEYSSONNEL Claude-Charles de, *Traité sur le commerce de la mer Noire* (2 vol.), Paris, 1787.
- PLAN CARPIN Jean DE, *Histoire des Mongols. Enquête d'un envoyé d'Innocent IV dans l'Empire tartare (1245-1247)*, Paris, éditions Franciscaines, 1961.
- PODHORODECKI Leszek, *Chanat Krymski i jego stosunki z Polska w XV-XVIII w.*, Warszawa, 1987.
- Voyage remarquable de Guillaume DE RUBRUQUIS, envoyé en ambassade par le roi Louis IX en différentes parties de l'Orient: principalement, en Tartarie et à la Chine, l'an de nôtre Seigneur, MCCLIII*, La Haye (Jean Neaulme), 1735.
- SCHUMACHER Edgar, *Ein schweizerischer Militärschriftsteller des achtzehnten Jahrhunderts*, *Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*, n° 7/82, juillet 1936, pp. 432-440.
- STELLING-MICHAUD S., *Un maître oublié: Le général-major WARNERY*, *Revue Militaire Suisse*, n° 7/81, juillet 1936, pp. 348-358.
- TÓTH Ferenc, *Un diplomate militaire français en Europe orientale à la fin de l'ancien régime. François DE TOTT (1733-1793)*, Istanbul, éditions Isis, 2011.
- TÓTH Ferenc, *La guerre russo-turque (1768-1774) et la défense des Dardanelles. L'extraordinaire mission du baron DE TOTT*, Paris, éd. Economica, 2008.
- Mémoires du baron DE TOTT sur les Turcs et les Tartares, Maestricht 1785*. (Bibliothèque des correspondances, Mémoires et journaux, N° 7), éd. par Ferenc TÓTH, Paris-Genève, Honoré Champion, 2004.
- VEINSTEIN Gilles, *Missionnaires jésuites et agents français en Crimée au début du XVIII^e siècle*, *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 10 n° 3-4, juillet-décembre 1969 pp. 414-458.
- VOLNEY Constantin-François DE CHASSEBCEUF, *Les Ruines ou méditation sur les révolutions d'un empire*, Paris, 1792.
- DE WARNERY Charles-Emmanuel, *Remarques sur le militaire des Turcs et des Russes; sur la façon la plus convenable de combattre les premiers; sur la marine des deux empires belligérants; sur les peuples qui ont joint leurs armes à celles de Russie, tels que sont les Géorgiens, Colchidois, Mainottes, Monténégrins, Albanois, chrétiens grecs etc. etc., avec diverses observations sur les grandes actions qui se sont passées dans la dernière guerre d'Hongrie, et dans la présente en Moldavie; comme aussi sur l'expédition de la flotte russe en Grèce; et sur celle du Comte DE TOTTLEBEN: avec des plans*, Breslau, Chez Guillaume Théophile Korn, 1771.

Recensions



1914-1918 – Le 157^e Régiment d'Infanterie dans la Grande Guerre

Marion DEBOUT¹

Archives départementales des Hautes-Alpes,
septembre 2014, 192 pages

En cette période de commémoration de la Grande Guerre où tout un chacun a été invité à rechercher dans les archives familiales, nous arrive un très joli document édité par les Archives départementales des Hautes Alpes : sa composition graphique et ses illustrations le rendent très attrayant. Extrêmement bien documenté, il traite d'un sujet plus rarement évoqué, les poilus d'Orient², probablement parce que moins nombreux sont les textes et les souvenirs qui ont été consacrés aux soldats qui ont combattu sur la partie orientale du front.

Les généraux français gardaient en mémoire, dans leurs plans de guerre, le vieux rêve du cardinal de RICHELIEU d'« abaisser la Maison d'Autriche ». JOFFRE avait obtenu en octobre 1916 que ce front d'Orient soit considéré par les Alliés comme opérationnel, pour déboucher sur Sofia et Vienne. L'armée d'Orient vivra d'abord les campagnes de Macédoine (Albanie, les Lacs, la Grèce) et l'armée de Salonique devient un élément important de ce front d'Orient.

Présentement, il est question plus particulièrement du 157^e R.I. (régiment d'infanterie), un élément de la 76^e D.I. (division d'infanterie) envoyée en renfort à Salonique par JOFFRE, avant de quitter son poste en décembre 1917. Ce régiment s'était battu à Verdun-Avocourt en 1916 avant d'être affecté dans les Balkans. Ces hommes, qui étaient nommés « les Alpins » combattirent ainsi en Macédoine, en Bulgarie, sur le Danube, et connurent aussi les tentatives des « Troupes rouges » venues de Budapest pour s'emparer de Szeged, aux marches de la Hongrie...

L'auteure de ce livre, Marion DEBOUT, archiviste-paléographe, est une ancienne élève adhérente à l'AAÉALO et, outre ses connaissances historiques qu'elle nous fait partager, elle a puisé à la source des souvenirs

-
1. Marion DEBOUT est une ancienne élève, diplômée d'arabe et de persan, adhérente à l'AAÉALO. Elle fut conservateur en chef de la BIULO.
 2. Pierre MIQUEL a traité ce sujet, *Les Poilus d'Orient*, Fayard, février 1998.

familiaux l'essence même de cet ouvrage. Sont ainsi mis à notre disposition et à notre connaissance un extrait du J.M.O (Journal des marches et opérations) dudit 157^e R.I., en date de mars à juin 1919, mais aussi et surtout le carnet de guerre de Marcel DEBOUT, son père qui y était brancardier. Celui-ci relate, en 48 pages manuscrites le quotidien de ces hommes entre le 1^{er} août 1914 et le 17 août 1919. Car l'armée d'Orient est restée mobilisée aux marches de la Hongrie bien après le 11 novembre 1918, jusqu'en août 1919, et ce qu'elle a vécu lui forge un destin particulier, révélateur des affrontements qui ont suivi. Ces documents soulignent non seulement les problèmes d'alors, mais laissent entrevoir en ce début de xx^e siècle les menaces de troubles pour l'avenir...

Le style soigné et très vivant de Marion DEBOUT rend aisée la lecture de ce petit ouvrage qui, en plus d'être un hommage indirect à son père, nous révèle, évoqué par le J.M.O. le vécu au quotidien de ces courageux poilus d'Orient. Comme elle le dit elle-même : « On ne dira jamais assez l'intérêt de ces documents qui relatent la guerre au jour le jour dans sa nudité prise sur le vif, et il émane de leur présence massive une vie puissante qui ne saurait laisser insensible. »

Françoise MOREUX

Assise – Une rencontre inattendue

François CHENG¹

Éditions Albin Michel, novembre 2014, 52 pages, 9,50 €

« Ah, c'est là *le* lieu, mon lieu ! C'est là que mon exil va prendre fin ! »

Voilà ce qui s'est imposé à François CHENG lorsqu'il a découvert Assise dans les années 50, lorsqu'il s'était joint à un groupe d'étudiants pour quelques jours d'excursion en Italie (Rome et Assise). À cette époque, à l'été 1961, il se dit avoir été « en perdition ». Exilé, ne maîtrisant pas encore le français, en proie à une angoisse existentielle, proche du désespoir, il avait vu dans ce court voyage comme une « évasion ».

1. François CHENG est membre du Comité d'honneur de l'AAÉALO. Voir également sa récente distinction dans la rubrique « Actualités » du présent numéro (pp. 39-43).

Ce court récit permettra à ceux qui ne connaissent pas encore François CHENG, et même à ceux qui le connaissent, de le comprendre, de comprendre l'homme et comment son « destin » (au sens chinois de *ming* 命) s'est scellé dans la découverte de saint François, celui dont il adoptera le prénom pour lui-même. C'est dire l'importance capitale de cette « rencontre ». Car il s'agit bien là d'une rencontre, de personne à personne, une fin qui est un véritable commencement, comme si la « tragédie » de la vie humaine avait pris son véritable sens dans un possible renouveau.

Ce petit livre délicieux peut être lu et relu plusieurs fois, on est assuré à chaque fois d'y trouver ce qu'on ignorait être en train de chercher.

Françoise MOREUX

Chindiafrique

Jean-Joseph BOILLOT et Stanislas DEMBINSKI

Éditions Odile Jacob, Paris, 2014, 422 pages, 10,90 €

Au terme d'une recherche de 10 ans, nos auteurs, expert français² et journaliste³, nous offrent dans un ouvrage encyclopédique les projections 2030 de ces trois nouveaux géants du monde : Chine, Inde, Afrique, avec la question brûlante : seront-ils le fondement du monde de demain ? Pour ce faire, ils utilisent, avec force chiffres et graphiques, un condensé des innombrables rapports prospectifs que produisent ONU, OCDE, *RAND Corporation*, *World Watch Institute*, etc. auxquels ils adjoignent leurs réflexions personnelles, fondées sur un long séjour en Inde et moult voyages dans les deux autres géants.

Ce sont deux Européens voyant l'Europe qui stagne au plan démographique à 1 milliard d'habitants, alors que les trois géants offrent 4,5 milliards d'habitants, et surtout 2/3 de la jeunesse mondiale à l'horizon d'une génération, soit en 2030.

C'est donc un défi que ces trois géants lancent au monde de 10 milliards d'habitants, leurs élites sont de plus en plus nombreuses, les ressources naturelles regorgent en Afrique qui, bien sûr, n'est pas un modèle de stabilité mais un ensemble de nombreux états aux politiques diverses.

1. Cet ouvrage paru en janvier 2013 paraît en octobre 2014 en version de poche

2. Jean-Joseph BOILLOT est cofondateur de l'Euro-India Economic & Business Group (EIEBG)

3. Stanislas DEMBINSKI a été rédacteur en chef de l'émission télévisée *Éco et Quoi* sur Paris Première

Ces trois hyper-États recèlent une masse énorme de ressources agricoles, de matières premières rares, les hydrocarbures étant les moins bien représentés, sauf au Nigéria par exemple.

Pour organiser la masse de données collectées, nos auteurs subdivisent, de façon classique, leur ouvrage en 4 grandes parties : ressources humaines, perspectives économiques, technologies et innovations, ressources naturelles et agricoles, une 5^e partie bien plus courte dessine les cartes politiques de ces trois ensembles. Le parti pris est de cibler ces trois géants, et seules quelques pages s'interrogent sur les avenir des puissances anciennes que sont l'Europe et les États-Unis. Rien sur la Russie ni le Moyen-Orient.

Donc, en 2030, les trois titans représenteront un tiers de l'humanité. Depuis 1950, avec la fin de la domination occidentale, l'émancipation des tutelles coloniales, on assiste à l'effondrement de l'Europe au plan démographique notamment : un douzième de la population mondiale, malgré les immigrations diverses.

Certes, la Chine vieillit du fait de la politique de l'enfant unique, mais les accommodements actuels tendent à contrer cette courbe négative. L'Inde offre une fécondité maximale, les habitants se mariant très jeunes. En Afrique, on relève de grandes disparités, avec un taux de mortalité infantile élevé, un taux de contraception très bas et une espérance de vie de 52 ans, mais il y a des explosions démographiques, telles le Nigéria.

Si la Chine compte de très importantes migrations internes, l'Afrique reste une bombe migratoire, privée qu'elle est d'industries ; on comptera 15 millions d'Africains en Europe en 2030. L'Inde, elle, « exporte » surtout les professions libérales et commerciales vers la Grande-Bretagne, l'Afrique du Sud et le Golfe.

Le rattrapage dans l'éducation est remarquable en Chine : 90% d'alphabétisés en 2010, en Inde 68% et en Afrique 65%. Bien sûr il faut compter les disparités par région ; on suppose une moyenne de 10 ans d'études mais les inégalités sociales filles-garçons sont frappantes en Inde ou bien même au Nigéria et en Éthiopie. Les travailleurs voient leur niveau de formation s'élever notamment en Chine. Quant aux universités de haut niveau, elles sont bien rares, 3 en Chine, 2 en Inde, 3 en Afrique du Sud. De nombreux étudiants vont étudier à l'étranger, notamment les Africains en Europe. Ici, un développement sur la francophonie, absent, aurait été le bienvenu car il sous-tend les liens culturels et économiques de l'Afrique avec l'Europe, le Canada dont est issue la nouvelle présidente de la francophonie en 2014.

Passant aux perspectives économiques, les deux auteurs relèvent la redistribution des cartes, au tournant de 1980. Se souvenir qu'au XVII^e siècle Chine et Inde étaient de grandes nations économiques ; elles furent ruinées par la révolution industrielle et la colonisation. Les auteurs auraient pu, ou dû, rappeler la catastrophe pour la Chine de la révolution maoïste en termes de retard et d'élimination des élites.

Pour ébaucher l'an 2030, les auteurs empruntent le scénario 2030-2050 du CEPII⁴ où Jean-Joseph BOILLOT travailla. La base de croissance se fonde sur la population active et ses potentialités, critère discriminant des taux de croissance. On y note également les taux d'épargne important en Chine, moindres en Inde, négatifs en Afrique. Importante également la canalisation d'un afflux de main d'œuvre et surtout la soutenabilité de la croissance mondiale dans un cadre limité, terres, air respirable (voir à cet égard le rapport de Rome 1972).

Comment créer des emplois pour tous ces jeunes Indiens ? Pour la Chine vieillissante cela est moins criant mais provoque des afflux de jeunes vers les zones côtières, avec déséquilibre régional. En Afrique, le secteur informel permet à de nombreux jeunes de survivre et même, à la longue, de devenir des petits entrepreneurs... au « black ».

Passant à la révolution numérique, l'ouvrage examine comment, parties de rien, la Chine et l'Inde s'approprient rapidement les technologies inventées par l'Occident et font des « sauts technologiques ». À la tête d'un laboratoire de 400 personnes le *geek* Li Gong développe une branche de logiciels tandis qu'en Inde un demi million d'ingénieurs informatiques, les *maharajahs* du *software*, permettent de développer à vitesse V les services. Pékin avance rapidement sur les nanotechnologies, la R.D.⁵ centralisée est parfaitement organisée, l'Inde plus chaotique voit, elle, ses ingénieurs partir en masse aux États-Unis. L'Afrique importe à tout-va les équipements informatiques : des commerçants africains sont implantés à Pékin pour répondre à la demande.

Par ailleurs, les trois entités adaptent l'innovation aux contraintes locales : ainsi le *trust* indien Tata diffuse un filtre à eau permettant de pallier la contamination par l'eau, véritable fléau de l'Inde.

4^e grand chapitre de l'ouvrage : les ressources naturelles et agricoles. La Chine cherche par des accords multiples à sécuriser ses capacités énergétiques, l'Afrique regorge de matières premières. Les trois géants se trouvent

4. CEPII: Centre d'études prospectives et d'informations internationales, rattaché au Premier ministre.

5. R.D: recherche et développement.

en concurrence sur l'acquisition d'hydrocarbures et de certaines matières premières rares : d'après les auteurs ils ne seraient pas responsables de la hausse foudroyante du pétrole... mais là, on voit en 2014 où le baril s'effondre de 40% que la vision prospective chancelle lourdement. Nulle part dans l'ouvrage avait été évoquée l'exploitation du gaz de schiste américain et la moindre demande des pays industriels amorçant une décroissance des achats de pétrole. Par contre, les auteurs s'étendent sur les emplois verts, le recyclage, la fabrication de panneaux solaires.

S'agissant des productions agricoles, la grande question est : en 2050 la terre pourra-t-elle nourrir 10 milliards d'hommes ? Même si les rendements s'accroissent, les poids démographiques soufflent là un vent contraire. Il y a encore des famines en Inde. La Chine cherche des terres à cultiver en Afrique, au Brésil, en Argentine. En ce que concerne l'eau, on compte sur des biotechnologies pour éviter sécheresse et désertification.

Pour terminer cet exercice périlleux, les auteurs esquissent rapidement le devenir de ces trois géants : grandes tendances politiques, importance du *hard power* et du *soft power*. On entre là dans le domaine des hypothèses. L'Europe doit-elle s'inquiéter ? Que faire si la Chine se hausse vraiment au niveau des États-Unis dans 30 ans, le yuan dépassant le dollar et d'ailleurs est-ce le souhait de la Chine de dépasser le monde entier ? Il semble plutôt qu'elle cherche des alliances avec d'autres États autoritaires (groupe de Shanghai) et encercle peu à peu l'Inde au régime libéral allié des États-Unis. Par ailleurs elle noue des liens avec les pays riches en hydrocarbures comme la Libye. Nombre d'États africains apprécient cette croissance douce, éloignée de la thérapie de choc. Évidemment la Chine n'a évité ni la corruption ni la pollution provoquant de nombreux mouvements sociaux. Néanmoins en Afrique on craint un néocolonialisme chinois et on recherche plus volontiers une association avec l'Inde. Celle-ci pratique le *soft power*, en influençant les instances internationales (OMC, FMI, ONU) et cherche à y obtenir un siège. Ne pas oublier que c'est la plus grande démocratie du monde, une sorte d'*outsider* sympathique. Par ailleurs Chine et Inde n'ont pas de point commun et sont même souvent rivaux (biens manufacturés contre services). L'Afrique, qui concentre l'essentiel des mal nourris, des pandémies, reste forte de ses 54 voix à l'ONU.

Finalement, après l'exposé de ce catalogue de scénarios 2030 des grands économistes ou politologues (STIGLITZ, HUNTINGTON⁶, VÉDRINE, etc.), on reste dans l'expectative. Un vœu pieux serait que le monde devienne frugal, avec

6. Huntington : auteur du *Choc des civilisations*.

fin de la surconsommation en Occident et de l'extrême pauvreté dans les pays émergents, plus des États-Unis plus sages, une Europe moins divisée, une Chine moins nationaliste. Et puis l'histoire surprend toujours : nos scénaristes ne pouvaient prévoir le désordre du djihadisme ou l'indépendance énergétique accrue des États-Unis grâce au gaz de schiste.

Françoise BARRY

Choisissez TOUT

Nathalie LOISEAU¹

Éditions Lattès, septembre 2014, 332 pages, 18,00 €

Plus qu'un vœu, plus qu'une prière, une injonction ! Choisissez TOUT, en majuscules ! Voilà le message que veut passer à tous prix Nathalie LOISEAU dans un ouvrage qui n'est ni un essai, ni un roman, ni un pamphlet, ni une profession de foi, ni une *success story*, mais en fin de compte tout cela à la fois, dans l'ordre et dans le désordre. Inclassable est-elle, inclassable également est son ouvrage. On a l'intuition toutefois qu'elle a ressenti l'urgente nécessité de nous livrer sa botte secrète afin de « donner envie à toutes les femmes d'oser, de rêver et de changer le monde », objectif qui figure en manchette du livre. La barre est donc très haute, comme toutes celles qu'elle a allègrement franchies depuis sa tendre enfance.

Loin des mémoires *people*, nous sommes rapidement plongés au cœur d'une histoire rare, très rare par le caractère exceptionnel de la traversée dans une vie pourtant semée d'embûches d'une fille surdouée, précoce, bachelière à 16 ans et diplômée de Sciences Po à 21, qui tranche passablement avec la moyenne.

On aime qu'elle se décrive comme « la bonne élève du dernier rang », qu'elle se plaise à raconter ses frasques au lycée Carnot, ses joutes avec des enseignants qui n'ont jamais compris qu'on n'étudie pas seulement pour accumuler des savoirs théoriques, mais qu'on est appelé à exercer des professions. Car cette femme est et reste dans la vie, dans le monde.

Oui, cette femme est vraie et corollairement elle est infiniment libre. Elle ne prêche pour aucune chapelle et dans les révélations qu'elle fait de ses convictions sur la famille, sur la société, sur la vie professionnelle, etc.

1. Nathalie LOISEAU, directrice de l'ENA, est une ancienne élève de l'Inalco. Elle est membre du Comité d'honneur de l'AAÉALO.

elle peut tour à tour choquer les uns, soulager les autres, mais son seul dessein est d'être en harmonie avec le monde, avec son sexe, avec son rôle de femme, avec sa profession et avec elle-même. Détachée, Nathalie LOISEAU ne l'est jamais et il n'existe vraisemblablement aucun sujet qu'elle se garde d'évoquer, de discuter, d'analyser finement et de juger avec la subtilité qui manque souvent aux professionnels que sont pourtant les diplomates. Comment s'étonner que de grands hommes lui aient fait confiance au point de la nommer à des postes de haute responsabilité très tôt. Elle a appris sur le tas plus que dans les livres qu'elle nous confie n'avoir lus que pour se « cultiver »... encore un mot démodé, mais qui dans sa bouche ou sous sa plume prend soudain un sens et une couleur qu'on voudrait bien voir ravivés au plus vite.

Faussement modeste (?), cette première de la classe tente de cacher son immense et incontestable talent derrière une référence à la chance qui lui sourirait plus qu'à d'autres. Devons-nous lui rappeler qu'on ne parle de chance que pour ceux/celles qui ont su saisir les opportunités qui se présentent ?

Bien sûr, en plus de Sciences Po, elle a été élève à l'Inalco et est diplômée de chinois, mais c'est comme une évidence, un épiphénomène de ce qui fut pour elle une fenêtre sur le monde. Celui-ci est large, ample, vaste, et rempli de gens, (surtout) de femmes d'autres continents², qu'elle nomme avec une tendresse surprenante ses « sœurs » et dont elle dit avoir tant appris..

Ce livre devrait être mis en hâte dans toutes les mains des jeunes filles qui commencent leurs études supérieures. Car la recommandation est claire : ne vous censurez pas, *have it all* jeunes filles, allez au bout de vos aspirations les plus profondes et ne conservez des conventions incontournables que ce qu'elles peuvent vous apporter.

Ceux qui subsistent sont ceux qui prennent l'adversité à pleines mains pour en faire leur arme.

Françoise MOREUX

2. Au cours de ses 25 ans de carrière de diplomate, Nathalie LOISEAU a été en poste sur trois continents : Asie, Afrique et Amérique.

Les Enfants répudiés de Grèce *Histoire d'une jeune fille grecque* *dans la tourmente des années 40*

Katina TENDA-LATIFIS

Traduit du grec Ta apodeda (Τα Απόπαιδα) par Geneviève ROUCHETTE¹
 Éditions L'Harmattan – Collections Graveurs de Mémoire,
 juin 2014, 270 pages, 28,00 €

La période 1940-1954, pourtant particulièrement tragique dans l'histoire de la Grèce, est plutôt mal connue en France. Comme l'indique explicitement le sous-titre du livre, c'est le récit d'une vie, de sa propre vie, que nous confie Katina TENDA-LATIFIS. Son engagement est d'autant plus remarquable que la société grecque des années 40 donnait peu de chances aux filles non seulement de s'exprimer, mais encore et surtout d'aller au bout de leurs convictions par l'action. Elle en a payé très cher le prix et c'est en toute sincérité qu'elle nous livre sa biographie.

Paru en 1999 en Grèce, l'ouvrage vient d'être publié en France en 2014 et nous vous suggérons, pour en savoir plus, de vous référer à la journée d'études qui a été consacrée à la personne de Katina TENDA-LATIFIS, son histoire dans l'histoire de son pays, son livre et la traduction de celui-ci dans la rubrique « Conférences » du présent numéro d'*Orients*².

Françoise MOREUX

Meursault, contre-enquête

Kamel DAOUĐ

Éditions Actes Sud, mai 2014, 160 pages, 19,00 €

Au printemps 2012, lors d'un séjour à Oran nous avons eu la chance de pouvoir réaliser, dans le cadre de notre travail de mémoire et de transmission, un interview filmé de Kamel DAOUĐ jusque là connu en Algérie pour sa chronique sulfureuse *Raina Raïkoum*³ publiée dans le *Quotidien*

-
1. Voir le témoignage de la traductrice dans la rubrique Conférences du présent numéro (pp. 86-90).
 2. Voir dans le présent numéro dans la rubrique Conférences (pp. 67-90).
 3. *Mon opinion, votre opinion.*

d'Oran et lue par un nombre considérable d'algériens. Aujourd'hui Kamel DAOUÏ vient d'arriver en finale du prix Goncourt pour son premier roman *Meursault, contre-enquête* d'abord publié en 2013 en Algérie aux éditions Barzakh puis en France chez Actes Sud au printemps dernier. Roman couvert de prix qui fait entrer avec brio Kamel DAOUÏ dans le monde de la littérature francophone.

Publié en France au prix de quelques modifications par rapport à l'édition algérienne, ce premier roman est tout aussi sulfureux que les chroniques de l'auteur. Dès la première ligne, la couleur est annoncée par la paraphrase de la première ligne de *L'étranger* de CAMUS. « Maman n'est pas morte aujourd'hui elle est encore vivante. » Maman, symbole de cette Algérie nouvelle? Kamel DAOUÏ fait parler le frère de l'arabe anonyme assassiné par MEURSAULT dans le roman de CAMUS. Et voilà CAMUS/MEURSAULT mis en accusation de ce crime d'anonymat comme nous pourrions nous aussi être accusés aujourd'hui de dire « l'arabe du coin » pour désigner ces épiciers qui ont l'air de ne jamais dormir. Comme s'il prenait « une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi », Kamel DAOUÏ /Haroun-frère de Moussa reconstruit le récit camusien en reprenant « les mots et les expressions du meurtrier comme s'il prenait possession des *biens vacants* » laissés par ceux qui ont quitté l'Algérie au moment de la guerre ou peu après. Cette déconstruction/reconstruction vous obligera, cher lecteur, à revisiter vous aussi le roman de CAMUS et peut-être l'œuvre de CAMUS dans son ensemble et de vérifier si 70 ans après elle tient la route.

Résumons l'histoire : « un homme qui sait écrire tue un arabe qui n'a même pas de nom ce jour là... puis se met à expliquer que c'est la faute d'un Dieu qui n'existe pas et à cause de ce qu'il vient de comprendre sous le soleil et parce que le sel de la mer l'oblige à fermer les yeux. Du coup, le meurtre est un acte absolument impuni... » car tuer un anonyme serait comme tuer un fantôme

Cette impunité, Kamel DAOUÏ s'attache à la contester avec sa langue superbe et son style percutant, mais ce récit est surtout le prétexte à une sorte de magnifique lettre ouverte à la littérature française. Espérons que dans un avenir très proche *L'étranger* et MEURSAULT seront étudiés en diptyque par les lycéens français.

Kamel DAOUÏ, un homme en colère. Né en 1970, huit ans après l'indépendance de l'Algérie, à Mostaganem, ville située à 80 km d'Oran, Kamel DAOUÏ est issu d'un milieu pauvre. Autant il garde de son enfance des souvenirs heureux, autant la période de son adolescence est marquée par l'ennui

déjà une traduction en tibétain dans les années 1980, mais elle avait été malencontreusement perdue par son auteur, et donc jamais publiée. Un lama tibétain exilé en Suisse, Rakra RINPOCHÉ, avait entrepris une traduction également, mais il est décédé en 2013 sans l'avoir terminée.

Et voilà qu'en 2014, deux versions paraissent !

La traduction présentée ici est celle de Noyontsang LHAMOKYAB, célèbre poète et homme de lettres tibétain en exil, répétiteur de tibétain à l'Inalco de 2008 à 2014, et de Tashi KYI, jeune Tibétaine arrivée en France après son bac pour y poursuivre ses études et actuellement en master 2 d'ingénierie linguistique à l'Inalco. Publiée par les Éditions Favre à Lausanne, cette version est destinée avant tout aux lecteurs en Occident, qu'ils soient Tibétains ou non. Les aquarelles de l'auteur y sont reproduites comme dans l'édition originale.

L'autre traduction, faite par un Tibétain vivant en France, est en cours de publication à Pékin par les Éditions des Nationalités fin 2014. Elle est destinée à un lectorat tibétain au Tibet.

Ces deux versions, qui avaient été approuvées par deux érudits tibétains sollicités pour les évaluer, ont bénéficié du soutien de Jean-Marie PROBST, collectionneur et mécène des traductions du *Petit Prince*². Elles ont toutes les deux fait l'objet, dans le but de les récompenser, d'un contrat avec le service des droits étrangers de Gallimard.

Et ne l'oublions pas, « on ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. »

Françoise MOREUX

Les Plantations Michelin au Viêt Nam

Éric PANTHOU et TRAN Nu Binh

Éditions La Galipote, décembre 2013, 341 pages, 20,00 €

L'ouvrage présente une double approche du travail et de la vie dans les plantations d'hévéas de Michelin en Indochine : d'une part, le témoignage

2. Le site internet <http://www.petit-prince-collection.com> recense un nombre impressionnant d'éditions et de traductions.
3. 2^e édition revue et corrigée

d'un militant du PC vietnamien embauché à Phu Riêng, l'une des deux plantations de Cochinchine (Sud Vietnam) dans la zone dite des terres rouges, et d'autre part l'étude historique et économique-politique (par l'université populaire du Puy de Dôme) des conditions de production du caoutchouc dans cette partie du monde et en particulier chez Michelin. Chaque partie éclaire l'autre et l'enrichit. Le pathos du témoignage est atténué par l'objectivité de l'étude d'Éric PANTHOU. L'étude universitaire renforce la véracité du récit. Le soupçon de propagande que le lecteur pourrait attribuer au récit de TRAN Nu Binh, devenu une autorité au sein du PC vietnamien, tombe vite à la lumière de l'étude thématique d'Éric PANTHOU.

TRAN Nu Binh témoigne des très mauvaises conditions de travail et de vie, de la brutalité et la violence instaurées comme mode de commandement des *coolies*; il relate les punitions, les sévices, les viols et les assassinats, les logements dignes d'un camp de concentration avec barbelés et patrouilles. Il qualifie l'exploitation de Phu Riêng d'« enfer sur terre ».

Il devient un porte-parole des ouvriers car, après une instruction chez les religieux, il connaît la langue du colonisateur et les procédures en justice. Il organise la révolte de février 1930 qui a un fort retentissement dans tout le pays et le conduira à être condamné à 5 ans de travaux forcés au bagne de Poulo Condor¹. Par son témoignage il veut démontrer l'efficacité de la lutte collective contre le colonisateur et la force de la conscience politique du peuple.

Éric PANTHOU reconstitue, à partir d'archives (mais pas celles de Michelin) et de travaux réalisés par des chercheurs, la politique industrielle menée par Michelin dans ses deux concessions, Dau-Tiêng et Phu Riêng², la position des autorités françaises et les conséquences des révoltes et mouvements de contestation dans les exploitations de latex en terme de politique générale en Indochine.

Durant la 1^{ère} guerre mondiale, Michelin participe largement à l'effort de guerre et, en retour, les autorités françaises lui facilitent l'accès aux terres. Dans les années 1925-1930, le développement de l'automobile et des transports fait du caoutchouc une matière stratégique. Des concessions énormes, dans les territoires des colonies d'Indochine considérés comme terres vierges, sont attribuées à très bas prix aux planteurs. Michelin reçoit à Phu Riêng 5 494 hectares de terres rouges fertiles en 1926, dont 1 800 seront défrichés puis plantés, et 8 692 hectares de terres grises Dau-Tiêng.

1. Île située au sud-est de la Cochinchine

2. Province de Bien Hoa

Les 25 000 ouvriers nécessaires³ à une telle exploitation sont embauchés en 1927 dans le nord pauvre du pays (Annam et Tonkin) et transportés au sud.

Le gouverneur de l'Indochine instaure alors, en substitution du régime de l'esclavage du XIX^e siècle, un contrat de travail de 3 ans, avec nourriture, logement et accès aux soins gratuits à la charge de l'entreprise. Il impose des inspections du travail régulières. L'abandon du poste de travail était une désertion, la réclamation était un délit, le droit syndical et le droit de grève n'étaient pas reconnus ; il s'agissait par conséquent de travail forcé, les ouvriers ne pouvant rompre leur contrat. En outre, à l'échéance des trois ans du contrat, les ouvriers épuisés rentraient chez eux aussi pauvres qu'avant. Un système d'amendes leur était imposé ainsi que des prix prohibitifs pour les denrées alimentaires achetées sur zone pour améliorer l'ordinaire.

Les ingénieurs et techniciens de Michelin ont appliqué des méthodes de travail tayloriennes à des ouvriers dont ils ignoraient la langue, les habitudes. L'outil emblématique était le chronographe mesurant la durée et l'enchaînement des gestes du *coolie*. Tout était mesuré, planifié et surveillé à tel point qu'un auteur a qualifié ce système d'« agronomie de surveillance ». Les conditions de travail se révèlent inhumaines : journées de 10 heures, accidents mortels lors de l'abattage des arbres, paludisme, sous-alimentation, hébergement indigne, châtiments corporels permanents et variés. La mortalité a été estimée à 17% de l'effectif en 1927 à cause de la malnutrition et du paludisme.

TRAN Nu Binh cite un *leitmotiv* devenu chanson : « Le corps des morts servira de fertilisant pour les hévéas des capitalistes ». Éric PANTHOU, lui, mentionne quelques aménagements réalisés par Michelin (hôpital, infirmerie, groupes de théâtre, augmentation des portions de riz et traitement de l'eau, traitements antipaludéens) qui ont amélioré le sort des *coolies*. En 1929 la mortalité était abaissée à 2,47%, mais il est vrai que les défrichages étaient alors en voie d'achèvement.

Les inspections du travail (2 fois par an) imposées par le gouverneur d'Indochine aux planteurs étaient planifiées, donnant le temps à l'entreprise de masquer certaines pratiques. Les rapports d'inspection étaient édulcorés, les éléments factuels minorés. Une telle mansuétude des autorités a pour raison que l'impôt local payé par les planteurs constituait une ressource fort utile aux administrateurs français...

3. Les espaces et le nombre d'ouvriers à contrôler étaient considérables : à Phu Riêng en 1930 on dénombreait 7 européens pour 1 300 ouvriers. L'espace à contrôler pour un Européen allait parfois jusqu'à 1 000 hectares.

En 1928-1929 la ligue de la jeunesse révolutionnaire, dont faisait partie TRAN Nu Binh, fit des émules à Phu Riêng, créa et anima une association d'aide mutuelle et d'assistance, des groupes de sport et des troupes de *chéo*, théâtre populaire musical du nord Vietnam. Après la création du parti communiste vietnamien en février 1930, TRAN Nu Binh mobilise les 5 000 ouvriers de l'exploitation pour organiser la résistance soit passive par la grève perlée, soit active en demandant que cessent coups et punitions, et réclamant une nourriture correcte et que l'eau portée sur les chantiers soit bouillie. Après cette grève, tous les planteurs se sont organisés pour créer des milices privées et faire intervenir la police ou l'armée, avec l'appui des autorités.

En 1932 des incidents graves se passent à Dau-Tiêng à cause d'une baisse de la ration quotidienne de riz. De nombreux autres incidents ont lieu en 1936 et 1937. Un décret de 1937 renforce les sanctions contre les fuyards, augmentant les primes de capture, renforçant les patrouilles.

Les événements sur les exploitations de la société Michelin ont eu un retentissement tel qu'il a conduit au discrédit de toutes les entreprises exploitant l'hévéa.

Michelin et d'autres exploitants de l'hévéa ont profité au maximum des conditions qui leur ont été offertes de disposer de terres à très bas coût, d'une main-d'œuvre faiblement payée et de l'appui des autorités dans la mise en œuvre du rendement comme valeur suprême.

Ce terreau a été celui du parti communiste, seule force d'opposition organisée qui a réussi à fédérer les ouvriers et les paysans pour défendre leurs droits et pour porter les revendications anticapitalistes et anticolonialistes jusqu'à l'indépendance du Viêt Nam.

Les auteurs

Éric PANTHOU est diplômé de 3^e cycle en histoire contemporaine. Il est l'auteur de plusieurs études sur Michelin et l'histoire sociale du Puy-de-Dôme. Il a écrit notamment *Aux sources du particularisme des plantations Michelin au Viêt-Nam, de leur origine à 1939*.

TRAN Nu Binh (1907-1967) écrivit ses mémoires de *coolie* en 1965 alors qu'il était un haut dirigeant du régime nord-vietnamien. Il acheva sa carrière comme général et ambassadeur du Viêt Nam en R.P. Chine. Il est l'auteur de *Phu-Riêng la Rouge-récit d'une révolte en 1930* (traduction Carola KAUFMANN et Jacques JOUBERT).

Un enfant de deux ans et dix mois connu sous le nom de PUYI (溥儀), intronisé empereur de Chine en 1908 à la suite d'une intrigue de palais et destitué quatre ans plus tard à la chute de la dernière dynastie chinoise, et qui grandit ballotté au hasard des intérêts des Seigneurs de la guerre, des Républicains et plus tard des envahisseurs japonais qui firent de lui un empereur fantoche, ne pouvait qu'avoir un destin hors du commun. Sans compter qu'aux luttes féroces qui opposaient ces différents courants les uns aux autres, vint s'ajouter la montée en puissance du parti communiste chinois et la proclamation de la République populaire de Chine en 1949. Nouvelle configuration de l'histoire et nouvelle raison pour le dernier empereur de Chine de s'inquiéter de son sort. Suite au procès auquel il fut livré à partir de 1954 par le parti communiste chinois, la clémence lui fut cependant accordée. Mais ce climat de trêve ne dura qu'une dizaine d'années. Il fut bientôt mis à mal par les Gardes rouges au moment de la Révolution culturelle, puis emporté par la maladie en 1967.

Danielle ELISSEEFF a eu le grand mérite de n'avoir pas dissocié l'être humain à travers la personne de PUYI, qui ne pouvait qu'être déstabilisé et continuellement aux abois, tantôt naïf, tantôt lucide, constamment sur la défensive de peur d'être condamné à mort¹, du contexte historique d'une densité exceptionnelle, ceci expliquant cela, comme aucune analyse aussi fine et pertinente n'avait été faite par les historiens jusque là.

Il est vrai que des archives historiques devenues récemment accessibles² ont permis à l'auteure de dévoiler tous les rouages de la vie rocambolesque mais surtout tragique de PUYI jusque là restés dans l'ombre, mais encore fallait-il avoir des qualités littéraires certaines pour rendre le texte fluide et vivant, malgré les entrelacs de la réalité historique.

PUYI n'a pas eu l'opportunité de marquer la Chine par son règne. On est loin de ses prédécesseurs QIANLONG ou de KANGXI, mandchous comme lui,

1. On pense en particulier aux arguments qu'il avançait lors de ses procès, comme celui du procès international de Tokyo en 1946 où lui est reprochée sa subordination aux Japonais.

2. Telles les archives soviétiques du NKVD (Commissariat du peuple aux affaires intérieures). En 1945, PUYI fut en effet arrêté par les Soviétiques comme prisonnier de guerre en même temps que des soldats japonais. Contre toute attente, il se sentit respecté par les autorités et ne garda pas un mauvais souvenir de son séjour en Union soviétique. STALINE le libéra en 1950 pour le livrer à MAO Zedong et fit preuve de clémence à son égard.

on ne peut le comparer à aucun de nos grands monarques comme Louis XIV malgré le faste déployé autour de sa personne, comme on peut le voir au début du film de Bernardo BERTOLUCCI, *Le Dernier Empereur*¹, mais il a marqué indirectement une grande page de l'histoire de la Chine au xx^e siècle. Bernardo BERTOLUCCI a eu le mérite de le rappeler à notre mémoire. Mais Danielle ELISSEFF est allée plus loin en le refaisant revivre et même vibrer dans toute sa complexité, dans toute sa vérité.

Catherine MEUWSE

La Récidive – Révolution russe, révolution chinoise

Lucien BIANCO²

NRF Gallimard, Bibliothèque des Histoires, octobre 2014,

517 pages, 29,00 €

Le titre donne immédiatement le ton... On parle de récidive pour des méfaits, des crimes ou des maladies, rarement pour des événements réjouissants...

Lucien BIANCO, de la mouvance gauche non communiste s'était rendu dès 1954 en République populaire de Chine avec les Amitiés franco-chinoises. La Chine a toujours été la passion de ce chercheur.

Dès 1967, il publie *Les Origines de la révolution chinoise 1915-1949*³ dans lequel il analyse finement les causes sociales et nationales de cet événement. Mais il dénonce très tôt la révolution culturelle, ce qui a été très mal reçu par les maoïstes français (ne l'oublions pas, ceux-ci ont été les derniers, bien après les Chinois eux-mêmes, à reconnaître les désastres de ces dix années). Lucien BIANCO s'impose comme un critique virulent du gouvernement chinois et en particulier de MAO Zedong. Pas étonnant qu'il ait très

-
1. *Le Dernier Empereur* est un film biographique franco-sino-italo-britannique de 1987, réalisé par Bernardo BERTOLUCCI pour le tournage duquel la Cité interdite fut ouverte pour la première fois aux cinéastes occidentaux.
 2. Lucien BIANCO, normalien, agrégé d'histoire, est un ancien élève de l'Inalco. Directeur d'études à l'EHESS, il a enseigné également à l'Sciences Po.
 3. *Les Origines de la révolution chinoise 1915-1949*, Gallimard 1967. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en allemand, en espagnol, et japonais et finalement en chinois. Sa 4^e réédition date de 2007.

tôt sympathisé avec Simon LEYS et les deux hommes ont noué pendant de longues années des relations complices, raillées par Jean CHESNEAUX⁴.

Dans ce nouveau livre, Lucien BIANCO veut signifier que la révolution chinoise a été aussi traumatisante que sa grande sœur, la révolution soviétique. Son étude comparative révèle de grandes similitudes telles que : la toute-puissance de la bureaucratie, la surexploitation de la paysannerie, la mise au pas des intellectuels, la répression, les camps, etc. Il voit en MAO un nouveau STALINE, rien de moins. Ce sont deux despotismes aveugles, deux totalitarismes, et les bilans sont parallèles, avec les mêmes conséquences pour le peuple...

La grande différence entre ces deux révolutions est que la première, la russe, était motivée par le souci de l'humanité entière, alors que la chinoise ne se préoccupe que d'elle-même.

L'historien qui écrit cet ouvrage dense quoique non exhaustif (aux dires de l'auteur lui-même), reste un témoin passionné et sincère. Car au-delà d'une étude extrêmement fouillée, c'est aussi, au détour de petites remarques entre parenthèses, tout une expérience de vie qui nous est transmise, inspirant au lecteur un grand respect.

Françoise MOREUX

Le Sceptre d'Ottokar / Skeptri i Otocarit

HERGÉ

Traduit en albanais par Évelyne NOYGUIES et Arben SELIMI
Bénart Éditions, Paris, septembre 2014, 62 pages, 12,50 €

Tintin parle désormais albanais ! Avec cette première traduction et publication en langue albanaise, *Skeptri i Otocarit*, le sympathique reporter de HERGÉ fait son entrée dans le monde albanophone où tout nous semble à la fois familier et inédit !

Les aventures de Tintin se déroulent dans un pays imaginaire. Imaginaire oui, mais pas tant que ça ! Tous les éléments sont réunis pour faire penser

4. Jean CHESNEAUX, communiste et maoïste de la première heure, empêcha Simon LEYS d'enseigner en France.

à un pays balkanique... Et pourquoi pas au « pays des aigles »? Sous la plume de HERGÉ, le roi Muskar XII a les traits du roi Zog 1^{er} qui régna en Albanie de 1928 à 1939: son portrait, en grand uniforme d'apparat, se trouve reproduit dans plusieurs pages de l'album. Ainsi certains personnages, lieux, costumes nous font-ils penser à l'Albanie...

Rappelons que Tintin dans ce 8^e album, paru dans le *Petit vingtième* entre août 1938 et 1939, se rend en Syldavie, pays imaginaire dont le drapeau est inspiré du drapeau albanais, si ce n'est que l'aigle bicéphale est remplacé par un pélican et que le fond rouge est devenu jaune. La Syldavie, alors sous la menace d'une annexion par la Bordurie, sera sauvée *in extremis* de ce coup d'État fasciste par l'intervention du vaillant reporter. Celui-ci ne se laissera pas détourner de son aventure par sa rencontre avec l'envahissante Bianca CASTAFIORE qui y apparaît pour la première fois. Tintin retournera plus tard en Syldavie dans *Objectif Lune* et *On a marché sur la lune*...

À n'en pas douter, voilà le meilleur album pour faire découvrir aux lecteurs albanophones, l'univers du jeune reporter le plus célèbre du 9^e Art. L'Albanie, où l'âge moyen est inférieur à 30 ans, découvrira les aventures indémodables de Tintin... Aux quelques 3 millions d'habitants en Albanie, il faut ajouter plus de 2 millions d'Albanais du Kosovo et autour de 1,5 million au Monténégro, en Macédoine, en Grèce et en Italie. Viennent ensuite les diasporas albanaises implantées en Europe occidentale (Benelux, Allemagne, Suisse) ainsi qu'aux États-Unis et au Canada.

Évelyne NOYQUES

Le Septième Jour

Yu Hua

Traduit du chinois par Isabelle RABUT¹ et Angel PINO²

Éditions Actes Sud, octobre 2014, 272 pages, 22,00 €

Yu Hua, récompensé en 2008 par le prix Courrier International pour *Brothers*, est très prisé par le public français. Il est à gager que ce nouveau roman *Le Septième Jour* connaîtra lui aussi un grand succès. Le style à la

1. Isabelle RABUT, professeure de littérature chinoise moderne et contemporaine à l'INALCO, membre de l'AAÉALO.
2. Angel PINO, professeur à l'université Bordeaux Montaigne, membre de l'AAÉALO.

fois picaresque et poétique de cet écrivain chinois contemporain est, de surcroît, magistralement et subtilement traduit par Isabelle RABUT et Angel PINO.

Le titre, référence à la création du monde rapportée par le livre de la Genèse de la *Bible*, suscite plus de questions qu'il ne donne de réponse³ et il ne semble pas indispensable de creuser cette analogie plus que nécessaire. Toutefois, le septième jour est celui de la plénitude. Le monde ayant été créé, les rôles de toutes les créatures distribués, le Créateur s'octroie un repos bien mérité. Peut-être l'au-delà, pourtant si redouté, bénéficie-t-il de ce qu'on pourrait décrire, comme semble l'être ce septième jour, la félicité suprême ?

L'action se situe dans le monde d'après la vie, au milieu des morts sans sépultures, ceux que Yu Hua nomme « ceux qui sont en deuil d'eux-mêmes ». Le thème des âmes errantes est conjugué à l'infini en Chine, qui entraîne derrière lui un cortège de croyances et de superstitions. On a coutume de dépenser beaucoup d'argent pour doter les défunts de tous les attributs de l'opulence et du luxe (fussent-ils en papier) pour qu'en plus d'une digne sépulture ils aient tout à leur disposition et ne viennent déranger les vivants. Aussi averti soit-il de ces rites, le lecteur occidental ne pourra pas mesurer le côté transgressif de traiter aussi légèrement un tel thème en Chine, car la mort est un sujet trop sérieux pour qu'on la moque. Mais ici, elle n'est pas moquée, la voilà sublimée, magnifiée...

Que savons-nous de ceux qui « nous ont quittés » ? Si l'on en croit Yu Hua, ils ne souhaitent pas revenir dans le monde trépidant d'ici-bas, source de tant d'incompréhensions, de malentendus, de conflits, de délits et de crimes, moraux ou physiques. Tous les scandales qui s'empilent : nourriture avariée, commerce et boucherie du don d'organes, corruption des fonctionnaires, moins énoncés que suggérés, c'est-à-dire la vie quotidienne en Chine, constituent néanmoins la toile de fond de ce récit.

Au long des pages, on entend une musique aux accents d'idéalisme, cette soif inextinguible de lendemains chanteurs et enchanteurs. Et nous avons, comme sur le négatif d'une pellicule photographique, la description d'un lieu de tous les pardons et réconciliations... le bonheur « Dans le vaste silence un flot de paroles muettes jaillit, ce sont toutes ces vies humbles qui se racontent. Chacun a laissé dans le monde qu'il a quitté un passé douloureux, trop pénible à se remémorer, chacun était seul dans

3. Yu Hua lit la *Bible*, en effet, mais il nous dit qu'il y a été incité parce que ce livre est accessible gratuitement dans les lieux de culte chrétiens.

le monde de là-bas. Nous sommes réunis, en deuil de nous-mêmes, mais quand nous sommes assis en cercle autour du feu de camp vert nous ne sommes plus seuls » (p.199).

La clef de ce roman tient dans l'une des dernières phrases: « Va donc là-bas, là-bas les feuilles des arbres te feront signe, les rochers te souriront, les eaux de la rivière te salueront; là-bas, il n'y a ni pauvres ni riches, il n'y a ni chagrin ni douleur, il n'y a ni rancune ni haine... là-bas, tous sont égaux dans la mort.

Il me demande: - Quel est cet endroit?

et je lui réponds: - L'endroit où sont les morts sans sépulture.

Au-delà de cet imbroglio de destins terrestres, c'est à bon escient que les fils se croisent dans le pays où errent les âmes sans sépultures. La sérénité qu'apporte la lecture de ce roman réside dans le fait que, après la succession de tant de campagnes politiques et leurs attentes toujours déçues, là-bas on ne risque plus rien. C'est définitif!

Françoise MOREUX

Le Voyage vers l'Ouest

Wu Cheng'en - 吴承恩

Traduit du chinois par Si Mo et Nicolas HENRY

Éditions Fei, octobre 2014,

coffret de 36 volumes de lianhuanhua 连环画, 89,00 €

Après *Au bord de l'eau*¹ et *Les Trois Royaumes*, les Éditions Fei publient un autre pilier de la littérature classique chinoise, le roman d'aventure fantastique *Le voyage vers l'Ouest* (connu également sous les autres titres de *Le singe pèlerin*² ou *La pérégrination vers l'Ouest*³. L'originalité est que cet illustre ouvrage se trouve désormais à la portée de tous, en langue française, dans sa nouvelle forme, à savoir un coffret de 36 fascicules de bandes dessinées (*lianhuanhua* 连环画) en noir et blanc. Cet ensemble est accompagné d'un livret de présentation des personnages, avec une préface de Vincent

1. Voir *Orients* de février 2013 (pp.143-144)

2. *Le singe pèlerin* ou *Le pèlerinage d'Occident*. Payot 1951, traduit du chinois par Arthur WALEY, version française de George DENICKER

3. *La pérégrination vers l'Ouest*. Gallimard La Pléiade avril 1991, traduit du chinois par André LÉVY.

DURAND-DASTÈS, professeur des universités et enseignant en langue chinoise classique ainsi qu'en histoire de la littérature et du théâtre chinois à l'Inalco.

Construit sur le style du conte, l'ouvrage nous fait suivre les aventures du moine Tripitaka, choisi par le Bouddha pour partir en quête du Canon des Trois Corbeilles (à l'origine du *Chan*⁴) et permettre à la sagesse du bouddhisme de s'étendre sur toute la Chine. Il sera aidé dans sa quête par trois étranges parias, tous rejetés du Ciel pour avoir commis une faute grave et à qui il a été accordé une chance de rédemption : le cochon ZHU Bajie, le moine des sables Shaseng et l'indomptable roi-singe SUN Wukong. Véritable récit initiatique, ode à l'humanisme et à l'amitié, *Le Voyage vers l'Ouest* est une succession d'aventures métaphoriques où tous les travers humains sont représentés et vaincus par l'alliance paradoxale de la morale du moine Tripitaka et de l'esprit libre du singe SUN Wukong.

Françoise MOREUX

4. Ce mouvement bouddhique influencé par le taoïsme est dit *Chan* en Chine et *Zen* au Japon.

À propos d'*Orients*...

Orients est le bulletin de l'AAÉALO

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Il paraît trois fois par an (en février, juin et octobre)

Orients n'a pas l'ambition d'être une publication scientifique *stricto sensu*

Il est destiné à refléter :

la vie de l'association

la vie de l'Inalco

la diversité des langues et civilisations qui sont enseignées à l'Inalco.

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association (voir bulletin en dernière page).

Précisions concernant le contenu des rubriques suivantes

Actualités

Vie de l'AAÉALO, informations concernant l'AAÉALO et ses membres, les associations étudiantes et l'Inalco, événements publics en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco, etc.

Langues et Civilisations

Tout article concernant l'histoire, la géographie, l'économie, la littérature, les arts, la langue, la philosophie, les mœurs, etc. en lien avec les langues et civilisations enseignées à l'Inalco.

Recensions

Comptes rendus de livres, (mais aussi films, expositions, spectacles, etc.).

Textes pour publication, manuscrits, ouvrages pour recension et exemplaires d'échange doivent être adressés à :

anciens_eleves@inalco.fr

ou

Comité de rédaction du bulletin *Orients*

AAÉALO

65 rue des Grands-Moulins 75013 Paris

Comité de rédaction

Albane DE CARMOY, Régine DAUTRY, Emmanuel DE BRYE, Véronique JOBERT,
Claudianne JULLIEN, Françoise MOREUX, Alain SCHNEIDER.

Note aux auteurs

Les articles publiés par *Orients* sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus et, en cas d'acceptation, jusqu'à sa publication. Les articles proposés sont à adresser au Comité de rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel *Word*, police *Times New Roman*, taille 12.

Instructions pour les articles en français

Les *mots ou expressions isolés* dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques.

On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ».

Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu.

Les patronymes s'écrivent en petites capitales après la majuscule initiale.

Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales.

Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Les notes doivent figurer en insertion bas de page.

Les textes communiqués ne devront pas excéder :

- **30 000 caractères (espaces comprises),**
- **8 000 caractères (espaces comprises) dans le cas d'une recension.**

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.

Bulletin d'adhésion à l'AAÉALO
(Association des anciens élèves et amis des langues orientales)



Nom usuel:

Nom de naissance:

Prénom:

Date de naissance:

Adresse:

Code postal:

Ville:

Téléphone:

Télécopie:

Courriel:

@

adhère à l'Association en qualité de: ami ancien élève < 26 ans

Langue(s) étudiée(s):

Verse pour l'année 2015:

Membre titulaire

- Cotisation simple: 20 €
- Forfait cotisation + abonnement France 45 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger 55 €

Membre bienfaiteur (abonnement gratuit)

À partir de 100 €

Jeune (moins de 26 ans)

- Cotisation simple: 10 €
- Forfait cotisation + abonnement France: 35 €
- Forfait cotisation + abonnement étranger: 45 €

Bulletin *Orients* (sans adhésion)

- Abonnement annuel France: 30 €
- Abonnement annuel étranger: 40 €
- Vente au numéro: 15 €

Soit un total de €

payé par chèque n°..... date.....

banque..... à l'ordre de: AAÉALO

Les informations recueillies sont nécessaires à votre adhésion. Elles font l'objet d'un traitement informatique et sont destinés au secrétariat de l'Association.

En application des articles 39 et suivants de la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations qui vous concernent.

Si vous souhaitez exercer ce droit et obtenir communication des informations vous concernant, veuillez-vous adresser à **anciens_eleves@inalco.fr**.



